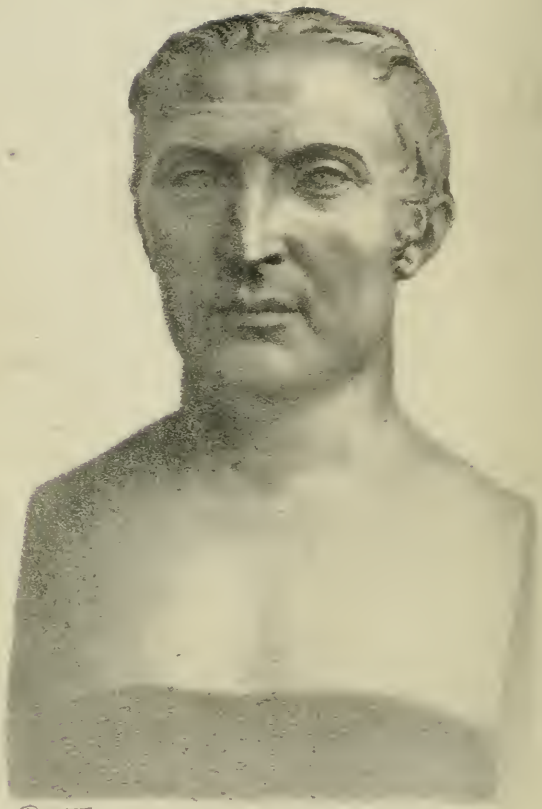
U d'/of OTTAWA
39003000632785

Jul 4-67

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/oeuvreschoisiesp01sain



P. Fauve

Lith. Mansard, 278, r. St Honoré

ŒUVRES CHOISIES

DE

C.-H. DE SAINT-SIMON

PRÉCÉDÉES

D'UN ESSAI SUR SA DOCTRINE

TOME PREMIER

J. E. MATTE,
LIBRAIRE,
QUEBEC

BRUXELLES
FR. VAN MEENEN ET Cie, IMPRIMEURS
RUE DE LA PUTTERIE, 33

1839

J. E. MATTE,
LIBRAIRE,
QUEBEC

B
2382
.A5V3
1859

V.1

AVERTISSEMENT.

Des circonstances plus fortes que notre volonté ont retardé de plusieurs mois la publication de cette édition des œuvres principales de Saint-Simon.

Nous avons mis ce retard à profit pour donner au public un portrait lithographié de Saint-Simon, exécuté sur photographie du buste en plâtre que possédait Olinde Rodrigues et qui est aujourd'hui déposé dans le cabinet de M. Henri Fournel.

L'*Essai sur la doctrine de Saint-Simon*, que nous avons placé en tête de notre premier volume, a été composé dans le courant du mois de décembre 1858. Aucun orage ne semblait alors menacer la tranquillité de l'Europe; depuis, la guerre s'est allumée

entre l'Autriche et le Piémont, ou pour mieux dire entre l'Autriche et la France.

Cet événement ne pouvant rien changer, malgré sa gravité, à l'appréciation générale que nous faisions il y cinq mois de la situation présente et future de l'Europe, nous publions notre essai tel qu'il a été composé.

La lutte qui commence ouvre une phase nouvelle dans la crise qui, depuis un demi-siècle, travaille la société européenne. Puisse cette phase être la dernière! Puissent les horreurs de la guerre se montrer à l'Europe pour la dernière fois!

A trois reprises différentes, en 1815, en 1830, en 1848, le monde européen a manqué le port. A trois reprises les peuples, prêts à sortir de l'ancien régime, y sont restés plus ou moins engagés. Seront-ils aujourd'hui plus avisés ou plus heureux? Les années nous ont-elles apporté la sagesse avec l'expérience? Les cœurs sont-ils mieux préparés et les esprits plus dociles? Les préjugés de race sont-ils assez affaiblis? Les liens de la fraternité européenne sont-ils devenus plus forts? La suite des événements le fera bien voir.

Quant à nous, malgré notre profond et sincère amour de la paix et bien que nous sachions que le régime nouveau ne peut s'établir par la force, nos sym-

pathies ne sont point douteuses : hésiter en un te moment serait faiblesse ou lâcheté ! Nos vœux les plus ardents accompagneront l'armée française dans les efforts qu'elle fera pour aider l'Italie à conquérir son indépendance !

11 mai 1859.

ESSAI

SUR LES OEUVRES ET LA DOCTRINE

DE

SAINT-SIMON.

INTRODUCTION.

Le sentiment qui nous pousse à publier les œuvres inédites de Saint-Simon, et ceux de ses ouvrages qui nous paraissent les plus propres à faire connaître sa doctrine, est le même qui animait ce grand homme lorsqu'en 1810 il écrivait dans un grenier ces belles et tristes paroles :

« DEPUIS QUINZE JOURS, JE MANGE DU PAIN ET JE BOIS DE L'EAU; JE TRAVAILLE SANS FEU, ET J'AI VENDU JUSQU'A MES HABITS POUR FOURNIR AUX FRAIS DE COPIE DE MON TRAVAIL. C'EST LA PASSION DE LA SCIENCE ET DU BONHEUR PUBLIC; C'EST LE DÉSIR DE TROUVER UN MOYEN DE TERMINER D'UNE MANIÈRE DOUCE L'EFFROYABLE CRISE DANS LAQUELLE TOUTE LA SOCIÉTÉ EUROPÉENNE SE TROUVE ENGAGÉE QUI M'A FAIT TOMBER DANS CET ÉTAT DE DÉTRESSE. »

Un demi-siècle, ou peu s'en faut, s'est écoulé depuis le jour où Saint-Simon écrivait les lignes qu'on vient de lire, et la crise dont il parle n'est point terminée; le monde est tranquille, mais cette tranquillité n'est guère qu'à la surface; ni les mœurs, ni les intérêts, ni les idées modernes n'ont encore pu s'asseoir. Aucun homme de sens, regardant attentivement au fond des choses, ne peut tenir la révolution pour finie, ni s'empêcher de prévoir de nouvelles agitations.

Les progrès même qui se font si heureusement dans les diverses parties de l'Europe préparent et mûrissent des ébranlements. Partout la politique change peu à peu de caractère et devient industrielle, partout on provoque la combinaison des capitaux et l'entreprise de ces grands travaux qui font la gloire de l'industrie moderne; le réseau des chemins de fer internationaux se construit; la pensée humaine court au fond des mers; l'isthme de Suez va disparaître; le Japon s'ouvre, et l'Europe en armes frappe aux portes de Pékin. Mais, si partout on favorise l'industrie, en aucun lieu on ne fait en même temps part égale à l'intelligence et à la moralité; le travail qui devrait être l'honneur et le pivot de la société demeure un frein, et il semble que tout l'effort du Socialisme moderne doive aboutir à inscrire au bréviaire politique une maxime de plus : Nourrissez le peuple sans l'éclairer!

Heureusement l'homme est ainsi fait qu'aucune de ses facultés ne peut demeurer étouffée sous le développement excessif de l'une d'elles. Le sentiment et l'intel-

ligence ne sont pas moins incompressibles que les intérêts; ceux qui rêveraient d'engourdir la pensée par le spectacle des cupidités en lutte, et de tuer l'âme dans l'ardeur des jouissances matérielles feraient un rêve dangereux et que suivrait inévitablement un réveil terrible.

Sans doute, à mesure que l'aisance descend chez les classes laborieuses, elles s'attachent à l'ordre social, et prennent, en échange de l'esprit de turbulence, un esprit de sagesse et de conservation; mais en même temps l'intelligence et la moralité se développent; le sentiment de la dignité personnelle s'éveille; les plus humbles comprennent et sentent que tous doivent compter avec chacun, et chacun avec tous. A mesure que l'aisance matérielle augmente, le désir d'accroître cette aisance tourne naturellement la réflexion du prolétaire sur le principe de la répartition des fruits du travail : les loisirs mêmes que peut lui faire le répit apporté à ses labeurs fécondent sa pensée; s'il apprécie mieux les avantages de la paix et le prix de la tranquillité publique, il voit plus clairement aussi que le travailleur est encore loin d'avoir dans la hiérarchie sociale la considération et l'influence auxquelles il a droit, et dans le partage des produits une part proportionnelle à celle qu'il prend à leur création.

La question sociale posée confusément, il y a dix ans, demeure la vraie question. Elle est le nœud du drame, elle en formera les péripéties et elle en fournira le dénouement.

Or, la question sociale n'est pas seulement une question d'économie, elle est en même temps une question de science et une question de morale ;

Question de morale, parce qu'il s'agit peut-être moins du degré de bien-être qu'une meilleure répartition peut donner à chacun, que du principe même de cette répartition et de la sanction de ce principe;

Question de science, parce qu'il s'agit de savoir si l'organisation des sociétés humaines est de pur hasard, sans qu'il soit possible d'en trouver la loi, ou si au contraire, cette admirable et progressive harmonie que nous montre l'étude des autres parties de l'Univers doit trouver son achèvement par la découverte des lois particulières au monde humain.

La question sociale ne peut donc être résolue définitivement que par la production d'une nouvelle doctrine générale, et ceux qui travaillent à établir cette doctrine, quels que soient d'ailleurs les écarts où ils se laissent entraîner, sont assurément à cette heure les hommes les plus utiles.

Aussi longtemps qu'une telle doctrine ne sera point produite et ses principes généralement adoptés, nous verrons se prolonger par des phases diverses la crise que la révolution française a fait éclater en Europe, et tous les remèdes employés pour calmer ou pour retarder les accès de cette crise demeurer de simples palliatifs, plus ou moins efficaces, selon qu'ils se rapprocheront plus ou moins des principes nouveaux sur lesquels doit s'établir la politique.

Chaque fois, par exemple, qu'un gouvernement cherchera son point d'appui dans la restauration des institutions du passé : affermissement ou résurrection de la noblesse héréditaire; concessions de pouvoir, de richesse ou d'influence au clergé; esprit de conquête et d'asservissement des nations voisines, ce gouvernement s'affaiblira au lieu de se fortifier. S'il prend au contraire son point d'appui en avant, s'il affranchit les serfs, s'il développe l'instruction et l'éducation primaire, s'il honore le travail et le travailleur, s'il flétrit l'oisif et l'oisiveté, s'il tend la main aux peuples mûrs pour l'affranchissement, ce gouvernement sentira la force lui venir de toute part, et à chaque pas le terrain s'affermir sous ses pieds.

Ce qui précède suppose, on le remarquera sans aucun doute, que plusieurs des principes de la doctrine générale dont nous parlions tout à l'heure sont déjà reconnus, et que dès à présent il est possible de s'orienter dans le champ de la politique quotidienne.

Telle est, en effet, notre conviction; nous ajouterons même que ces principes secondaires tombés déjà dans le domaine des croyances publiques, assez vulgaires pour que leur application empirique ait pris place dans l'arsenal politique des gouvernants les plus habiles, ne sont que des corollaires du principe général posé, il y a cinquante ans, par le grand homme dont nous venons publier les œuvres capitales.

Saint-Simon n'est à nos yeux ni un révélateur, ni un inspiré; il est simplement l'homme qui a produit la

conception la plus générale à laquelle l'humanité soit encore parvenue.

Nous ne jurons point sur sa parole, et nous relevons ses erreurs avec d'autant plus de liberté que, venant de plus haut, elles seraient plus dangereuses, mais nous sommes fiers de nous dire ses disciples, et convaincus que nous servons la grande cause du genre humain en le montrant tel qu'il est.

Il y a huit mois, nous ne le connaissions point nous-mêmes! les manuscrits inédits que nous publions : *Le Mémoire sur la science de l'homme,* et *le Travail sur la gravitation universelle* (1) ; les deux volumes de *l'Introduction aux travaux scientifiques du* XIXe *siècle,* et la plupart des brochures politiques, que nous réimprimons, étaient pour nous lettre close. L'École saint-simonienne dans le sein de laquelle ces grandes œuvres se conservaient avec un soin extrême, n'avait pas cru que leur publication fût utile ; elle avait en cela suivi la volonté du maître.

On verra, en effet, dans plusieurs passages de l'*Introduction aux travaux scientifiques du* XIXe *siècle*, et même dans le *Mémoire sur la science de l'homme*, que Saint-Simon avait regardé comme dangereuse la publication de ces écrits ; qu'il avait eu la précaution, pour

(1) Au moment où nous composions cet essai M. Enfantin n'avait pas encore publié le *Mémoire sur la science de l'homme* et le *Travail sur la Gravitation universelle*. Le manuscrit que nous avons suivi et qui était celui que possédait Bazard, contient plusieurs passages qui manquent dans la publication de M. Enfantin ; nous avons eu le soin de marquer ces passages.

les uns, de n'en tirer que soixante copies, pour l'*Introduction*, de n'en faire imprimer qu'un petit nombre d'exemplaires, et qu'il se défend avec beaucoup de soin de les avoir jamais mis en vente.

Nous ne savons ce que nous eussions fait en 1808, au moment où Saint-Simon commençait d'écrire ; nous ne pouvons dire ce que nous eussions fait en 1830 si le dépôt précieux de ces écrits fût tombé dans nos mains, mais nous dirons que la résolution de les publier nous est venue aussitôt que nous les avons possédés.

Bien que Saint-Simon ait constamment rangé sur la même ligne l'analyse et la synthèse et donné une valeur égale aux intérêts particuliers et à l'intérêt général, la nature de l'œuvre qu'il poursuivait, la nécessité de réagir contre la tendance exclusivement analytique de son siècle et, aussi, croyons-nous, la tournure de son esprit et l'inclination naturelle de son génie, l'ont tenu plus habituellement au point de vue général et synthétique.

Cette remarque s'applique surtout aux premiers travaux de Saint-Simon, aux œuvres qu'il a produites de 1802 à 1815.

Frappé au-delà du vrai, par la grandeur des organisations sacerdotales et gouvernementales du passé, il a conservé longtemps quelque chose non-seulement du prêtre catholique, mais du prêtre égyptien ; irréligieux précisément par ses efforts pour revenir à la religion, et péchant souvent lui-même contre le principe non-

veau qu'il apportait au monde par une prédilection trop exclusive pour le dogmatisme.

Sa conduite s'est naturellement ressentie dans les premiers temps de cette disposition d'esprit et certainement cette crainte de publier ses idées ne fut que la mise en pratique de la pensée qui ne voyait d'institution religieuse possible que dans la co-existence d'une doctrine secrète et d'une doctrine publique.

Pensée fausse! pensée profondément irréligieuse et dont une étude attentive des œuvres que nous publions fera voir que Saint-Simon s'est dépouillé à mesure que sa propre éducation se faisant par l'âge et par le travail, il complétait la doctrine dont sa jeunesse avait posé les premières assises.

Il convient d'ajouter que la portion de ses doctrines dont Saint-Simon croyait devoir retarder la publication, en est précisément la partie critique et celle contre laquelle un jugement précipité soulèvera probablement encore l'accusation d'athéisme.

Or, aujourd'hui la critique du Déisme est devenue vulgaire, elle court les rues; la publicité que pouvait redouter Saint-Simon est donc faite. La pensée de ce grand philosophe contenait en germe non-seulement les travaux organiques qui se sont faits depuis le commencement du siècle, mais aussi les travaux critiques qui ont le plus marqué : Feuerbach et Proudhon se rattachent à Saint-Simon par des liens aussi visibles qu'Olinde Rodrigues, A. Comte, Bazard et Enfantin.

Depuis le commencement du siècle il y a eu au fond

entre les hommes de critique et les hommes d'organisation, division d'un même travail; mais ce travail s'est fait sans concert et le lien entre l'affirmation et la critique est en apparence rompu.

La besogne à faire est de rétablir ce lien; de faire voir d'un côté comment la critique radicale de l'ancienne idée : Dieu, est la condition même et le prolégomène indispensable de la formation d'une nouvelle conception religieuse; de l'autre, comment la production d'une nouvelle conception religieuse, c'est-à-dire la formation d'une nouvelle doctrine générale, est le seul remède efficace à la stérilité de l'athéisme.

Une étude attentive et patiente des œuvres de Saint-Simon nous a donné la conviction que ce double travail, ou, pour mieux dire, cette double opération d'un même travail avait commencé de se faire dans la tête de Saint-Simon lui-même, et que les deuxième et troisième dialogues annoncés à la fin du *Nouveau christianisme* en eussent clairement donné la formule. Dans tous les cas, nous pensons que tel est le soin auquel doivent s'appliquer d'abord ceux qui tâchent de marcher dans la voie qu'il a frayée; c'est l'œuvre que nous avons dégrossie pendant trois ans dans la *Revue philosophique et religieuse,* et pour laquelle nous apportons aujourd'hui au public des matériaux précieux, en lui faisant connaître sans aucune réserve et dans son entier développement la série des travaux de Saint-Simon.

I

Saint-Simon est né à Paris, le 17 octobre 1760; il y est mort le 19 mai 1825, rue du faubourg Montmartre, n° 9, à l'âge de 64 ans. Son premier ouvrage : *Lettres d'un habitant de Genève,* a paru en 1802; son dernier écrit : *Le Nouveau christianisme,* a été publié en avril 1825, un mois avant sa mort, par les soins d'Olinde Rodrigues.

Pendant les vingt-trois ans qui séparent la date de ces deux ouvrages, Saint-Simon a publié environ trente-et-un écrits, livres ou brochures, dont trois étaient demeurés manuscrits, et dont l'un : *Introduction aux travaux scientifiques du* XIXe *siècle*, tiré seulement à quelques exemplaires, est devenu si rare qu'à l'heure où nous le réimprimons nous croyons qu'il n'existe du deuxième volume que l'exemplaire dont nous avons pris copie dans la bibliothèque de M. Henri Fournel.

Saint-Simon n'a connu que deux passions : l'amour de la gloire et le dévouement à l'humanité; et de ces deux passions la seconde l'emporta toujours sur la première. Sa vie tout entière ne fut qu'un long apostolat poursuivi au prix des plus dures privations.

Bien qu'une secrète unité relie au fond les travaux

très divers qu'il a laissés, en sorte que de leur ensemble il est aisé de tirer les éléments et le principe d'une doctrine générale complète; l'étude attentive de ses œuvres montre qu'après s'être placé successivement dans les diverses évolutions de sa pensée au point de vue scientifique, au point de vue politique, au point de vue moral, il est mort au milieu même de l'effort qu'il tentait pour relier unitairement ces trois aspects de la vie en les résumant dans une généralisation suprême.

La nature même des travaux de Saint-Simon divise sa carrière en quatre époques : phase scientifique, phase politique, phase morale, phase religieuse.

De 1802 à 1814 Saint-Simon s'occupe plus spécialement de la science. Il écrit les *Lettres de Genève ;* l'*Introduction aux travaux scientifiques du* XIXe *siècle ;* l'*Essai d'une nouvelle encyclopédie ;* les *Lettres au bureau des longitudes ;* le *Mémoire sur la science de l'homme* et le *Travail sur la gravitation universelle.*

En 1814 paraît son premier écrit politique : *De la Réorganisation de la société européenne*, et cet ouvrage, qui attira l'attention des politiques et des diplomates, est suivi pendant six ans de nombreux travaux : pamphlets, livres ou brochures, où se trouvent tantôt exposées, tantôt appliquées à la situation et aux événements du jour, les doctrines politiques de l'auteur.

L'*Appel aux philanthropes*, publié en janvier 1821 à la suite de la réimpression du *Système industriel*, marque le moment où Saint-Simon passa de la poli-

tique à la morale, et le quatrième cahier du *Catéchisme des industriels*, qui parut en juin 1824, l'instant où l'unité de la science, de l'industrie et de la morale se dévoilant à ce grand esprit qui fut en même temps un si grand cœur, il commença de ressentir le sentiment religieux nouveau dont sa main défaillante nous a laissé, dans le *Nouveau christianisme*, l'expression passionnée mais obscure.

L'unité de doctrine est d'autant plus frappante chez Saint-Simon qu'il la cherche moins, et qu'il est aisé de voir dans la diversité de ses écrits que suivant, au jour le jour, et le flot des événements extérieurs et l'inclination spontanée de ses propres sentiments, il n'a jamais pris le soin vulgaire d'effacer ses contradictions.

Toujours animé de la même passion, Saint-Simon n'a écrit froidement aucun de ses ouvrages.

Même quand il ne voit des trois aspects de la vie que l'aspect scientifique, même quand ses recherches n'ont d'autre but que la découverte d'une nouvelle conception du système du monde, l'enthousiasme bouillonne dans sa poitrine et se répand sous sa plume.

Devenu, sous l'empire de ses préoccupations politiques, le plus piquant en même temps que le plus original et le plus profond des pamphlétaires, il ne quitte point cependant sa propre tradition ; fidèle, sinon sans le savoir, au moins sans paraître en faire le calcul, à la méthode qu'il a décrite en quelques pages où la clarté s'élève à l'éloquence, l'homme qui discute avec le plus

d'entrain la question du jour, qui suit avec le plus de souplesse les ondulations de la pensée publique, demeure toujours le penseur profond qui a renouvelé les bases de la connaissance, montrant par cette admirable et constante harmonie de ses travaux le lien qui doit désormais unir la pratique et la théorie.

De même lorsque, après avoir parcouru sa carrière politique, il commença d'avoir conscience de la force du sentiment, lorsque l'étude de l'histoire dans laquelle il cherchait sans relâche le contrôle et la vérification de ses pensées lui montra la grandeur et la vertu des institutions morales, lorsqu'enfin parvenu au sommet de son œuvre, l'unité de la science, de la morale et de l'industrie commença de se faire dans sa vaste intelligence, il n'abandonna aucun de ses travaux antérieurs, mais, au contraire, il les résuma et les confirma tous les uns par les autres.

Saint-Simon, en devenant religieux, n'a fait aucun retour vers les superstitions du moyen âge, ni aucune concession aux théologies du passé. L'homme qui a écrit en tête du *Nouveau christianisme* : OUI, JE CROIS EN DIEU! n'a point cessé d'être le philosophe qui écrivait dans le deuxième volume de l'*Introduction aux travaux du* XIXe *siècle :* « DEPUIS TROIS SIÈCLES LES PROGRÈS DE L'ESPRIT HUMAIN N'ONT PAS CESSÉ D'ÊTRE EN RAISON DIRECTE DE L'AFFAIBLISSEMENT DE L'IDÉE DE DIEU! »

II

Œuvres scientifiques.

Les *Lettres d'un habitant de Genève à ses contemporains*, publiées en 1802, sont le premier écrit sorti de la plume de Saint-Simon ; mais cette brochure eut si peu de retentissement à son apparition, et l'auteur lui-même, qui n'en parlait jamais dans les derniers temps de sa vie, semblait l'avoir si complétement oubliée qu'Olinde Rodrigues écrivant dans le *Producteur*, un an après la mort de Saint-Simon, le résumé de sa doctrine et l'histoire de ses travaux, ne dit pas un mot des *Lettres d'un habitant de Genève*, et indique les deux volumes de l'*Introduction aux travaux scientifiques du* XIXe *siècle* comme le plus ancien des écrits de son maître.

Ce livre, par lequel Saint-Simon débuta, vaut pourtant la peine d'être étudié. A l'exception du quatrième cahier du *Catéchisme des industriels* et du *Nouveau christianisme*, il est le seul des nombreux écrits de l'auteur où le grand philosophe se soit montré à la fois tout entier.

Le quatrième cahier du *Catéchisme* et le *Nouveau christianisme* sont un résumé, les *Lettres d'un habitant*

de Genève sont un programme. Ce dernier écrit marque le point de départ, les deux autres le point d'arrivée.

Bien que, pour raison chronologique, nous placions ce petit écrit parmi les œuvres scientifiques de Saint-Simon, il appartiendrait plutôt, malgré sa date et ses imperfections à la catégorie des œuvres religieuses; non point, certes, parce que l'auteur s'y laisse aller à l'emploi des formes usées d'un surnaturalisme auquel il est trop visible qu'il ne croit point, mais parce qu'il y embrasse simultanément dans une pensée de ralliement les trois aspects de la vie.

En effet, SCIENCE, INDUSTRIE, MORALE, Saint-Simon aborde dans ce premier écrit, avec une brièveté un peu confuse, toutes les faces du problème social tel qu'il l'entrevoit déjà, et tel il l'entrevoit au début, tel il le verra jusqu'à la fin, avec plus de force, plus de clarté, plus de compréhension, à mesure que mûriront davantage son esprit et son cœur, mais jamais avec plus d'enthousiasme ni plus de dévouement.

Saint-Simon atteignait à cette époque la quarante-deuxième année de son âge; il avait à peu près fini son éducation personnelle et croyait avoir poussé à bout ses expériences des hommes et des institutions; tour à tour voyageur, soldat, industriel, disciple volontaire des savants qui s'occupent des corps bruts et de ceux qui s'occupent des corps organisés, il s'était mis, autant que ses forces le lui avaient permis, au courant des idées les plus avancées, et demeuré simple spectateur des orages révolutionnaires pendant lesquels il avait

cependant couru plus d'un péril, il attaquait dans son ensemble, en publiant les *Lettres d'un habitant de Genève*, une œuvre dont il ne faisait cependant qu'entrevoir le caractère.

Dans cette courte mais complète esquisse de lui-même, le bien et le mal flottent confondus, mais le bien domine et surnagera.

En quelques lignes le principe de la méthode se trouve posé; germe obscur mais fécond de toute la doctrine.

Les grands principes qui jusqu'à son lit de mort guideront son cœur, sa main et sa pensée, se pressent et se formulent sous sa plume dès la première fois qu'il la saisit:

L'humanité considérée comme formant un être, une unité collective, vivante, supérieure non-seulement aux individus, mais aux nations;

La question sociale substituée à la question politique; ou, pour mieux dire, la politique établie sur ses véritables bases par l'énumération critique des éléments qui composent la moderne société européenne :

Savants et artistes,

Propriétaires,

Non propriétaires;

L'annonce, presque prophétique, tant elle devance les idées et les sentiments vulgaires, d'une organisation sociale entièrement neuve, dont la prédominance et la glorification du travail seront le pivot, et dans laquelle le gouvernement devenu simplement l'administration

des intérêts communs passera aux mains des plus capables, et cessera de se transmettre par droit de naissance ;)

L'égalité ou du moins l'équivalence de la femme et le principe de son admissibilité aux fonctions sociales ; principe énoncé clairement mais cette fois seulement, et sur les applications duquel Saint-Simon n'est jamais revenu ;

Tel est le résumé sommaire des grandes vérités posées dans ce premier écrit.

(A ces vérités se mêlent des erreurs capitales :

Un penchant exagéré vers l'autorité ; l'aristocratie de la science substituée à l'aristocratie de la naissance ; l'alliance ouvertement prêchée entre le capital et l'intelligence, en vue de maintenir dans l'ordre la plèbe ignorante et pauvre !

Nul sentiment de l'ordre nouveau, de l'autorité nouvelle dont la base demeure pourtant posée dans cette phrase immortelle :

TOUS LES HOMMES TRAVAILLERONT ! *Ils se regarderont* TOUS *comme des ouvriers attachés à un atelier dont les travaux ont pour but de rapprocher l'intelligence humaine de la divine prévoyance.*)

Gentilhomme et gentilhomme du XVIIIe siècle, Saint-Simon n'a point encore refait son éducation, il se débat dans ses préjugés de race et de philosophie purement critique !

Il est encore loin d'avoir conscience du sentiment qui le pousse et le soutient ; il aime, sans connaître la

puissance de l'amour. L'équivalence des divers aspects de la vie est encore pour lui lettre close : il abolit au profit des capacités artistiques et savantes le privilége de la naissance, mais la domination de l'intelligence lui paraît encore à la fois le but et le moyen, et il s'en faut de peu que la politique qu'il établirait se pût justement définir : l'entente intéressée des riches et des intelligents contre les pauvres.

Pourtant, dès ce premier pas, et pour un disciple de d'Alembert l'effort n'est pas médiocre, il entrevoit l'utilité de la religion! mais il est bien loin d'en comprendre le caractère nouveau ; il n'y voit qu'un ressort indispensable aux aristocraties pour contenir et diriger les masses : mécanisme politique dont le savant n'est point dupe, puisqu'il le manœuvre, mais qui ne vaut pourtant et n'a d'efficace qu'à la condition de correspondre exactement aux besoins scientifiques, matériels et moraux des populations et de l'époque sur lesquelles on en veut faire l'application.

Cette étrange disposition à essayer l'alliance impossible des lumières de la science moderne avec la morale du passé, dont nous avons tant de peine à nous rendre compte, nous la verrons persévérer durant plusieurs années dans l'esprit de Saint-Simon. Longtemps encore la religion ne sera pour lui qu'une formule politique destinée à traduire en langue vulgaire les découvertes de la science! Ce ne sera que sur la fin de sa vie que ce grand génie se complétant et se résumant lui-même, essayant de généraliser à la fois l'industrie, la morale

et la science dans la conception la plus haute à laquelle le genre humain puisse s'élever, commencera de saisir le vrai caractère de la religion, et, d'une main mourante mais non pas affaiblie tracera son testament dans cette phrase destinée à devenir un drapeau :

TOUTES LES INSTITUTIONS SOCIALES DOIVENT AVOIR POUR BUT L'AMÉLIORATION DU SORT MORAL, INTELLECTUEL ET PHYSIQUE DE LA CLASSE LA PLUS NOMBREUSE ET LA PLUS PAUVRE !

Mais des lettres d'un habitant de Genève au quatrième cahier du *Catéchisme des industriels*, et au *Nouveau christianisme*, quel intervalle! et quels travaux!

Chose bizarre! ce qui a le plus manqué à Saint-Simon, ce qui a manqué surtout à ses héritiers et ce qui leur manque encore le plus à l'heure où nous écrivons, pour ressentir et communiquer le sentiment religieux nouveau, c'est d'avoir achevé et poursuivi dans toutes ses conséquences la critique du Déisme!

Même après qu'il a relevé en quelques lignes vigoureuses les contradictions rationnelles du Déisme, Saint-Simon, nous le verrons tout à l'heure, est demeuré longtemps déiste à son insu, non-seulement dans sa politique et dans sa morale, mais même dans sa philosophie.

Comment, par exemple, expliquer autrement que par la persévérance involontaire des habitudes intellectuelles des anciens dogmes cette impuissance de langage, qui au moment où il entrevoit la légitimité et la nécessité de la religion, le conduit pour donner corps à sa pensée, à se retourner vers les vieux décors du surnaturalisme,

et à tenter maladroitement l'emploi des machines usées de l'intervention miraculeuse?

Certes, l'invention est grossière, mais au degré de développement moral où nous sommes parvenus, elle n'est pas seulement ridicule, elle est irréligieuse! Quel qu'en soit le motif, tout essai pour user aujourd'hui du surnaturalisme nous paraît à juste titre attentatoire à la vraie religion autant qu'à la raison.

Bien que l'*Introduction aux travaux scientifiques du* XIXe *siècle* ne soit que la première livraison du premier des quatre ouvrages dont Saint-Simon avait dès cette époque arrêté le plan (1) et n'ait été ainsi pour lui-même qu'une préparation, bien que sa pensée n'ait acquis toute sa force et jeté tout son éclat que cinq ans plus tard dans le *Travail sur la Gravitation universelle*, le premier volume de cet ouvrage et le *Travail sur la Gravi-*

(1) Rodrigues dans le premier volume du Producteur, et Fournel dans sa Bibliographie Saint-Simonienne indiquent tous les deux, l'*Introduction aux travaux scientifiques du* XIXe *siècle* comme ayant été publiée en 1808.

Mais un examen attentif de l'exemplaire que la Bibliothèque de la rue de Richelieu possède du premier volume de cet ouvrage, tiré seulement à cent exemplaires, et devenu si rare, qu'il n'existe à notre connaissance qu'un spécimen unique du deuxième volume, nous a fait découvrir que Saint-Simon avait préparé dès 1807 une première édition, ou du moins un premier tirage du tome premier.

Le volume que possède la Bibliothèque a été formé de deux exemplaires qui ont été rapprochés et soudés pour n'en faire qu'un seul; or la première moitié du volume appartient à l'édition de 1807 dont elle porte le millésime, tandis que la seconde moitié dont nous avons collationné le texte avec l'exemplaire de M. Fournel appartient à l'édition de 1808.

Nous nous sommes assuré que dans le corps du volume il n'existe entre les deux éditions que des variantes de peu d'importance; mais il n'en est

tation nous paraissent, sous le rapport intellectuel, les œuvres capitales de Saint-Simon, celles dans lesquelles il a déposé complétement le principe et le germe de la nouvelle doctrine générale.

Nous aurons plus d'une fois l'occasion de le répéter, au moment où sa main traçait ces grandes œuvres, Saint-Simon n'avait pas lui-même parcouru toute la carrière qu'il devait fournir, il n'avait fait encore ni politique, ni morale; il ne songeait pas encore à poser pratiquement, comme il a commencé à le faire plus tard, l'équivalence des trois termes : *science*, *morale* et *industrie;* et cependant il donnait la formule de cette équivalence pour fondement à sa doctrine, lorsque décrivant la méthode, il déterminait avec tant de précision les fonctions et le caractère, non-seulement de l'analyse et de la synthèse, mais encore de cette troisième opération qu'en 1813 il voulait nommer la *Des-*

pas ainsi des avertissements et des préfaces; si l'on ne trouve point dans l'édition de 1807 l'avant-propos que Saint-Simon a placé en tête de l'édition de 1808, on y lit en revanche un avertissement précieux qui manque dans cette édition. L'auteur faisant connaître dans cet avertissement le titre et le sujet de quatre ouvrages qu'il prépare, et dont le premier doit traiter de la Physique des corps bruts, de la Physique des corps organisés et de la Philosophie, présente, dit-il, dans une première livraison son opinion sur la physique des corps bruts.

Nous avons eu le soin de reproduire en tête des deux volumes de l'*Introduction aux travaux scientifiques du* XIX*e siècle* le titre, le faux-titre, et l'avertissement qui précèdent cette édition de 1807. Ce document n'a point seulement une valeur bibliographique, il est surtout précieux par la lumière qu'il jette sur le plan de travail que Saint-Simon s'était fait en 1807, et en ce qu'il montre clairement que dès ce temps, ce grand génie avait conçu dans toutes ses parties le système philosophique et religieux auquel il a consacré sa vie.

cartes, et dont il commençait à voir l'existence et le rôle, en écrivant les premiers chapitres du premier volume de l'*Introduction*.

(Or, renouveler la méthode, c'est renouveler, d'un seul coup, et, dans l'œuf, pour ainsi dire, la science, la politique et la morale; c'est dans la plus haute et dans la vraie signification du mot, faire une religion.

Que l'on reconnaisse ou non, le principe d'association selon lequel l'Univers est à la fois ce qui est nous, et ce qui n'est pas nous, au moins faut-il confesser que l'esprit humain voit le monde en raison de la façon dont il se voit lui-même. Toute rénovation de la méthode, c'est-à-dire toute conception nouvelle de la constitution et des procédés de l'intelligence est donc forcément une rénovation ultralogique, elle est une rénovation de la façon dont l'homme conçoit l'Être. Or toute industrie, toute esthétique, toute science étant par définition même une application de la conception ontologique, en renouvelant la méthode, Saint-Simon a donc, dès 1808 et 1813, fait implicitement la rénovation sociale et religieuse dont nous voyons depuis cette époque se dérouler successivement les phases.)

Peut-être avant de soumettre aux lecteurs quelques observations critiques sur l'*Introduction aux travaux scientifiques du* XIX*e siècle*, convient-il de présenter ici le résumé sommaire de cet ouvrage dont la distribution est un peu confuse.

Saint-Simon écrivait vite et ne se relisait pas; il songeait peu à ménager les transitions, il négligeait le

style et la composition, et causait volontiers avec ses lecteurs, comme il eût fait avec ses amis, préoccupé de fixer ses idées à l'instant où elles se présentaient, beaucoup plus que du soin de les grouper habilement; sa clarté est celle du génie et non celle de l'écrivain. L'ouvrage dans le corps duquel il introduit d'ailleurs de longues citations deviendra donc d'une lecture plus facile, si nous faisons ressortir en le réduisant à ses propositions principales, l'enchaînement des idées.

Au premier coup d'œil jeté sur la physique des corps bruts, l'auteur a remarqué une contradiction capitale entre les astronomes et les opticiens (1). Tandis que les premiers enseignent que les astres se meuvent dans le vide, les seconds professent que les espaces célestes sont remplis par un fluide.

Pourquoi cette contradiction? et surtout comment l'École ne s'occupe-t-elle point de la faire cesser?

Pour répondre à cette double question, il est nécessaire d'étudier d'un côté les procédés par lesquels l'esprit humain parvient à la connaissance; de l'autre, la marche suivie par l'École pendant les deux derniers siècles.

L'esprit humain arrive à la vérité par deux chemins, la synthèse et l'analyse, l'*à priori* et l'*à posteriori;* il

(1) La contradiction relevée par Saint-Simon entre les astronomes et les opticiens n'existait même pas à l'époque où il écrivait, ou du moins, elle ne revêt nulle part, pas même dans les écrits de Newton auquel il l'attribue, la forme absolue qu'il lui prête; il est curieux que ce soit une erreur de fait, qui lui ait servi de point de départ pour donner son excellente formule de la méthode!

alterne dans l'emploi de ces deux procédés, il ne parvient à la vérité que par leur emploi successif, et toute grande découverte n'est que la détermination du moment où il convient de passer d'une branche de la méthode à l'autre, détermination qui constitue elle-même un troisième procédé, ou pour mieux dire, une troisième opération de l'esprit.

Les faits vont justifier cette théorie.

Au XVIIe siècle, Descartes s'est placé au point de vue synthétique; d'une part il a travaillé aux deux branches de la physique, science des corps bruts, science des corps organisés; d'autre part, il a tout à la fois, instauré un nouvel édifice synthétique, et posé le principe radical de la critique du système théologique en inscrivant pour axiôme cette maxime : « L'homme ne doit croire que les choses avouées par la raison et constatées par l'expérience. »

Newton et Locke ont succédé à Descartes, mais ils se sont partagé le domaine scientifique; Newton a choisi la physique des corps bruts, Locke, la physique des corps organisés : tous les deux ont quitté la synthèse pour l'analyse.

Ce changement de marche a soulevé entre les Cartésiens et les Newto-Lockistes, ainsi que les nomme Saint-Simon, une discussion oiseuse : à savoir, laquelle des branches de la méthode était préférable; idée aussi extravagante que celle d'examiner ce qui vaut le mieux pour l'action d'une pompe, de hausser ou de baisser le piston? à quoi l'on répond : Baissez le piston, s'il est

dans la partie supérieure du corps de pompe; haussez-le, s'il est dans la partie inférieure.

Quoiqu'il en soit, les Cartésiens ont été battus, l'analyse l'a emporté, et le XVIIIe siècle a perfectionné les idées de Newton et de Locke. A Newton ont succédé Lagrange, Laplace et Lavoisier dans l'étude des corps bruts; Condillac, Condorcet et Linnée dans la physique des corps organisés.

Nous devons ajouter ici qu'à raison de leur moindre généralité, Saint-Simon range la Chimie et la Botanique dans la deuxième section des travaux du XVIIIe siècle. et place l'Astronomie, les Mathématiques, la Logique et la Physiologie dans la première section.

Cet exposé de l'histoire scientifique des XVIIe et XVIIIe siècles est justifié par de longues citations, choisies dans les œuvres de Locke, de Condillac, de Condorcet, de Lagrange, de Laplace, de Lavoisier et de Linnée.

Après s'être occupé dans la première partie des travaux *organiques* dont il forme la première classe, et avoir annoncé l'intention de continuer pour les travaux du XIXe siècle le travail qu'il vient de faire sur le dix-septième et le dix-huitième, Saint-Simon aborde dans sa deuxième partie les travaux *critiques* qu'il range dans la deuxième classe.

(Les travaux *organiques* avaient pour objet la construction d'un nouveau système scientifique, et par suite, la construction d'un nouveau système social; les travaux *critiques* ont eu pour but, non-seulement la destruction du système scientifique du moyen âge, mais encore la

démolition de l'édifice politique et social construit suivant ce système.)

Cet examen des travaux critiques du XVIIIe siècle devait comprendre :

La critique de l'Encyclopédie, et les bases d'une Encyclopédie vraiment digne de ce nom;

Une Étude sur Voltaire;

Une Étude sur Jean Jacques Rousseau;

Un Résumé des travaux des littérateurs du XVIIIe siècle.

Mais, de ces quatre Études qui devaient former la deuxième partie de l'*Introduction aux travaux scientifiques du* XIXe *siècle*, Saint-Simon n'a exécuté que la première; le premier volume se termine par la reproduction du Discours préliminaire de l'Encyclopédie que nous avons cru pouvoir supprimer; et à la première page du deuxième volume qui s'ouvre par la figure d'un nouvel arbre encyclopédique, l'auteur annonce qu'au lieu de poursuivre la marche qu'il s'était tracée, il va donner épisodiquement au public, un certain nombre de morceaux détachés qu'il appelle son *Portefeuille*.

En parcourant ce résumé du premier volume de l'*Introduction aux travaux scientifiques du* XIXe *siècle* aussi bien qu'en lisant l'ouvrage, on ne manquera point de remarquer que si les conclusions de l'auteur se laissent deviner en plusieurs passages, nulle part il ne les donne explicitement. Nous ajouterons qu'il hésite encore lui-même sur la généralité de ces conclusions; disposé tantôt à conseiller seulement l'abandon de l'*à posteriori* pour l'*à priori*; bientôt montant plus haut et

indiquant comme hypothèse nouvelle à vérifier à la fois par l'analyse et par la synthèse, la proposition de considérer la gravitation universelle comme le principe général de tous les phénomènes, de la vie organique aussi bien que de la vie inorganique.

Du reste, cette conclusion suprême de ses travaux scientifiques, que Saint-Simon ne formulera clairement que cinq ans plus tard dans le *Travail sur la gravitation universelle*, est peinte, si nous pouvons nous exprimer ainsi, dans le nouvel arbre encyclopédique qui figure en tête du deuxième volume de l'*Introduction aux travaux scientifiques du* XIXe *siècle*, et qui forme, à vrai dire, la conclusion du premier volume.

Cet arbre, dont il faut étudier avec un grand soin les dispositions, si l'on veut pénétrer jusqu'au fond dans la pensée qui l'a tracé, est complet : il représente à la fois l'homme individuel et l'homme collectif, l'humanité. Il ne comprend pas seulement les facultés de la connaissance auxquelles se bornait l'arbre de Bacon, adopté par les Encyclopédistes, il embrasse de plus les facultés esthétiques et industrielles, et il les embrasse non-seulement en elles-mêmes et d'une manière abstraite, mais aussi dans leurs applications; de telle sorte que les objets de la connaissance, de l'esthétique et de l'industrie, aussi bien que la connaissance, l'industrie et l'esthétique elles-mêmes, le petit monde et le grand monde, ce qui est nous et ce qui n'est pas nous, se trouvent enchaînés, reliés et systématisés dans un même tout.

Cette vue est capitale et profondément religieuse;

elle constitue en un seul ensemble, de même qu'elle la représente par une même figure, la vie entière telle que l'humanité peut la concevoir, la connaître, l'aimer et la pratiquer.

Il est à remarquer qu'entre les cartouches disposés sur le tronc de l'arbre, et qui marquent chacun les diverses époques historiques caractérisées par leur formule religieuse, l'auteur a fait circuler un ruban qui, s'enroulant autour de l'arbre, établit un lien et une communication entre ces diverses époques. Ce ruban porte la légende significative de *Science Générale*. Cette Science Générale qui enveloppe et unit les sciences secondaires, les arts et les métiers, c'est la PHILOSOPHIE, et nous disons aujourd'hui, c'est la RELIGION, que Saint-Simon ne découvrait encore que par sa face intellectuelle.

Il n'est pas moins intéressant de constater que la formule trinaire : MORAL, INTELLECTUEL et PHYSIQUE, bien que Saint-Simon ne l'ait pas encore adoptée, bien que dans le premier volume de l'*Introduction* il ait même posé après Bacon et les Encyclopédistes le principe de la division binaire, commence à se dessiner dans sa pensée.

C'est en effet cette formule qui résultera de la série historique :

Arts et Métiers = Idolâtrie,
Beaux-Arts = Polythéisme,
Sciences morales = Déisme,

si au lieu de présenter l'époque future que Saint-Simon

nomme *Physicisme*, et qu'il caractérise par la prédominance des sciences physiques et mathématiques, comme devant simplement ajouter un terme aux époques précédentes, on considère cette époque comme étant celle dans laquelle les métiers, les beaux-arts et les sciences doivent s'associer, et se concilier définitivement.

On remarquera peut-être aussi qu'à la différence des arbres encyclopédiques ordinaires, sur lesquels la progression se fait toujours des racines vers les branches, la série progressive, sur l'arbre de Saint-Simon, descend et s'avance du feuillage vers la base du tronc. Nous nous sommes demandé si cette disposition insolite n'avait point pour objet de peindre aux yeux le jeu alternatif et nécessaire des deux opérations de la méthode : l'analyse, par laquelle on descend des faits particuliers vers le fait général; la synthèse, par laquelle on remonte du fait général aux faits particuliers, sans jamais quitter le corps même de la science. Si notre supposition est fondée, le tronc et les rameaux de l'arbre seraient disposés synthétiquement, tandis que les cartouches et les légendes seraient rangés dans l'ordre analytique ; en sorte que l'on ne peut avoir la pleine connaissance de la pensée de l'auteur qu'en la suivant alternativement dans l'une et l'autre marche.

Le deuxième volume de l'*Introduction aux travaux scientifiques du* XIXe *siècle*, ne contient que des pièces détachées, simples notes écrites à mesure que l'idée se présentait, matériaux inassemblés, que nul autre

lien ne rattache entre eux, sinon la pensée dont Saint-Simon demeure obsédé : Trouver une nouvelle conception scientifique qui serve de base à une organisation nouvelle de la Société européenne.

Nous nous arrêtons longuement sur ces premiers travaux, bien qu'ils ne représentent point l'état définitif de la pensée de Saint-Simon ; mais sans compter le profit qu'il y a d'observer ce grand génie gravissant de degrés en degrés la voie sur laquelle le genre humain le suivra, il est plus facile de surprendre dans cette élaboration intime le germe et la nature des erreurs et surtout des lacunes qu'il a laissées.

Ces lacunes, on l'a déjà vu, sont considérables.

Nul homme, par exemple, parmi ceux qui sont au courant des idées et des sentiments les plus avancés de notre temps, ne lira sans ressentir un étonnement pénible la page dans laquelle Saint-Simon enseigne crûment qu'il doit y avoir deux doctrines : l'une secrète réservée aux savants, l'autre publique, destinée à la multitude, la religion n'étant qu'une mécanique indispensable pour le maintien de l'ordre social.

Cette opinion que nous avons déjà condamnée dans les *Lettres écrites de Genève*, nous la retrouverons en 1813 dans le *Mémoire sur la science de l'homme*, et rien n'indique qu'elle se soit modifiée chez Saint-Simon avant l'année 1821.

Cette opinion était assurément en 1808 celle des contemporains les plus avancés, elle ne les choquait point, et la répugnance invincible qu'elle nous inspire,

donne la mesure du progrès moral, intellectuel et politique qui s'est fait depuis cinquante ans.

La doctrine que Saint-Simon entrevoyait dès 1808, et qu'il essayait de formuler sous le nom de Physicisme, est assez mûre aujourd'hui pour que nous voyions clairement l'instant où, le sens même du mot que nous allons employer se trouvant renouvelé, changé et complété, cette doctrine pourra prendre son nom véritable et s'appeler : Religion.

Aussi la crainte qu'avait Saint-Simon de publier ses idées, nous ne l'avons point ressentie, et bien que par la nature même des objets qu'elle embrasse, notre publication s'adresse au petit nombre, nous ne voyons aucun inconvénient à livrer à qui voudra et saura la faire, la critique du Déisme.

Loin de nuire à la cause religieuse, nous la servons en prenant ce parti; voyant clairement que les débris du Déisme sont partout aujourd'hui les vrais obstacles au développement du sentiment religieux, et que la critique de l'idée Dieu, telle que l'ont possédée et formulée jusqu'ici les Panthéistes, les Polythéistes et les Déistes, est le préliminaire obligé de la conception nouvelle de ~~cette~~ idée.

Or, Saint-Simon n'a point su pousser à bout cette critique et telle est la raison principale qui l'empêchait en 1808 de concevoir clairement et complétement le caractère nouveau de la Religion.

Des trois aspects sous lesquels l'existence se manifeste : l'*unité*, la *multiplicité*, l'*indéfinité*, Saint-Simon

ne voit encore que l'aspect exclusivement sanctifié par le Déisme : l'unité. Ce qu'il demande au *Physicisme*, c'est une unité plus complète, plus achevée, plus exacte que l'unité donnée par le Déisme, mais il oublie de lui demander en même temps et au même titre, la sanctification des autres faces de la vie ; il subalternise jusqu'à les effacer, le *Polythéisme*, expression religieuse de la *multiplicité*, et le *Panthéisme*, expression religieuse de l'*indéfinité*. Toute son ambition jusqu'en 1813, peut-être faut-il dire jusqu'en 1821, est de substituer le principe de la gravitation universelle à l'*idée* Dieu. Il ne voit pas que le mot DIEU, ne signifie point seulement *science*, mais en même temps, *morale* et *industrie*, et qui plus est, la combinaison harmonique et VIVANTE de ces trois aspects de l'être.

Saint-Simon ne commencera à devenir vraiment religieux que lorsque, donnant, en 1813, dans la formule de la méthode, la formule même du dogme nouveau, il posera sur le pied de l'équivalence, le procédé synthétique, le procédé analytique et le procédé analogique, par lequel l'esprit humain trouve le moment et le point où il faut passer de l'analyse à la synthèse et de la synthèse à l'analyse.

Incomplet dans sa formule scientifique, il demeure incomplet dans sa politique. En politique, il n'a pas encore de répugnance à constituer la société sur la base de l'aristocratie de l'intelligence unie à l'aristocratie de la richesse; la dissimulation lui paraît l'inévitable condition d'un bon gouvernement, et dans sa candeur

il professe naïvement l'utilité, au moins provisoire, d'une doctrine secrète.)

(A mesure qu'il gravira les degrés de l'échelle progressive qu'il a lui-même dressée devant le genre humain, nous le verrons, se réformer et se compléter lui-même. Esprit synthétique, et par préférence amoureux de l'unité, il demeurera toujours incomplet par quelque côté, montrant, par son exemple, que si haut qu'il faille le placer, nul homme n'est l'humanité, mais lorsque, obéissant tout ensemble à son cœur, à son bon sens, et à sa raison, il passera de la sphère scientifique à la sphère politique, et de la sphère politique à la sphère morale, nous le verrons se modifier, se transformer, s'attendrir, pour ainsi parler, jusqu'à ce que lui, grand seigneur et descendant de Charlemagne, il serre enfin avec une tendresse fraternelle la main calleuse du prolétaire! arrêté par la mort au moment où, sans aucun doute, il allait proclamer de sa voix claire et puissante, la Religion définitive!)

Si l'*Introduction aux travaux scientifiques du* XIXe *siècle* mérite, par la grandeur et la nouveauté des vues générales dont le principe s'y trouve déposé, de devenir l'objet des méditations de tout esprit philosophique, il faut reconnaître que la question purement scientifique y est traitée avec une grande faiblesse; Saint-Simon y critique les théories de l'École sans avoir même pris au préalable le temps et le soin nécessaires pour se mettre au courant des sujets dont il

entreprend la discussion; il relève, par exemple, chez Newton, une contradiction dans laquelle ce grand physicien n'est jamais tombé; et dans le second volume, il hasarde une théorie cosmogonique qui contredit sur plusieurs points des vérités incontestables en mécanique. Il était donc naturel que les savants auxquels Saint-Simon avait adressé son ouvrage, plus touchés des erreurs de détail dont il abonde que de la nouveauté du point de vue général auquel l'auteur se plaçait, l'accueillissent avec le dédain que les hommes spéciaux professent trop volontiers pour les idées générales. On sait que l'exemplaire envoyé à Lacépède se retrouva non coupé, lors de la vente des livres de ce savant qui fut faite après sa mort, en 1826.

Ce moment fut pour Saint-Simon une rude épreuve; l'indifférence et le dédain accueillaient ses premières tentatives, à l'heure même où la misère commençait de frapper à sa porte.

Il redoubla d'efforts, et persuadé que ses idées seraient mieux comprises sous une autre forme, il ouvrit dans le courant de juillet et d'août 1808, ce qu'il appela ses *Quatre Correspondances*, dont la première, adressée au Bureau des Longitudes, contient la reproduction sommaire d'une portion des idées développées dans le premier volume de l'*Introduction*. Le Bureau des Longitudes coupa court par une lettre dont le fond et la forme lui font peu d'honneur, et que, pour toute vengeance, Saint-Simon a conservée

à la postérité. Formellement éconduit par le Bureau des Longitudes, Saint-Simon en appela à l'Institut, et dans une huitième lettre adressée à ce corps, il reproduisit avec un grand talent l'ensemble de ses idées.

Nous n'écrivons point la biographie de Saint-Simon, nous ne donnons pas une édition complète de ses œuvres. Soigneux de rechercher et de reproduire la série des transformations intellectuelles, politiques et morales qu'a suivies ce grand esprit, nous aurions peu à recueillir dans ces *Lettres* qui ne sont au fond que le développement polémique de l'*Introduction aux travaux scientifiques du* XIXe *siècle;* voilà pour quoi nous ne les avons pas réimprimées. La même raison nous a décidés à ne point donner place à un *Essai d'Encyclopédie*, qui présente peu d'intérêt.

Nous ne séparons point le *Travail sur la gravitation universelle* du *Mémoire sur la science de l'homme;* bien que le premier ait paru dans les premiers jours de décembre 1813, plusieurs mois après que Saint-Simon eût distribué les soixante copies qu'il avait fait faire du *Mémoire sur la science de l'homme*, ces deux ouvrages sont contemporains, et le fruit d'un même jet de la pensée du maître.

Quelque haut que nous ait menés l'*Introduction aux travaux du* XIXe *siècle*, nous allons monter plus haut encore; nous allons assister à la fusion et à la mise en œuvre des matériaux amassés dans le portefeuille que l'auteur donnait, en 1808, sous la forme d'épisode; les deux volumes de l'*Introduction* ne sont qu'une prépara-

tion, et le *Mémoire sur la science de l'homme* lui-même n'est qu'une première assise.

Cinq années se sont écoulées, cinq années fécondes, cinq années terribles! Si la pensée de Saint-Simon a mûri, la crise sociale s'est développée avec une rapidité effroyable. L'Empereur, qui devait être « le chef scientifique de l'humanité, comme il en était le chef politique » a perdu son prestige! Il a perdu, d'autres disent gagné, la sanglante bataille de Leipzig! une coalition formidable pèse sur la France, et menace de la rejeter dans son passé! La France, épuisée d'hommes, épuisée d'argent, épuisée surtout d'idéal, a perdu confiance; le sol tremble sous l'invasion, les armées s'entrechoquent, les hommes périssent par milliers, et l'avenir semble muré!

C'est l'heure où, reprenant à la fois les travaux de Condorcet, de Vicq-d'Azyr, de Cabanis et de Bichat, Saint-Simon va jeter les fondements de la science de l'homme, asseoir la physiologie sur une base positive, donner à sa conception de la méthode une formule complète, et liant par un coup de génie la science, la morale et l'industrie, déclarer clairement pour la première fois, que ces trois aspects de la vie ne sont que la vie elle-même envisagée à des points de vue différents.

OEuvre capitale, que le grand philosophe exécute, s'il est permis de le dire, avec une sérénité fougueuse. Emporté par son génie, pressé par les événements, sûr qu'il embrasse, suivant l'expression du poète, l'idée

« Qui doit sauver le genre humain, »

il écrit en quinze jours le travail qui devait remplir dix ans de sa vie !

Le *Mémoire sur la science de l'homme* est surtout remarquable par l'émission et la justification de deux idées capitales.

L'une, que l'homme, pour être complétement connu, ne doit pas seulement être étudié comme individu, mais comme espèce, que les générations sont solidaires dans le temps comme les individus le sont dans l'espace, et que cette solidarité développée par l'invention et l'usage du langage est la cause principale de la différence qui se remarque entre l'homme et les animaux.

L'autre, que les actes du genre humain étant soumis à une loi de développement, et formant une série naturelle dont les termes les plus anciens sont dans le passé, tandis que les termes futurs sont encore dans l'avenir, il est possible par l'observation attentive des termes passés de cette série, d'induire et de prévoir les termes de l'avenir, et de rendre ainsi la politique positive, en la dérivant de la Philosophie.

Ces idées que Condorcet eut toutes les deux, mais dont Saint-Simon a, dans le *Mémoire sur la science de l'homme*, donné la formule positive, et essayé immédiatement l'application par la construction d'une série, fort incomplète d'ailleurs, puisqu'elle omet entièrement la Chine et l'Inde, ont depuis fait leur chemin. Non-seu-

lement elles sont devenues la base commune d'où partent la plupart de nos historiens, mais, passées dans la croyance publique sous le nom de Doctrine du Progrès, elles ont, jusque dans la bouche des prédicateurs catholiques et protestants, détruit virtuellement le principe contraire du péché originel, et posé dans la conscience universelle la première assise du dogme nouveau.

Le mot *physiologie* n'a point chez Saint-Simon le sens restreint que lui donnent la plupart des savants; Saint-Simon ne sépare point l'homme des autres êtres, il entend par physiologie la science de tous les corps organisés. Dans sa pensée, la loi de développement de l'espèce humaine n'est donc qu'un cas de la loi plus générale suivant laquelle se développent les animaux et les végétaux; et cette dernière loi elle-même, de même que la loi qui régit les corps bruts, n'est que le corollaire de la loi universelle de gravitation.

Suivant Saint-Simon, cette loi suprême de la gravitation doit jouer dans le système scientifique nouveau le rôle que jouait Dieu dans le système théologique, et de même que le déisme ou la croyance en une seule cause animée a par Socrate et Jésus remplacé le polythéisme qui était la croyance en plusieurs causes animées, la croyance en une seule loi doit de nos jours remplacer la croyance en plusieurs lois divergentes ou même contradictoires, qui pour les savants et les gens instruits a depuis trois cents ans succédé au déisme.

Et comme la morale et la politique, — l'histoire en

donne la preuve rigoureuse, — n'ont jamais été que des applications de l'idée la plus générale d'une époque, il est certain que renouveler l'idée la plus générale à laquelle le genre humain puisse jamais s'élever, c'est-à-dire, l'idée de la loi à laquelle obéit l'Univers, et mieux encore l'idée qu'il se fait de l'Univers lui-même, c'est le moyen infaillible de renouveler la morale et la politique, et par là d'établir l'ordre véritable : l'Association, à la place de l'antagonisme.

Telle est la substance des grandes vérités auxquelles Saint-Simon s'élève après avoir posé le principe du progrès, et fait une première et large vérification de ce principe, par une revue rapide et sommaire de la marche de l'esprit humain en Occident.

Passons maintenant à une étude plus détaillée du *Travail sur la gravitation universelle.*

Cet ouvrage est certainement le plus grand monument qu'ait élevé le génie de Saint-Simon. Le petit nombre de pages dont il se compose, sont les plus belles qu'il ait écrites ; jamais il n'a mieux parlé sa langue naturelle, la simplicité unie à la grandeur.

La critique faite en quelques lignes de la confusion capitale où sont tombés et demeurés Bacon et Condillac au sujet de la méthode, pour avoir désigné par un même mot : l'*analyse*, deux opérations distinctes, confondues par là en une seule, n'est pas le simple redressement d'une erreur, c'est la découverte et la constatation d'une vérité de premier ordre, source d'une doctrine générale nouvelle, principe d'une réno-

vation universelle de la science, de la morale, et de la politique.

Entrevue dans le premier volume de l'*Introduction aux travaux scientifiques du* XIXe *siècle,* cette vérité fondamentale apparaît ici dans toute sa force, sinon dans toutes ses conséquences. Saint-Simon a désormais pleinement conscience de la grandeur de son œuvre ; il ne se borne plus à proclamer le besoin d'une grande découverte, dans le champ de la science : la découverte est faite, le principe est trouvé. Il commence d'entrevoir et de sentir le lien des trois faces de la vie, et les trois termes que nous rassemblions tout à l'heure, à plusieurs reprises il les associe lui-même, sachant et disant clairement : « Que le seul moyen de réorganiser le système général de nos connaissances est de lui donner pour base l'idée de la gravitation universelle » et un peu plus loin « que l'idée de la gravitation universelle doit servir de base à la nouvelle philosophie, et que le nouveau système politique de l'Europe doit être une conséquence de la nouvelle philosophie. »

En pleine possession de la méthode historique qu'il a fondée dans le *Mémoire sur la science de l'homme*, il en fait une application plus large.

Il ne s'arrête plus au XVe siècle ; par Platon et par Aristote il remonte jusqu'à Socrate, et trouve avec ravissement dans le mouvement que l'esprit humain a suivi depuis 2300 ans, le contrôle et la vérification de la donnée fondamentale qui a jusqu'ici servi de base à ses travaux, à savoir, que le mouvement synthétique et

le mouvement analytique du système déiste étant également épuisés, l'esprit humain doit désormais embrasser une conception nouvelle, et la vivifier par une nouvelle synthèse, et par une nouvelle analyse.

Cette magnifique exposition faite tour à tour sous la forme inductive et sous la forme déductive des progrès accomplis, en Occident, par l'esprit humain depuis Socrate jusqu'à nos jours, est assurément le plus beau monument historique qui ait encore été dressé; les grandes figures de Platon, d'Aristote et de Socrate y prennent une énergie, un caractère et une vigueur nouvelles; pour la première fois l'humanité se contemple elle-même, et tient son passé dans sa main!

Le magnifique discours de Socrate à ses élèves se fait lire tout d'une haleine, et ne laisse au lecteur qu'un seul regret, c'est que la puissante intelligence qui nous a si bien révélé le passé se soit engourdie avant de nous avoir tracé le tableau qu'elle entrevoyait pour l'avenir.

Nous ressentirons une seconde fois, et plus amèrement ce même regret, lorsqu'ayant suivi le grand homme jusqu'au terme de sa carrière, nous trouverons dans le *Nouveau Christianisme* la promesse qu'il n'a pu remplir, de nous donner le dogme, la morale et le culte de la religion nouvelle dont il déclarait le principe.

Au reste, c'est le moment de le reconnaître, ce qui a manqué à notre maître, c'est moins le temps que la méditation et la possession complète du dogme dont il

a posé tous les termes sans pouvoir en conclure la formule.

Ceci est un point capital, sur lequel nous désirons que notre pensée soit bien comprise.

Saint-Simon a montré avec une clarté admirable que la méthode comprenait trois opérations, et non point deux seulement. Il a distingué et décrit ces trois opérations; mais il n'a point expliqué avec autant de précision que toutes les trois étaient équivalentes, chacune également nécessaire, et surtout que, considérées à part, elles n'étaient chacune isolée des autres qu'une pure abstraction, qu'un des modes de la fonction vivante qui n'est et ne s'accomplit que par leur combinaison.

[Sans doute, nous verrons un peu plus tard, en étudiant les œuvres politiques et religieuses de Saint-Simon : *La réorganisation de la Société européenne*, le quatrième cahier du *Catéchisme des industriels* et les *Opinions philoscphiques* qu'il a résolu pratiquement la question, et fondé en réalité sa politique, partant sa morale, sur l'équivalence des trois termes : *science*, *morale* et *industrie*, mais il n'a donné cette solution qu'à la fin de sa carrière, et même en termes assez sommaires pour qu'on ait pu se tromper sur leur véritable sens.]

Dans la portion de ses œuvres que nous examinons en ce moment, il ne s'est pas expliqué avec un détail suffisant sur le caractère de l'opération indéterminée par laquelle l'esprit humain arrive, en quelque

sorte, à la fois, à l'entrée de la synthèse et de l'analyse. Tandis qu'il a nettement caractérisé comme équivalente la valeur de ces deux dernières opérations, Saint-Simon n'a pas indiqué avec une précision aussi explicite la valeur de relation de la troisième. Préoccupé par dessus tout du soin de dissiper l'erreur où étaient tombés Condillac et Bacon, il s'est appliqué de préférence à montrer que le rôle de cette troisième opération consiste à rechercher les considérations intermédiaires, à les multiplier le plus possible, à les établir sans aucun ordre régulier, en considérant la question sous le plus grand nombre de faces, sous toutes ses faces s'il se pouvait, de façon à rassembler tous les matériaux de la série, que le jeu alternatif de l'analyse et de la synthèse doit construire et vérifier.

Mais s'il est vrai que de ce côté Saint-Simon laisse à désirer, et qu'il y ait lieu de tirer les conséquences des principes qu'il a posés, il nous paraît que dans le peu de mots qu'il a consacrés à décrire l'opération particulière dont il constatait l'existence, il a nettement tracé son caractère, et que ce caractère est l'*indéterminé*. En effet, les opérations de synthèse et d'analyse qui consistent à remonter du fait le plus particulier au fait le plus général, ou à descendre du fait le plus général jusqu'au fait le plus particulier, une échelle ou série limitée, sont par elles-mêmes précises et déterminées, tandis que l'opération qui consiste à saisir une question, à la décomposer dans ses éléments, à la tourner et considérer sous toutes ses faces pos-

sibles est de soi même indécise et hors de toute limite.

Mais qui ne voit que ce caractère même d'indétermination donne la valeur relative de l'opération, et ne lui permet de valoir que par combinaison et association sur le pied d'égalité avec l'analyse et la synthèse? Isolée de l'analyse et de la synthèse, de qui elle reçoit autant qu'elle leur donne, d'où elle sort et où elle aboutit par un revirement perpétuel, cette opération demeure nécessairement inféconde, inutile, et s'il était possible de concevoir un esprit assez incomplet pour se tenir perpétuellement dans cette oscillation indéterminée de la pensée, cet être chimérique se trouverait abîmé dans l'oisiveté d'une éternelle contemplation, sans jamais aboutir à l'acte : cet homme n'existerait pas.

Si nous cherchons la vérification de cette donnée dans l'histoire, l'histoire nous la fournira. Non point que nulle part ni en aucun temps l'abstraction se soit réalisée, et qu'il se puisse trouver parmi les nations un peuple qui ait exclusivement pratiqué la *synthèse, l'analyse* ou *l'intuition analogique*, mais les principaux groupes de l'humanité ont chacun accusé par leurs actes une tendance particulière à faire prédominer l'un de ces trois éléments, et cela est si vrai que dès qu'il est question de trouver le peuple qui a le mieux représenté et pratiqué l'indéterminé, chacun de nous a nommé l'Inde, cette immobile patrie de la contemplation où le Bramanisme, lentement infiltré dans les

institutions et dans les mœurs, a conservé jusqu'à ce siècle de révolutions la seule image vivante que se soit faite le Panthéisme.

A l'époque où vivait Saint-Simon, l'Inde n'était guère connue; son histoire, ses monuments, sa philosophie, étaient également ignorés. Saint-Simon ne pouvait donc poursuivre sur cette portion importante de l'histoire humaine, la vérification de sa grande conception. Il n'a point même soupçonné cette lacune; il était si loin de comprendre et de sentir la valeur dogmatique et morale du Panthéisme que dans l'*Introduction aux travaux scientifiques du dix-neuvième siècle*, il écrit dédaigneusement les paroles suivantes :

« L'histoire des temps les plus reculés est pour l'humanité ce qu'est pour l'individu l'histoire de son enfance, c'est la partie la moins importante et la moins instructive. Les hommes médiocres sont les seuls dont elle puisse fixer l'attention..... Les recherches sur l'histoire des Indous et des Chinois ne doivent point occuper les fortes têtes..... Il est certain qu'on peut faire une bonne histoire des progrès de l'esprit humain sans parler des travaux scientifiques des Chinois et des Indous. »

Voilà comment en traçant dans son arbre encyclopédique le tableau de la marche de la civilisation, résumée par les divers états religieux de l'humanité, il a supprimé jusqu'au nom du Panthéisme dont les sectateurs couvrent depuis six mille ans les deux tiers de l'Asie; amené par cette omission à donner à l'Idolâtrie ou Fétichisme une place distincte du Polythéisme dans lequel doit rentrer cette forme religieuse, puisqu'elle

n'est que l'adoration de la multitude visible des êtres ou des forces naturelles.

Voilà pourquoi sans aucun doute, bien que la vigueur de son génie ait en quelque sorte marqué d'instinct la place et le caractère de l'intuition analogique, sa formule est restée de ce côté sans développement suffisant. Voilà pourquoi dans sa politique et dans sa morale, il a si longtemps et avec tant de détail montré le jeu équivalent et alternatif de la synthèse et de l'analyse, plutôt que le mécanisme complet des trois termes.

Quoiqu'il en soit, les brefs développements dans lesquels nous venons d'entrer nous paraissent suffire pour éclaircir cette grande question.

Non-seulement tout acte de vie doit être considéré comme se décomposant en trois, et non pas en deux opérations, mais la valeur relative de ces opérations doit être prise comme équivalente.

A tout ce que Saint-Simon a dit de neuf et de fécond sur l'équivalence de la synthèse et de l'analyse, des intérêts généraux et des intérêts particuliers, de la pratique et de la théorie, de la science et de l'industrie, il faut, par développement du principe même qu'il a posé, ajouter l'équivalence de l'*intuition analogique* avec la *synthèse* et avec l'*analyse*, de l'*intérêt universel* avec les *intérêts particuliers*, et avec les *intérêts généraux*; du *goût* avec la *pratique* et avec la *théorie*; et enfin de la *morale* avec la *science* et avec l'*industrie*. Le concours de chacun de ces trois aspects dont l'har-

monie progressive constitue la VIE étant également nécessaire aux deux autres, et chacun d'eux se trouvant tour à tour au même titre, prédominant et subordonné.

Quant à l'importance de la question, elle n'échappera certainement à aucun de ceux qui sont au courant des travaux des socialistes modernes, et en particulier, des discussions dogmatiques et morales sur lesquelles l'école Saint-Simonienne s'est dissoute.

Concevoir l'un des trois aspects sous lesquels la vie se manifeste comme ayant sur les deux autres une supériorité constante et absolue, c'est jeter le fondement d'une hiérarchie analogue aux hiérarchies du passé, et retourner, selon le principe auquel on attribuera la prédominance, aux institutions du *Polythéisme*, du *Panthéisme* ou du *Déisme*.

Concevoir la VIE comme étant constituée par l'harmonie progressive des trois aspects qui la manifestent, et ces trois aspects comme devant, sur le pied d'une entière équivalence se combiner, sans cesse, en prédominant chacun à tour de rôle, suivant les exigences des temps et des lieux; c'est au contraire bâtir sur les fondements de la méthode naturelle, les assises d'une morale, d'une pratique et d'une science nouvelle; c'est constituer la vraie RELIGION!

Nous dépasserions les limites, si nous poussions plus avant un sujet que nous aurons naturellement l'occasion de reprendre en suivant jusqu'au bout de sa carrière le grand homme dont nous relevons les traces.

Continuons plutôt l'étude de ses travaux, et entrons maintenant avec lui sur le terrain de la politique.

III

Œuvres politiques.

Le *Travail sur la gravitation universelle* est en effet tout à la fois le dernier des ouvrages scientifiques et le premier des ouvrages politiques de Saint-Simon.

L'auteur s'était placé en le terminant à un degré si élevé dans la série intellectuelle, qu'il touchait à ce point suprême où le sentiment, l'intelligence et l'activité se confondent, et d'où il est également facile de redescendre vers la morale, vers la science, ou vers la politique, mais frappé par le contre-coup des événements qui remuaient autour de lui les fondements de l'Europe, moins touché au milieu de tant de catastrophes de la puissance du sentiment, que de l'urgence des applications, il inclina d'abord vers la politique.

Cette transition est clairement marquée dans le *Travail sur la gravitation*.

(Il commence par un exposé de principes purement métaphysique, il se termine par la proposition de créer immédiatement une institution politique commune à

toute l'Europe, où la réunion spontanée des savants de toutes les nations constituerait un nouveau pouvoir spirituel, seul capable, par l'instauration d'une doctrine générale, de rétablir l'ordre matériel et de mettre un frein à la double ambition des peuples et des rois.

Certes les événements ont prouvé de reste combien cette grande idée d'une institution politique supérieure, commune à tous les peuples européens, était prématurée; mais sans compter qu'elle forme un jalon que l'avenir ne perdra point de vue, elle est devenue pour Saint-Simon le point de départ d'une série de travaux dans lesquels nous allons voir ce génie infatigable, qui tout à l'heure suivant sa belle expression : « escaladait le pic de l'intelligence, » se faire publiciste, pamphlétaire, au besoin, et sans se rebuter jamais, poursuivre obstinément pendant sept ans, sous la forme politique, l'œuvre que de 1808 à 1814 nous l'avons déjà vu tenter sous la forme scientifique.

Un des caractères les plus remarquables du génie de Saint-Simon est le bon sens ; Saint-Simon n'est point utopiste, il ne se contente point de rêver à l'idéal, il ne quitte jamais la réalité, et dans son vol le plus élevé, ne perd jamais de vue l'heure présente. Sa vie personnelle est tellement mêlée à la vie générale que la succession de ses pensées et de ses sentiments semble faire une même trame avec les événements sociaux; non point qu'il abandonne jamais la série directe de ses idées, ni que les préoccupations du jour le jettent hors de sa ligne propre, mais, dès le premier moment,

il a si bien démêlé les causes, la marche et l'issue de la crise palingénésique dans laquelle roule encore l'Europe, que les faits à mesure qu'ils se produisent, semblent l'accomplissement de ses prédictions.

Du jour où, dans sa belle étude des travaux de Condorcet, Saint-Simon a eu posé le principe et la loi de la méthode historique, il n'a plus fait un pas en politique sans vérifier ses conceptions par une étude sévère des faits du passé. Cette marche donne à tous ses travaux, même à ses pamphlets les mieux frappés au coin de l'actualité, une force, un poids et une suite merveilleuse : Saint-Simon semble un prophète, il n'est pourtant qu'un observateur sagace et méthodique.

Parmi les morceaux politiques auxquels nous avons donné place, il en est un qui mérite particulièrement l'attention, c'est la lettre adressée aux électeurs du Champ de Mai, en mai 1815. La pensée intime de Saint-Simon (et nous ne voulons point parler ici de ses principes religieux et philosophiques qui se montrent d'ailleurs si clairement dans toutes ses publications, mais de la règle de conduite particulière à laquelle il est toujours demeuré fidèle) apparait clairement dans ce morceau.

Napoléon a débarqué à Cannes, les Bourbons sont en fuite, l'aigle impérial a volé de clocher en clocher, les destinées de l'Europe courent de nouveaux hasards, les armées s'ébranlent, le patriotisme s'émeut, le peuple va s'assembler ; quel conseil lui donner? vers quel

point de l'horizon faut-il qu'il se tourne? à qui doit-il remettre ses intérêts?

Nous avons vu en 1808 Saint-Simon saluer l'Empereur comme le génie de la civilisation moderne; nous le verrons plus tard en 1818 s'incliner devant le pouvoir des Bourbons restaurés; que va-t-il faire en 1815 quand la place est vide, et le peuple maître, pour un instant, de ses destinées?

A cette heure décisive, on voit reparaître l'homme qui en 1792 refusait le mandat de la commune de Falvy dont il était le seigneur, et conseillait à ses anciens vassaux d'envoyer à l'assemblée, au lieu d'un noble comme lui un paysan comme eux. Saint-Simon ne conseille à la France ni le retour vers Napoléon, ni le rappel des Bourbons, mais une alliance directe du peuple français et du peuple anglais, dont les forces réunies puissent devenir la base du POUVOIR NOUVEAU dont le XIXe siècle doit voir la création!

(C'est qu'en réalité Saint-Simon n'a jamais suivi d'autre politique que celle qui découle du nouveau principe social qu'il a posé; il n'a jamais vu dans les pouvoirs établis que des instruments destinés à frayer la route et à rapprocher le but; sous la République, sous l'Empire, sous la Royauté il n'a jamais eu qu'une pensée, il n'a jamais poursuivi qu'un objet : la création d'une institution politique entièrement nouvelle, destinée à faire disparaître et à remplacer les derniers débris des institutions féodales et théologiques.)

Au surplus, Saint-Simon n'est entré dans l'expo-

sition détaillée de ses idées politiques, qu'au moment où les troubles qui accompagnèrent la chute de Napoléon et l'établissement de la Restauration commencèrent à se calmer; jusque là ses écrits conservent la trace des habitudes de spéculation scientifique dans lesquelles l'auteur avait vécu de 1808 à 1814; on y voit reparaître plus à découvert et sous une forme plus scolastique que celle qu'il emploiera plus tard, son grand principe de l'équivalence de l'analyse et de la synthèse; il assied la politique sur la même base que la science et que la morale.

Mais à mesure que le tumulte des événements s'apaise, que le jeu des institutions nouvelles s'établit, que les partis nouveaux s'accusent et que chacun d'eux en se dessinant découvre la stérilité de sa politique, Saint-Simon montre par des applications multipliées la puissante fécondité de la sienne.

A l'affût des occasions, il n'en laisse échapper aucune. Naturellement, sa place ne se trouve ni dans les rangs de la droite, ni dans les rangs de la gauche, ni derrière les bancs ministériels; il est à la fois pour et contre tous; il mêle aux débats passionnés de chaque jour des idées, des sentiments, des mots si nouveaux, si étranges que la plupart tombés d'abord inaperçus ne se relèvent et ne fructifient qu'à la longue.

Il est aisé d'ailleurs de résumer la politique de Saint-Simon. Sa politique extérieure est toute entière dans le respect des nationalités, dans l'alliance *directe* des nations les plus avancées, dans la constitution par les

nations devenues libres et maîtresses d'elles-mêmes d'un tribunal amphictyonique européen, congrès permanent devant lequel les contestations internationales puissent se décider par les voies de la justice et de la raison, auquel seul appartiendrait le droit suprême de sanctionner par la force l'exécution de ses sentences souveraines.

Quant à sa politique intérieure, elle se résume dans cette ligne déjà citée des *Lettres d'un habitant de Genève :*

TOUS LES HOMMES DOIVENT TRAVAILLER.

Le travail est en effet le fondement et le pivot de la politique nouvelle; source de toute richesse, le travail doit en même temps être la source de tous les honneurs, l'oisiveté ne doit recueillir que la honte et le mépris; partout les frelons doivent céder la place aux abeilles; la prépondérance constante des travailleurs, la décroissance constante de l'influence des oisifs, tel doit être l'objet des institutions modernes.

Il n'est point question d'anéantir ni la propriété ni le capital, mais la constitution de la propriété et les conditions de la capitalisation doivent changer; au lieu de demeurer exclusivement favorables aux oisifs, ces conditions et cette constitution doivent être transformées pour le profit le plus grand des travailleurs.

Qui sont donc les oisifs et qui sont les travailleurs?

Les travailleurs sont les savants, les artistes, les

ouvriers des villes et des campagnes, les industriels de tout ordre; tous ceux qui emploient les facultés de leur esprit, les puissances de leur sentiment, les forces de leur corps à la recherche des connaissances ou à la production des objets qui peuvent augmenter les ressources intellectuelles, morales et physiques de l'espèce humaine.

Les oisifs sont ceux qui vivent *noblement* du travail des autres, sans rien produire eux-mêmes en échange; sont encore oisifs bien qu'à un degré moindre, tous ceux qui ne font qu'une production insignifiante en comparaison de la valeur des produits que détruit leur consommation.

Voulez-vous voir ces deux classes en présence; lisez cette parabole fameuse qui valut à Saint-Simon les honneurs d'une poursuite en Cour d'assises, et d'un acquittement solennel du jury, lisez surtout les quatre lettres adressées au jury. Il suffit de parcourir cette brochure et les autres écrits que Saint-Simon publia vers la même époque, pour reconnaître que le grand philosophe, devenu pour quelques instants un grand pamphlétaire, a le premier posé sur le vrai terrain ce que l'on a depuis appelé la *Question sociale*.

Cette portion des œuvres de Saint-Simon a d'ailleurs été plus vite comprise par ses successeurs, qui ont fait de ce côté d'excellents et nombreux travaux dont le principal et peut-être le seul défaut est de trop incliner vers le communisme.

Le rôle social des banquiers, la décroissance continue

du taux de la rente et du fermage, la critique de l'amortissement, la critique du budget et de l'assiette des impôts, la critique radicale du droit actuel de propriété, et surtout du principe de l'héritage par droit de naissance, le caractère, le rôle et le but des institutions de crédit, toutes ces grandes questions dont Saint-Simon n'avait point seulement posé le principe, mais lui-même tracé l'esquisse, furent reprises, creusées et développées de 1825 à 1832, avec la verve et le succès que chacun sait.

C'est, il faut le reconnaître, à cette propagande hardie, brillante et consciencieuse que la Révolution de 1848 a dû son caractère socialiste, et l'on peut dire sans exagération que le principe général de la politique de Saint-Simon : L'ABOLITION DE L'OISIVETÉ, ET LA PRÉPONDÉRANCE SOCIALE DU TRAVAIL, est désormais entré aussi avant dans la croyance générale que le principe philosophique du progrès dont il détermine la valeur et la direction pratique.

Mais de ce côté non plus, on n'a guère dépassé la critique de l'ancien ordre de choses, et l'affirmation générale d'un principe nouveau. Le travail pacifique assigné comme but à la Société et à chacun de ses membres, c'est assurément une affirmation très claire et très positive, et d'où l'on voit que vont découler aussi bien pour le corps européen tout entier que pour la constitution intérieure de chacune des nations qui le composent, des conséquences qui mènent à une organisation sociale très différente de l'organisation féodale et

théologique ; mais ces conséquences ne sont point tirées ; si le but apparaît vaguement dans le lointain, les routes qui doivent y conduire sont loin d'être frayées, et dès le premier coup d'œil il est aisé d'y découvrir de nombreux obstacles et de véritables périls. Quelque justes que soient les changements qui doivent s'opérer dans la constitution des sociétés, quelque nécessaires qu'ils soient, avec quelque lenteur et quelque prudence qu'ils s'opèrent, ils sont défavorables aux positions acquises, ils sont, quoiqu'on fasse, révolutionnaires. Comment donc déterminer leur accomplissement?

Saint-Simon n'était pas d'une trempe à se contenter d'une pure polémique, en toute chose il poussait droit au but et marchait à la réalisation. En même temps donc qu'il conduisait avec une grande vigueur de raisonnement et une extrême habileté de polémique la guerre de plume qu'il avait ouverte contre les oisifs, sa préoccupation principale était l'organisation d'un grand parti politique des travailleurs. Ce n'était point l'histoire seulement qui lui montrait clairement la décroissance constante des nobles, des prêtres et des rentiers, à côté de la prépondérance croissante aussi des cultivateurs, des manufacturiers, des savants, des artistes et des commerçants; la justice et la raison criaient assez haut que ceux qui dans l'État sont seuls à produire ce que tous consomment, seuls à payer l'impôt, seuls à nourrir l'armée des juges, des prêtres, des soldats et des fonctionnaires de tout ordre, depuis le chef de l'État jusqu'au plus humble des gardes-champêtres, s'ils

arrivaient un jour à s'entendre, à se compter, à se reconnaître pour frères et pour associés, deviendraient ce jour-là les vrais maîtres, et se trouveraient naturellement en mesure d'établir avec les autres producteurs, une institution politique dont le principe serait l'intérêt des travailleurs et non l'intérêt des oisifs.)

La *Réorganisation de la société européenne* à laquelle il avait inutilement appelé en 1814 les savants et les diplomates, Saint-Simon y convia dès 1817 les industriels de toutes les classes; il leur montrait dans leur passé le gage de leur avenir, il leur révélait leur force, et pendant six ans on le vit s'épuiser en vains efforts pour les pousser dans la voie qu'il leur avait ouverte.

Mais les chefs de l'industrie, agriculteurs, manufacturiers, commerçants, manquèrent à leur tour de ce qui avait manqué aux savants pour comprendre et réaliser la pensée de Saint-Simon : l'amour du peuple! Ils ont profité des idées nouvelles dans leur intérêt exclusif; ils ont très bien compris avec le temps le parti qu'on pouvait tirer du principe de la combinaison des efforts; ils ont reconnu et calculé beaucoup mieux qu'ils ne l'avaient jamais fait, les forces dont ils disposent, et surtout dans quelle proportion ces forces pouvaient se multiplier par l'association; ils se sont associés! mais ils ont commis la grande faute de tenir en dehors de cette association le peuple innombrable des salariés des villes et des campagnes, qui travaille pourtant sous leurs ordres directs, et que Saint-Simon, dans sa politique définitive, n'avait jamais séparés de

ses chefs. De là cette aigreur des esprits, cette irritation des cœurs, cette division des intérêts qui depuis trente ans séparent en deux camps hostiles le grand corps des travailleurs qu'un même sentiment devrait maintenir dans une même pensée et pousser vers un même but!

En constatant ce fâcheux résultat il serait injuste d'en faire un texte d'accusation. Notre intention n'est point d'imputer exclusivement aux chefs de l'industrie le malheur d'une situation périlleuse, sans aucun doute, mais à laquelle il est après tout possible autant que désirable de trouver un dénouement pacifique. Ce n'était point aux industriels qu'il fallait demander de remplir le rôle qu'on a voulu leur faire prendre. Par la nature même de la capacité spéciale qui les distingue, les hommes d'industrie sont, en général, des hommes que leur tempérament et leurs habitudes placent au point de vue des intérêts particuliers; en s'adressant exclusivement à ces hommes quand il était question de faire valoir et prédominer un principe d'intérêt universel, Saint-Simon manquait à ses propres principes; il commettait dans sa politique la faute que Bacon et Condillac avaient commise en logique, en ne constatant que deux opérations de l'esprit au lieu de trois; à son tour Saint-Simon oubliait le troisième terme qui, en politique, s'appelle le sentiment.

A l'œuvre qu'il entreprenait, il fallait le concours non-seulement des hommes d'intérêt général, et des hommes d'intérêt particulier, mais celui des hommes de sentiment, des hommes passionnés pour l'intérêt

universel. C'était à ces hommes à combiner leurs efforts avec ceux des banquiers et des savants, de façon à déterminer et à maintenir le mouvement dans sa vraie direction.

Nous commettrions aujourd'hui la même faute sans avoir l'excuse de la même ignorance, d'une part si pour sortir de la crise, nous attendions des chefs de l'industrie un concours d'une autre nature que celui qu'ils peuvent prêter, de l'autre, si nous nous laissions emporter contre eux à des sentiments aussi injustes que le serait la colère de l'artiste qui s'irriterait de ne point trouver au marbre la souplesse du caoutchouc.

IV

Œuvres morales et religieuses.

Au reste, l'erreur chez Saint-Simon ne fut point de longue durée.

Dès 1821, il reconnut, et, même avec quelque amertume, que la *raison* et l'*intérêt* ne suffisaient point pour déterminer les grands changements sociaux, et que le *sentiment* avait aussi son rôle nécessaire dans l'accomplissement des destinées humaines. Dès cette époque, notre maître entra dans une troisième phase, celle dont

on reporte habituellement le point de départ au *Nouveau christianisme,* et qu'on appelle phase religieuse; nous l'appellerons nous du nom plus juste de phase sentimentale, le mot de RELIGION étant réservé pour exprimer l'état complet et véritablement organique dans lequel l'homme, au lieu de se placer exclusivement à l'un de ces trois points de vue généraux : *science*, *morale, industrie*, saisit au contraire et rassemble les trois aspects dans leur harmonieuse combinaison.

Quoiqu'il en soit, dès 1821, en réimprimant le *Système industriel*, Saint-Simon déclara clairement l'impuissance relative des intérêts à terminer la crise, et, en s'adressant aux *philanthropes*, fit pour la première fois au sentiment l'appel qu'il avait successivement adressé à la science et à l'industrie.

Cette entrée de Saint-Simon sur le terrain de la morale n'eut point cependant de suite immédiate. Bien que depuis ce moment ses écrits portent l'empreinte plus ou moins marquée de cette tendance nouvelle, l'*Appel aux philanthropes* demeura longtemps comme une tentative isolée, et nous le voyons aussitôt rentrer dans la polémique et reprendre la série de ses travaux purement politiques. En 1822, paraît, sous ce titre : *Les Bourbons et les Stuarts*, une brochure remarquable suivie quelques jours après d'un écrit plus remarquable encore intitulé : *Suite à la brochure des Bourbons et des Stuarts*, et auquel nous avons donné place dans notre édition.

C'est le dimanche, 9 mars 1825, que, dans la maison

qu'il occupait, rue Richelieu, n° 34, Saint-Simon, cédant à un profond accès de découragement, essaya de se donner la mort par un coup de pistolet chargé de sept chevrotines, dont l'une seulement brisa l'arcade sourcilière de l'œil droit.

Les successeurs de Saint-Simon, et en particulier M. Henri Fournel dans sa bibliographie, ont paru croire que la secousse qu'il reçut de cette blessure avait déterminé chez lui un progrès nouveau dont les œuvres qu'il a publiées depuis ce moment jusqu'à sa mort ont porté le cachet. D'autres critiques, au contraire, ont considéré la tendance sentimentale et religieuse que l'on remarque dans plusieurs passages du *Catéchisme des industriels*, dans les *Opinions philosophiques*, et surtout dans certaines pages un peu mystiques du *Nouveau christianisme*, comme le résultat d'un affaiblissement intellectuel déterminé par l'ébranlement du cerveau.

Ni l'une ni l'autre de ces opinions ne nous paraît justifiée. La tendance sentimentale s'était clairement révélée chez Saint-Simon deux ans avant le 9 mars 1825, dans cette *Adresse aux philanthropes*, dont nous parlions plus haut et qui contient en germe le *Nouveau christianisme*, et les premier, second et quatrième cahiers du *Catéchisme des industriels*, publiés en décembre 1825, avril et juin 1824, aussi bien que les *Fragments* placés en tête du volume intitulé : *Opinions littéraires et philosophiques*, attestent non-seulement que jamais Saint-Simon ne se posséda mieux lui-même, mais que nulle

part la série de ses idées ne s'est brisée; tout au contraire, ces divers écrits que nous avons eu grand soin de reproduire s'enchaînent et se lient directement avec tous ses travaux antérieurs.

Cet enchaînement nous a semblé si visible que nous donnons ensemble les deux premiers cahiers du *Catéchisme*, comme formant le résumé le plus clair et le plus complet de la politique de Saint-Simon, en même temps qu'ils marquent l'entrée définitive de l'auteur dans la sphère morale où la publication de l'*Appel aux philanthropes* fut son premier pas.

Quant au quatrième cahier du *Catéchisme des industriels*, il mérite une attention particulière : il forme avec les six *Fragments* publiés en tête du volume des *Opinions littéraires et philosophiques* et le *Nouveau christianisme* ce que nous croyons devoir nommer les œuvres religieuses de Saint-Simon.

Ce quatrième cahier n'était point destiné seulement à continuer l'exposition des principes politiques et moraux dont le développement avait commencé dans le premier et dans le second cahiers, il avait surtout pour objet de rectifier et de compléter l'exposition de politique positive qu'Auguste Comte, qui se glorifiait alors du titre d'élève de Saint-Simon, avait fait dans le troisième cahier avec une clarté et une vigueur de style qu'on regrette de ne point retrouver dans ses autres écrits.

Comte, adoptant dès lors la classification historique à laquelle il s'est longtemps arrêté, considère le pro-

grès de l'humanité comme s'accomplissant en trois phases : phase théologique, phase métaphysique, phase positive ou rationaliste, et subordonne les facultés morales et physiques aux facultés intellectuelles.

Cette façon de former la série historique et cette hiérarchie des facultés humaines qui en était à la fois la conséquence et le principe paraissaient incomplètes et fausses à Saint-Simon, qui tenait à placer sur le pied d'une entière égalité la faculté sentimentale et la faculté rationnelle, dont la combinaison devait selon lui former le pouvoir spirituel, tandis que la faculté industrielle constituait le pouvoir temporel.

Saint-Simon ne se borna point à constater par l'avertissement, qui parut en tête du troisième cahier du catéchisme (1), comment et sur quel point le travail de son disciple s'écartait de ses propres idées, il voulut

(1) Nous croyons à propos de mettre sous les yeux du lecteur cet avertissement ; en voici le texte :

« Ce troisième cahier est de notre élève, M. Auguste Comte. Nous lui avions confié, ainsi que nous l'avons annoncé dès notre première livraison, le soin d'exposer les généralités de notre système, c'est le commencement de son travail que nous allons mettre sous les yeux du lecteur.

Ce travail est certainement très bon, considéré au point de vue où son auteur s'est placé ; mais il n'atteint pas exactement au but que nous nous étions proposé, il n'expose point les généralités de notre système, c'est-à-dire, il n'en expose qu'une partie, et il fait jouer le rôle prépondérant à des généralités que nous ne considérons que comme secondaires.

Dans le système que nous avons conçu, la capacité industrielle est celle qui doit se trouver en première ligne ; elle est celle qui doit juger la valeur de toutes les autres capacités, et les faire travailler toutes pour son plus grand avantage.

Les capacités scientifiques, dans la direction de Platon et dans celle d'Aristote, doivent être considérées par les industriels comme leur étant

rétablir lui-même dans le cahier suivant sa vraie doctrine.

Cette doctrine conséquente aux principes de la méthode exposés dans le *Travail sur la gravitation universelle*, indique d'une façon beaucoup plus vive et beaucoup plus claire le rôle qui appartient à la faculté indéterminée ou sentimentale ; ce point de doctrine dont nous avons montré plus haut l'importance, se trouve traité au point de vue pratique dans le préambule de ce quatrième cahier, et l'application qui en est faite par Saint-Simon dans le corps du dialogue, est reproduite en termes encore plus clairs dans le dernier des six fragments placés en tête du volume des *Opinions*.

Ce quatrième cahier, l'avant-propos qui le précède

d'une égale utilité, et ils doivent par conséquent leur accorder une considération égale, et leur répartir également les moyens de s'activer.

Voilà notre idée la plus générale ; elle diffère sensiblement de celle de notre élève, qui s'est placé au point de vue d'Aristote, c'est-à-dire au point de vue exploité de nos jours par l'Académie des sciences physiques et mathématiques : il a considéré par conséquent la capacité *Aristoticienne* comme la première de toutes, comme devant primer le spiritualisme, ainsi que la capacité industrielle et la capacité philosophique.

De ce que nous venons de dire, il résulte que notre élève n'a traité que la partie scientifique de notre système ; mais qu'il n'a point exposé la partie sentimentale et religieuse : voilà ce dont nous avons dû prévenir nos lecteurs. Nous remédierons autant qu'il nous sera possible à cet inconvénient dans le cahier suivant en présentant nous-mêmes nos généralités.

Au surplus, malgré les imperfections que nous trouvons au travail de M. Comte, par la raison qu'il n'a rempli que la moitié de nos vues, nous déclarons formellement qu'il nous paraît le meilleur écrit qui ait jamais été publié sur la politique générale. »

et le fragment des *Opinions* que nous venons de citer, montrent donc d'une façon fort claire où en était Saint-Simon de l'élaboration de sa doctrine à la fin de 1824, au moment où parvenu par la révolution naturelle de sa pensée à reconnaître la force et la vertu du sentiment, il assignait le caractère et le rôle de cet aspect de la vie, comme il avait précédemment assigné le caractère et le rôle de la science et de l'industrie.

Dès 1814, dans le chapitre cinquième du livre premier de sa brochure sur la *Réorganisation de la Société Européenne*, Saint-Simon avait traité cette grave question de la constitution politique des sociétés modernes; mais à cette époque, il venait d'écrire le *Travail sur la gravitation*, il sortait à peine du terrain purement scientifique, et ne sentait pas, aussi vivement qu'il le faisait en 1824, l'importance de la faculté sentimentale. Toutefois, si l'on veut se faire une idée de sa théorie politique, théorie qui ne fut jamais d'ailleurs, il s'en explique assez clairement, que l'application du principe même de sa méthode, il est nécessaire de consulter à la fois : le chapitre de l'ouvrage sur la *Réorganisation de la Société Européenne* que nous venons de citer, le quatrième cahier du *Catéchisme des Industriels*, l'avant-propos qui précède ce cahier, et enfin le sixième des fragments placés en tête des *Opinions*.

Voici le résumé de cette théorie :

Division du pouvoir social en deux branches : *Pouvoir spirituel; Pouvoir temporel;*

Le *pouvoir temporel* composé d'un élément unique, à savoir : Un *conseil d'industriels* chargé principalement de faire le budget annuel et de donner ou de refuser les moyens d'exécution aux projets élaborés par le pouvoir spirituel;

Le *pouvoir spirituel*, composé de deux éléments égaux entre eux : *une académie des raisonnements; une académie des sentiments;*

Ces deux académies chargées : l'une, de régler le code des intérêts; l'autre, de formuler le code des sentiments;

Au-dessus de ces trois corps : *Conseil industriel; Académie des raisonnements; Académie des sentiments*, dont chacun représente spécialement, on le voit, l'un des trois aspects : *Industrie*, *Science*, *Morale*, création d'un Conseil Initiatif suprême nommé par les corps secondaires que nous venons d'énumérer, et composé par conséquent de *Moralistes*, de *Savants* et d'*Industriels*.

Telles sont les bases de la constitution politique proposée par Saint-Simon.)

Il règne dans l'exposé qu'il en a fait à deux reprises, dans le quatrième cahier du *Catéchisme* et dans les *Opinions*, quelque confusion, et le jeu des diverses parties n'y est pas indiqué avec une netteté suffisante.

Il est évident, par exemple, que la division primordiale, *Pouvoir spirituel* et *Pouvoir temporel* telle qu'elle est présentée, ne se trouve pas en parfait accord avec le reste de l'institution et que le pouvoir exclusif d'autoriser

l'exécution, par le vote des voies et moyens, laissé au Conseil Industriel, tendrait à rompre l'équilibre au lieu de le fortifier.

On se demande encore si le Conseil suprême, au lieu d'avoir seulement l'initiative des projets, ne devrait pas plutôt en garder la révision, après que ces projets auraient été examinés par chacun des conseils spéciaux ; l'initiative appartenant d'ailleurs à chacun des quatre corps.

Ces critiques et plusieurs autres que l'on pourrait faire nous semblent fondées. Le désir qu'avait Saint-Simon de donner à son projet une forme qui pût ou qui parût l'adapter au mécanisme constitutionnel qui fonctionnait en France à l'époque où il écrivait, a pu d'ailleurs nuire à la clarté de sa pensée. (Mais le point important et le seul sur lequel nous voulions insister en ce moment, c'est que l'équivalence des trois aspects de la vie : *Science*, *Morale*, *Industrie* se trouve clairement posé, non-seulement par la composition même du conseil initiatif dans lequel les savants et les moralistes doivent se compléter par l'adjonction des *Politiques* ou *Industriels*, mais encore par la demande faite dans l'avant-propos de la création simultanée de trois grands professorats : *Chaires industrielles; Chaires de morale; Chaires scientifiques.*

Ce principe d'équivalence des trois aspects de la vie et des trois pouvoirs corrélatifs à ces trois aspects, n'était pas moins clairement posé dans la *Réorganisation de la Société Européenne*, où ces trois pouvoirs

étaient désignés, l'un comme étant le *pouvoir des intérêts généraux*, placé plus spécialement au point de vue *à priori;* l'autre comme étant le *pouvoir des intérêts particuliers ou locaux*, placé plus spécialement au point de vue *à posteriori;* le troisième comme devant jouer le rôle de *pouvoir modérateur*.

Dans le passage auquel nous venons de faire allusion, l'auteur ajoutait non-seulement que le droit d'initiative et d'examen doit appartenir sur toutes les questions à tous les pouvoirs, mais que la disposition fondamentale et qui fait la force de la constitution, c'est précisément qu'aucune décision de l'un d'eux ne puisse être exécutée sans avoir été, au préalable, examinée et approuvée par les autres.

Cette dernière remarque nous paraît jeter une vive lumière sur la pensée de Saint-Simon et montrer très clairement comment il comprenait, et la méthode même formulée dans le *Travail sur la gravitation*, et l'application qu'il en voulait faire à la constitution sociale.

Au surplus, si le principe fondamental de l'*équivalence des trois aspects de la vie*, nous paraît aussi clairement inscrit dans les œuvres religieuses de Saint-Simon, que dans ses œuvres politiques et scientifiques, il faut bien répéter, que la mort ne lui a point laissé le temps de couronner ses travaux d'analyse en donnant une formule synthétique de cette équivalence.

De 1808 à 1824, tous ses écrits témoignent que Saint-Simon avait placé l'unité dans la *Philosophie*, qu'il appelle quelque part la *science des généralités;* le pas qui

lui restait à faire se trouvait donc clairement marqué. Ce qu'il avait fait dans la politique en indiquant la création d'un CONSEIL INITIATIF supérieur composé par voie d'élection de *savants*, d'*industriels* et de *moralistes*, et coordonnant ainsi trois conseils spéciaux : *Conseil des sentiments*, *Conseil des raisonnements*, *Conseil de l'industrie*, il fallait le faire en philosophie, — et pourquoi ne point reprendre un vieux mot en lui donnant un sens tout nouveau? — en *ontologie*. Il fallait explicitement associer dans un degré supérieur de généralisation, la généralité scientifique, la généralité industrielle, la généralité sentimentale, et donnant ainsi la formule la plus large et la plus haute de la nouvelle doctrine, constituer et définir la RELIGION dans le sens et avec la valeur précise que nous donnons aujourd'hui à ce mot.

Telle était la marche que semblait conseiller la logique ; mais la logique n'est pas la vie, la logique se montre souvent après coup, et, sous l'empire de la sainte passion qui l'animait, Saint-Simon en reprenant dans un sens nouveau l'usage des mots RELIGION et DIEU ne songea, comme toujours, qu'à produire, tels qu'il les voyait et les ressentait au moment même, ses idées et ses sentiments.

Il y avait d'ailleurs bien des raisons pour qu'il ne suivît pas une marche aussi régulière.

Lui-même n'avait point de ses propres idées la vue nette et compréhensive que nous en avons aujourd'hui.

Il écrivait dans une hâte extrême et avec la fougue

passionnée qui l'anima jusqu'à sa dernière heure; impatient désormais de parler au peuple la langue du sentiment, comme il avait parlé aux savants la langue de la raison et aux industriels la langue de l'économie politique, il ne songeait guère à refaire ou à compléter ses définitions!

(D'ailleurs il a dû subir à cette époque, plus qu'à aucune autre, l'influence des idées et des sentiments qui se produisaient en dehors de lui, parce que ces sentiments et ces idées se trouvaient dans une certaine mesure en harmonie avec les siens. En effet, au moment où Saint-Simon arrivait à reconnaître les droits, la force et le rang du sentiment, la société qui l'entourait marchait, mais plus lentement, dans la même direction. Le libéralisme se lassait de piétiner sans avancer; la stérilité des doctrines purement critiques se révélait aux esprits les plus mûrs; on se mettait à la recherche d'un sentiment religieux débarrassé des pratiques superstitieuses du catholicisme, autant que des froides et mornes pratiques du culte protestant.)

(Les yeux fermés sur le lien qui existe nécessairement entre toute morale et le dogme auquel elle correspond, on faisait l'essai puéril de distinguer la morale chrétienne du dogme chrétien; c'était le temps où Benjamin Constant publiait son livre *de la Religion*, où les catholiques, les protestants et les israélites les plus avancés fondaient la *Société de la morale chrétienne* et tâchaient de trouver dans le Déisme pur un

asile où pussent se réfugier les esprits et les cœurs qui commençaient vaguement à rêver un idéal supérieur à l'idéal chrétien.)

Le *Nouveau christianisme* porte l'empreinte visible de cette influence, et l'on conçoit aisément que Saint-Simon l'ait ressentie plus que de raison et se soit quelque peu laissé troubler par elle.) La fonction spéciale du sentiment est de réunir, de confondre tous les êtres dans un même ensemble, c'est au contraire la science et l'industrie qui les distinguent et les distribuent par individus et par groupes. Au point d'avancement où le genre humain est aujourd'hui parvenu en Occident, il a plutôt besoin du sentiment que de l'analyse et de la synthèse; tour à tour nourri de polythéisme et de déisme, c'est en se rapprochant du panthéisme qu'il doit monter à la religion. Il est donc à cette heure plus facile en Occident qu'il ne l'a jamais été, de prendre l'exaltation du sentiment pour la religion même et de retomber ainsi par un chemin nouveau dans une erreur analogue à celle des anciens dogmes. Il suffit pour s'égarer de donner à ce terme : la *morale*, une prédominance *absolue* sur les deux autres : la *science* et l'*industrie;* c'est la porte moderne du panthéisme.

On s'explique donc sans peine la méprise de Saint-Simon et la facilité avec laquelle, trompé par la ressemblance même des mots, il a pu, au moment où il écrivait le *Nouveau christianisme* sous l'empire du sentiment religieux nouveau, confondre ce sentiment avec

la stérile et vague religiosité qui animait autour de lui ses contemporains les plus avancés.

Le titre seul de sa brochure était une faute; car ce titre exprime une idée fausse.

Assurément Saint-Simon, en composant le *Nouveau christianisme* n'avait aucun désir de quitter la voie que pendant vingt-trois ans il avait frayée avec tant de travail, tant de force et de persévérance. Son dessein, en donnant au public ce nouvel ouvrage, était de couronner son œuvre et non de la détruire. La preuve s'en trouverait en plus d'un endroit, mais elle éclate surtout dans le passage suivant, où Saint-Simon se fait adresser par le *Conservateur* ces paroles significatives :

« ..... La nouvelle formule sous laquelle vous représentez le principe du christianisme embrasse tout votre système sur l'organisation sociale; système qui se trouve appuyé maintenant A LA FOIS sur des considérations philosophiques de l'ordre *des sciences*, *des beaux-arts* et *de l'industrie* et sur le sentiment RELIGIEUX le plus universellement répandu dans le monde civilisé.. .. »

Or, comment accorder la pensée d'un *Nouveau christianisme*, c'est-à-dire d'une simple évolution de la religion chrétienne avec cette critique radicale écrite dans le *Travail sur la gravitation universelle* et qui peut se résumer ainsi :

« Le christianisme a été la religion de l'*à priori*; le christianisme a été la transfiguration religieuse de la philosophie platonicienne: il a laissé en dehors le monde de la matière, il l'a subordonné au monde de

l'esprit. Le point de vue qui doit caractériser la nouvelle doctrine générale étant, au contraire, l'égalité de l'*à priori* et de l'*à posteriori*, il est évident que le nouveau mouvement religieux doit embrasser à la fois ces deux aspects, les mettre sur le même rang, donner par conséquent aux intérêts particuliers, aux considérations particulières, aux sentiments particuliers, le même rang, la même valeur, le même degré d'importance qu'aux sentiments généraux, aux idées générales, aux intérêts généraux. »

Pour établir la contradiction du titre avec la pensée intime de l'auteur, il n'est même pas besoin de remonter si haut; le *Nouveau christianisme* lui-même, rappelant avec une grande netteté ce point fondamental, explique clairement que le caractère essentiel de la nouvelle religion sera de placer sur le même rang ces deux ordres de faits.

Or, si la religion nouvelle plus compréhensive à la fois et plus profonde qu'aucune des religions du passé, doit embrasser et rallier dans une même unité deux aspects dont un seul a été sanctifié par le christianisme, pourquoi donc, au lieu d'annoncer ouvertement l'imminence d'une religion nouvelle, comme on avait annoncé la nécessité d'une nouvelle philosophie, pourquoi se borner à l'annonce inexacte et timide d'une simple transfiguration du christianisme?

Nous ne retrouvons dans cette marche ni la franchise, ni la vigueur d'allure habituelles de Saint-Simon qui, précisément quelques mois auparavant, déclarait

que le changement qu'il voyait se préparer dans les idées, dans les sentiments et dans les intérêts de l'Europe devait être pacifique, mais brusque, et se faire par une vive rupture non-seulement avec le passé, mais avec le présent.

Ce n'était donc point seulement au dogme et au culte du christianisme qu'il fallait s'attaquer ; sa morale devait être enveloppée dans la même critique. Ce n'était point assez d'accuser les divers clergés d'avoir depuis le xve siècle quitté les voies évangéliques et pactisé avec le pouvoir temporel, il fallait, comme n'ont pas hésité à le faire plus tard les Saint-Simoniens, montrer que la morale chrétienne qui ne peut sanctifier qu'un des trois aspects de la vie, l'aspect spirituel, est par cela même exclusive et incomplète, au même titre que le furent et la morale juive et la morale polythéiste et la morale panthéiste. Il fallait annoncer hautement une nouvelle morale, un nouveau dogme, un nouveau culte !

Cette pensée était si bien celle que devait avoir Saint-Simon, et elle formait la conséquence si naturelle de ses travaux antérieurs qu'elle se fait jour à la fin du *Nouveau christianisme*, et qu'après le passage remarquable que nous avons déjà cité et dans lequel Saint-Simon explique si clairement qu'il n'abandonne aucune partie de ses travaux précédents, il annonce que ce premier dialogue n'est qu'une introduction et qu'après avoir exposé dans un second entretien la supériorité de la théorie chrétienne sur toutes les philosophies

spéciales tant religieuses que scientifiques, il traitera directement dans un troisième dialogue du christianisme définitif dont « il exposera la morale, le dogme et le culte. »

Deux pensées contraires se heurtent donc dans le *Nouveau christianisme* : l'une que le mouvement religieux moderne ne doit être qu'un simple dégagement de la morale chrétienne primitive, l'autre que le christianisme n'ayant sanctifié et cultivé qu'une des faces de la vie, est par cela seul radicalement incomplet et doit être remplacé par une religion nouvelle. De pareilles contradictions ne sont point dans les habitudes de Saint-Simon, et nous ne pouvons nous défendre de la pensée qu'en traçant ce dernier écrit publié un mois seulement avant sa mort, et composé au moment où déjà touché par la maladie, affaibli par de longs travaux, quelques semaines le séparaient à peine du tombeau, il a pour la première fois subi l'ascendant d'une autre pensée dont l'influence peut être la cause du trouble qui se remarque dans ce dernier travail (1).

La critique qui vient d'être faite du corps de l'ou-

(1) Saint-Simon lui-même avait le sentiment de cette obscurité. Voici d'après O. Rodrigues qui les rapporte dans l'édition qu'il a donnée du *Nouveau christianisme* en 1852, les dernières paroles que Saint-Simon à son lit de mort prononça au sujet de cet ouvrage :

« La deuxième partie de mes travaux sera peut-être mal comprise : en attaquant le système religieux du moyen âge, on n'a réellement prouvé qu'une chose, c'est qu'il n'était plus en harmonie avec les progrès des sciences positives ; mais on a eu tort peut-être d'en conclure que le système religieux devait disparaître en entier ; il doit seulement se mettre en accord avec le progrès des sciences... »

vrage à propos de son titre s'adresserait avec bien plus de force aux premières pages.

Nous comprenons très bien que, parvenu par la *science*, par l'*industrie*, par la *morale* à la RELIGION, saisissant à la fois le principe et la langue d'une ontologie nouvelle, Saint-Simon rajeunisse le mot tout à la fois le plus vieux et le plus neuf des langues humaines et s'écrie du fond de l'âme : OUI, JE CROIS EN DIEU ! Mais nous souhaiterions que le vrai sens de cette profession de foi fût éclairci, et qu'après avoir lu l'ouvrage on pût savoir si elle était l'affirmation d'une croyance nouvelle, ou un temps d'arrêt dans les croyances du passé.

Pour tout lecteur le sens de cette question « Croyez-vous en Dieu? » est celui-ci :

Croyez-vous à l'existence d'un être surnaturel tout puissant, tout prévoyant, créateur de tout ce qui est ; maître absolu de l'homme et des choses, existant en dehors de l'Univers?

Et la réponse faite simplement dans ces termes : « Oui, j'y crois » emporte, si elle n'est point expliquée, adhésion à la croyance résumée dans les lignes qui précèdent.

Or, pour quiconque a sérieusement étudié Saint-Simon, il est impossible d'admettre un moment que cette réponse ait dans sa bouche une telle portée.

Il est clair dès lors que ce mot DIEU est pris dans un double sens : dans le sens de l'ancien dogme par le lecteur, et par l'auteur dans un sens inconnu et entière-

ment nouveau, mais il est évident aussi qu'en omettant de s'expliquer, l'auteur fonde toute sa brochure sur une équivoque.

Or, le mot Dieu n'est point de ceux sur lesquels l'équivoque soit permise; il faut ou le rayer du vocabulaire, ou si on l'y maintient, dire clairement dans quel sens et avec quelle définition.

Cependant, au lieu de s'éclaircir, la même équivoque continue : il est évident, par exemple, que lorsque le *Novateur* répondant au *Conservateur* qui le questionne au sujet de l'infaillibilité de l'Église, se tire d'affaire en disant que « l'Église peut sans inconvénient être tenue pour infaillible quand elle a pour chefs les hommes les plus capables de diriger les forces de la société vers le but divin, et que la société agit sagement en se laissant conduire par elle, » l'auteur ne semble faire autre chose qu'exposer sous une forme équivoque la théorie philosophique du progrès.

Nous insistons sur cette équivoque, et sur cette hâte à prendre le langage religieux avant d'avoir véritablement constitué la religion, parce que ce double sens des mots et cet empressement prématuré sont certainement l'une des causes principales qui ont prolongé la crise européenne.

Assurément Saint-Simon eût dissipé le malentendu dans les dialogues suivants, et expliqué avec la netteté habituelle de son esprit ce qu'il entendait par religion, et surtout ce que son cœur éprouvait quand un sentiment nouveau ramenait sur ses lèvres le grand nom de

Dieu, mais il est mort sans avoir éclairci le malentendu et voici trente ans qu'il dure!

En effet, aucun des successeurs de Saint-Simon n'a su le dissiper! livres, brochures, prédications, enseignements, formules de prières nouvelles, parcourez les écrits et les discours les plus anciens aussi bien que les plus récents! à toute page on use et abuse du nom de Dieu! Mais ce nom reçoit tour à tour les acceptions les plus confuses, quelquefois les plus contradictoires pour la raison et les moins satisfaisantes pour le sentiment. Déistes au verso, panthéistes au recto!

Par cette confusion, la porte du mysticisme et des superstitions est demeurée grande ouverte, et nous voyons tous les jours avec quelle ardeur aveugle on se heurte pour y passer.

C'est grâce à cette équivoque qui n'a guères profité qu'à lui seul que le clergé catholique a pu tourner tant bien que mal à son usage quelques unes des formules modernes, pendant que d'un autre côté nous voyons tous les jours des esprits non moins subtils donner une habile entorse aux textes chrétiens, et nous montrer, par exemple, comment Saint-Simon se retrouve tout entier dans saint Augustin ou dans saint Thomas!

Comment des intelligences droites, comment des cœurs généreux se pourraient-ils accommoder d'une telle logomachie? Et faut-il une autre explication à l'impuissance dans laquelle, après avoir jeté tant d'éclat et soulevé le monde par l'énergie de ses convictions, l'école saint-simonienne a fini par tomber?

Il y a plus, cette équivoque dont le mot DIEU est devenu le sujet perpétuel, a naturellement répandu la même confusion dans la politique et dans la morale. L'obscurité de l'idée la plus générale se retrouve dans l'incertitude des sentiments et dans l'inconséquence des actes. Les croyances publiques sont devenues un mélange confus de déisme, de polythéisme et de panthéisme, sans action sur les cœurs, sans clarté pour les intelligences, sans direction pour les intérêts. Tout flotte dans le trouble et l'indécision, et les plus anciens disciples de Saint-Simon, embarrassés les premiers dans les débris amoncelés des vieux dogmes, semblent eux-mêmes s'être arrêtés au milieu du chaos révolutionnaire à travers lequel la société moderne roule péniblement vers ses destinées!

V

Conclusion.

Nous touchons au terme de notre travail : *science, politique, morale*, RELIGION, l'œuvre entière de Saint-Simon a passé sous nos yeux.

Nous avons suivi la formation et la croissance de cet esprit puissant; nous avons vu pièce à pièce se construire la doctrine dont il est le père.

Arrêtons-nous donc, et tâchons d'embrasser d'un seul regard la route parcourue; nous verrons plus clairement ensuite le chemin qui reste à faire.

Le premier sentiment que nous inspire la contemplation de cette grande œuvre est l'admiration, et le second la reconnaissance!

L'admiration pour cette forte capacité qui, en changeant le point de vue d'où l'humanité étudiait, aimait et pratiquait la vie, renouvelle, pour ainsi dire, d'un seul geste la science, la politique et la morale!

La reconnaissance d'une pieuse tendresse pour ce cœur généreux que la passion religieuse a, durant vingt-trois ans, soutenu au milieu des misères, des dégoûts et des avanies! (Pour cet esprit indomptable, qui, dans la fougue d'une improvisation incessante, a toujours entassé, sans regarder en arrière, sa pensée du jour sur sa pensée de la veille, et dont les travaux forment pourtant à la fin de cette carrière fournie d'une seule haleine, un système complet dont toutes les parties agencées autour d'une même idée et liées par un même sentiment, concourent vers un même but.)

Nous allons cependant, ainsi que nous avons déjà commencé de le faire, critiquer hardiment le grand homme, et d'une main trop pieuse pour être téméraire, mesurer les lacunes que nous découvrons dans son œuvre.

Cette critique est dans notre pensée l'hommage le plus beau que nous puissions lui rendre. Le seul culte vraiment digne de sa mémoire, n'est point dans la sté-

rile admiration de son génie, mais dans les efforts que doivent faire ses disciples pour continuer ses travaux.

(Quand on mesure l'étendue proportionnelle des différentes parties de l'œuvre de Saint-Simon, on est frappé, au premier coup d'œil, de la part considérable qu'y tiennent les travaux scientifiques et politiques, et de la brièveté relative des œuvres morales qui se trouvent à peu près confondues avec les œuvres religieuses.)

La remarque en a déjà été faite : Saint-Simon n'a dit qu'un mot sur la femme, et ce mot prononcé en 1802 dans les lettres de Genève :

LES FEMMES SERONT ADMISES A SOUSCRIRE, ELLES POURRONT ÊTRE NOMMÉES,

il ne l'a point répété. Il est mort, sans avoir témoigné par une seule ligne, qu'il eût jamais songé, que l'avenir réservât à la femme un autre rôle que celui qui lui fut assigné dans le passé.

Saint-Simon semble, au premier abord, avoir gardé le même silence sur le principe et sur les règles de la morale individuelle. Ses préoccupations constantes se tournent vers la morale universelle et vers la morale générale. Volontiers l'accuserait-on de n'avoir posé nulle part le principe unitaire de la morale et marqué le point où elle se rattache à la science et à l'industrie.

A deux reprises il a fait l'éloge du catéchisme chrétien pour avoir classé les actions individuelles en bonnes et en mauvaises, et chaque fois il a dit qu'à son

tour il produirait un criterium nouveau du bien et du mal, mais nulle part le principe de ce criterium n'a été clairement posé; et toutes les fois qu'il a voulu toucher ce sujet, entraîné vers la politique, il a placé le principe de la règle morale, tantôt dans l'obligation du travail imposée à tout homme, tantôt dans la maxime justement fameuse :

(TOUTES LES INSTITUTIONS SOCIALES DOIVENT AVOIR POUR OBJET L'AMÉLIORATION INTELLECTUELLE, MORALE ET PHYSIQUE DE LA CLASSE LA PLUS NOMBREUSE.)

Or, quelque compréhensives que soient ces deux maximes, et bien que la première soit plus complète que la seconde, il est évident que ni l'une ni l'autre ne sont le principe supérieur de la morale, et que toutes les deux sont plutôt les règles de la morale universelle et de la morale générale que celles de la morale privée.

Il est trop clair qu'un homme peut se livrer régulièrement au travail et faire un mauvais époux, un mauvais père, un mauvais ami. L'on voit aisément que si la maxime : *Toutes les institutions sociales doivent avoir pour objet l'amélioration du sort de la classe la plus nombreuse*, était prise pour règle exclusive des droits et des devoirs privés, elle deviendrait une nouvelle politique d'État, et pourrait facilement servir à justifier les actes les plus réprouvés par la conscience humaine.

Il n'est point douteux, d'un autre côté, qu'une doc-

trine vraiment religieuse doive contenir le principe d'une morale assez complète pour régler à la fois les actes universels, les actes généraux et les actes privés.

Il faut donc, ou refuser à la doctrine produite par Saint-Simon ce caractère de généralité supérieure qui seul peut en faire une religion, ou démêler et faire ressortir dans cette doctrine le point commun où la morale s'associe à l'industrie et à la science.

(Saint-Simon est mort avant d'avoir achevé ce travail; engagé depuis l'origine dans les voies de l'analyse, il n'a fait que des synthèses partielles ; il n'a pas eu le temps, pour employer son expression favorite, de *repenser à priori* l'ensemble de ses idées et, de coordonner synthétiquement ses divers ordres de travaux.)

Mais il nous paraît aisé de montrer en quelques lignes, à ceux qui étudieront, avec attention, la série de ses œuvres, que, s'il n'a point terminé ce grand travail, il l'a du moins profondément ébauché, posant solidement le principe s'il n'a point assez clairement tiré toutes les conséquences.

L'exposition de la méthode est de toutes les parties de l'œuvre de Saint-Simon celle qu'il a traitée avec le plus d'abondance et de lumière ; quand il abordait pour la première fois cette grande discussion, il était, sinon dans la complète maturité, au moins dans toute la vigueur de son génie.

Nos lecteurs ont encore présente à l'esprit cette admirable exposition des fonctions de l'analyse et de la synthèse se succédant alternativement pour la construc-

tion et la mise en séries des énumérations indéterminées préparées par cette troisième opération de l'esprit à laquelle il manque une dénomination et que, nous proposons de nommer l'*intuition analogique*, ou plus brièvement, l'*intuition*.

Il serait oiseux de revenir sur la discussion par laquelle nous croyons avoir plus haut solidement établi que, malgré l'indétermination qui forme le caractère particulier de cette troisième opération, elle s'exerce sur le pied d'une entière équivalence avec la synthèse et l'analyse; ces trois fonctions ne pouvant en réalité se diviser, et leur séparation n'existant que par une vue de l'esprit qui décompose fictivement, afin de pouvoir s'en rendre compte, les trois faces du fait vivant qui, en réalité, est indivisible en même temps que complexe.

Mais si la science, c'est-à-dire la connaissance systématisée et raisonnée des faits et des lois qui constituent la physique des corps bruts et la physique des corps organisés;

Si la morale, c'est-à-dire la systématisation des sentiments d'après lesquels nous classons les actions en bonnes et mauvaises;

Si l'industrie, c'est-à-dire la systématisation des fonctions diverses dont la combinaison permet aux hommes d'atteindre un but déterminé;

Dépendent, ce qui est évident et presque une tautologie, de la façon dont l'homme comprend, sent et agit, il est trop clair que ces trois termes : *science*, *morale* et *industrie* sont les correspondances et les

applications directes des trois opérations dans lesquelles l'étude de la méthode nous a montré que venait se résoudre tout l'organisme humain, et que la découverte et la constatation du caractère, du rôle et des relations de ces trois fonctions aura pour conséquence une systématisation corrélative de la science, de l'industrie et de la morale.

L'égalité, ou pour mieux dire l'équivalence que nous reconnaissions tout à l'heure entre les trois opérations où vient se résoudre la méthode, nous la retrouverons donc naturellement aussi entre ces trois termes correspondants, et c'est ainsi que de conséquence en conséquence, nous arriverons à poser comme la généralité la plus haute où l'esprit humain puisse monter par l'analyse et d'où il puisse redescendre par la synthèse, ce principe supérieur : que la vie doit être considérée comme la combinaison harmonique, l'association progressive de ces trois termes : *science* ou *intelligence*, *morale* ou *sentiment*, *industrie* ou *activité physique*, et que le jeu équivalent et alternatif de ces trois termes constituant, en même temps, tout individu, tout groupe, et l'universalité même des groupes et des individus, devient tout à la fois la formule ontologique et la formule sociale.

Le principe de cette conception nouvelle de la vie n'est donc pas seulement dans la reconnaissance de trois termes, au lieu de deux, mais dans la constatation de leur équivalence, et de la prédominance alternative au moyen de laquelle ils demeurent associés et com-

binés dans une variation progressive et incessante de leurs rapports mutuels, tandis que le caractère commun de toutes les conceptions antérieures sans exception a été non-seulement de ne reconnaître que deux termes au lieu de trois, mais encore d'assigner à l'un des deux termes reconnus une prédominance absolue et invariable sur l'autre.

C'est ainsi que la conception spiritualiste dont le christianisme fut la principale expression religieuse, ne reconnaissant que deux termes : l'*intelligence* et la *matière*, l'*âme* et le *corps*, le *physique* et le *moral*, attribuait à l'aspect intellectuel de la vie une supériorité absolue sur l'aspect matériel.

On sait de reste les conséquences politiques et morales de cette façon de concevoir la vie : dans la science, la domination absolue de la synthèse et du dogmatisme ; en politique, l'antagonisme du pouvoir temporel et du pouvoir spirituel, l'idéal placé dans l'asservissement de l'un et dans la domination absolue et définitive de l'autre ; en morale, le corps assujéti à l'esprit, et que disons-nous assujéti ? châtié, rompu, brisé par l'esprit ; tous les actes qui tendent à dégager l'esprit de la matière exaltés et sanctifiés ; tous les actes qui tendent à faire dominer la matière frappés d'anathème ; aucune mesure commune, aucun lien entre les deux termes : toujours l'un écrasé par l'autre !

Si nous poursuivions dans leurs conséquences les applications du polythéisme et du panthéisme, nous trouverions, de même, une morale, une science et une

politique découlant pour chacun de ces systèmes de la conception incomplète qui leur sert de base, et cette étude, on le voit de reste, nous conduirait à reconnaître par un autre chemin la vérité du principe de l'équivalence et de l'alternance des termes.

Mais, sans pousser à fond un examen qui pourrait nous entraîner au delà des limites, il est maintenant aisé de voir que Saint-Simon a déposé dans les fondements mêmes de sa doctrine la semence d'une morale entièrement nouvelle.

L'aspect sentimental, l'aspect matériel, l'aspect spirituel de la vie étant équivalents, et ne pouvant avoir chacun sa valeur que par son association et sa combinaison avec les deux autres, la morale, au lieu de prescrire l'abaissement continu de l'un des aspects de la vie, prescrira leur balancement harmonique, leur prédominance alternative ; la moralité d'un acte public ou privé, universel, particulier ou général ne consistera plus dans la compression d'un aspect de la vie et dans l'exaltation absolue de l'un des aspects opposés, mais dans la coordination de tous les aspects sur un pied d'équivalence.

Tandis que le spiritualiste le plus moral est celui qui soumet le plus énergiquement et le plus constamment l'aspect matériel, en lui et chez les autres, au principe spirituel ; tandis que le polythéiste le plus moral est celui qui soumet le plus énergiquement, chez lui et chez les autres, l'aspect intellectuel à l'aspect physique, le droit au fait, la grâce à la force ; tandis que le panthéiste le plus moral est l'homme qui dédaigneux de l'activité de

l'esprit autant que de l'activité du corps s'exalte dans l'oisive contemplation du Tout ; l'homme le plus moral selon la doctrine nouvelle sera celui qui, chez lui même et chez les autres, aura le plus heureusement associé les trois aspects de la vie : le cœur, l'esprit et le corps ; c'est-à-dire qui aura porté au plus haut point de développement harmonique, l'organisme tout entier.

Tel est le véritable principe moral posé par Saint-Simon à l'instant même où ce grand génie a reconnu et décrit les lois de la méthode, et sur lequel il est aisé de voir qu'il s'est lui-même constamment appuyé. A chaque pas de ses œuvres scientifiques ne rappelle-t-il pas l'équivalence de l'analyse et de la synthèse? du point de vue *à priori* et du point de vue *à posteriori ?* A chaque page de sa politique, et, dans le feu même le plus ardent de la polémique quotidienne, ne le trouve-t-on point fidèle au principe de l'égalité du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel? de l'équivalence des intérêts généraux et des intérêts particuliers? Lorsqu'enfin touché de la puissance pratique du sentiment, il passe de la science et de l'industrie à la morale, lorsqu'achevant ainsi par le développement de sa propre vie le cycle complet qu'il avait si clairement indiqué en posant les bases de la méthode, il se trouve par le seul fait de cet achèvement poser le pied dans le domaine supérieur de la religion, il ne cesse point de s'appuyer sur le même principe ; bien plus, c'est alors que disparaissent toutes ses hésitations. Ne l'avons-nous point vu, dans le quatrième cahier du *Catéchisme des industriels*, affirmer l'égalité

de l'académie des sentiments et de l'académie des raisonnements, en même temps que l'indépendance, et, par conséquent l'équivalence du conseil des industriels?

(Enfin, malgré les contradictions que nous avons relevées plus haut dans le corps de l'ouvrage, les dernières pages du *Nouveau christianisme* ne contiennent-elles pas elles-mêmes l'affirmation de l'équivalence des intérêts particuliers et des intérêts généraux, affirmation à laquelle il suffit pour la rendre complète d'ajouter l'équivalence des intérêts universels?)

En posant ainsi qu'il l'a fait le double principe de l'équivalence et de la prédominance alternative, du sentiment, de l'intelligence et de l'activité physique, Saint-Simon a donc répondu par avance au reproche qu'on peut lui faire de ne s'être occupé ni de la femme, ni de la morale. Ce principe, en effet, est en réalité le principe même de la morale, comme il est celui de la science et de l'industrie, et quant aux rapports de l'homme et de la femme, puisque la loi qui doit les régir forme l'un des points les plus importants de la morale, il est évident qu'ils doivent se trouver naturellement définis et réglés du même coup.

Par là, pour le dire en passant, se trouve même éliminée, ou du moins entièrement changée dans ses termes, cette question de la supériorité des sexes qui depuis vingt ans défraie infructueusement une polémique demeurée à peu près aussi stérile qu'elle s'est montrée déclamatoire. Une remarque bien simple doit

trancher définitivement le débat : puisque les qualités du sentiment, du raisonnement et de l'activité physique, communes aux deux sexes, sont équivalentes, peu importe au point de vue de la balance qu'on voudrait établir entre les sexes, la proportion différente dans laquelle les trois facultés seraient réparties à chacun; ce que la femme aurait de moins en intelligence, elle le reprendrait en sentiment ; la prépondérance qui peut appartenir à l'homme du chef de la raison ou de la force, il la perd du côté du sentiment et de la grâce ; il y a donc au total compensation : et la femme prend naturellement son essor, et sa liberté, c'est-à-dire, sa fonction et son rôle sous l'empire d'une doctrine dont la base est l'équivalence des fonctions par leur prédominance alternative.

Cependant si l'on est fondé à laver la doctrine produite par Saint-Simon du double reproche auquel nous avons répondu, nous devons convenir, pour être juste, que l'erreur qui n'est point dans le principe de la doctrine s'est glissée fréquemment dans l'emploi que le maître a fait lui-même de sa méthode.

Les œuvres de Saint-Simon présentent cette étrange et naïve contradiction que, tandis que son génie le mène tour à tour de la science à l'industrie, et de l'industrie à la morale, et, au sortir de ces trois sphères progressivement parcourues, lui met pour ainsi dire dans la main la lumière suprême de la religion, lui-même, inconscient en quelque sorte du cycle qu'il parcourt, retombe souvent dans les habitudes de

l'ancien dogme, et de la même voix qui proclame le principe de l'équivalence des facultés semble enseigner souvent la prédominance absolue de l'une d'elles.

C'est là, au fond, la seule critique sérieuse que mérite Saint-Simon; mais cette erreur que nous avons déjà plus d'une fois relevée dans le détail de ses œuvres, est d'une extrême gravité, et par l'incertitude momentanée qu'elle peut jeter sur le principe même de la doctrine, et par l'influence considérable que cette doctrine exerce déjà sur les actes, les idées et les sentiments de la portion la plus avancée de l'humanité.

Les suites fâcheuses de cette erreur vont se montrer clairement à nous, si, reprenant une question déjà effleurée, nous examinons un moment le point où en sont les croyances et les doctrines théologiques.

Quand on se rend un compte exact des idées dont se compose l'idée générale signifiée par le mot Dieu, ce mot étant pris dans le sens où le polythéisme, le panthéisme et le déisme l'ont employé jusqu'ici, on découvre que la principale de ces idées est celle d'une existence à part, supérieure de tout point à l'homme, et à plus forte raison aux êtres sur lesquels l'homme étend lui-même sa domination; soit que cet être se trouve lui-même subordonné à d'autres dieux, ce qui est l'hypothèse polythéiste; soit que toute vie, toute force, tout amour, toute raison étant concentrés en lui, les autres êtres auxquels le nom d'être n'appartient dans cette conception que par impropriété de terme, reçoivent tous de lui l'existence sans pouvoir lui rien

apporter, hypothèse commune au panthéisme et au déisme, mais dont ce dernier dogme a fait ressortir plus que tout autre la contradiction, en y ajoutant la doctrine précise de la personnalité infinie.

En un mot, l'idée que dans un langage un peu barbare on appelle aujourd'hui la *transcendance*, est l'idée dominante qui se place actuellement sous le mot Dieu, à savoir : l'idée d'une vie supérieure, primordiale, infinie, personnelle et consciente, de laquelle découlent et dépendent absolument toutes les existences.

Quand même Saint-Simon n'aurait pas lui-même pris, en plusieurs endroits, le soin d'expliquer que le déisme était à ses yeux incompatible avec le principe de la doctrine générale qu'il tâchait de produire, il suffirait de se reporter à ce que nous avons dit il y a quelques pages en montrant la correspondance intime et supérieure de la politique et de la morale avec le principe sur lequel se fonde la méthode, pour découvrir que la doctrine nouvelle ne comprend pas seulement la critique la plus radicale qui ait encore été faite de toutes les religions du passé, sans excepter le déisme; mais de plus, une affirmation religieuse plus profonde et plus large que toutes celles qui l'ont précédée.

En d'autres termes, la conséquence la plus éloignée et la plus haute de cette doctrine, si l'on se place au point de vue de l'analyse, doit être la formation d'une nouvelle idée de Dieu; de même que si l'on se place au point de vue de la synthèse, cette nouvelle idée de

Dieu doit être le principe d'où découlent à la fois la science, l'industrie et la morale.

Eh bien ! la difficulté est si grande de passer d'une doctrine ancienne à une nouvelle, la transformation complète de sentiments, d'idées et de langage qui en est la conséquence, si pénible et si lente, que Saint-Simon, au moment même où il faisait du déisme la critique la plus radicale qu'on puisse faire d'un dogme, puisqu'il posait les bases d'un dogme nouveau, semblait y demeurer attaché de divers côtés par une contradiction qu'il n'a peut-être clairement aperçue qu'en 1824.

Par bonheur son génie avait lui-même créé l'instrument avec lequel on devait rectifier sa marche. En reconnaissant ainsi qu'il l'a fait clairement dans l'exposition de la méthode l'existence d'un troisième terme, l'*indéfini*, et en indiquant au moins implicitement l'équivalence réciproque de ce terme avec les deux autres, Saint-Simon a lui-même allumé d'avance le flambeau qui sert aujourd'hui à marquer ses erreurs, et en travaillant à combler les lacunes qu'il a laissées, notre critique ne fait que poursuivre sa tâche, et, pour ainsi dire continuer sa vie ; car l'étude des œuvres de Saint-Simon n'est point seulement l'étude d'une doctrine, c'est l'étude d'un homme qui s'est toujours mis tout entier dans ses écrits, et qui nous fait assister pour ainsi dire d'année en année à la transformation incessante de ses sentiments et de ses idées. Or, si cette transformation ou pour mieux dire cet achèvement simultané de l'homme et de la doctrine eussent pu

s'accomplir avant sa mort, le grand philosophe eût certainement révisé et remanié toutes les parties de son œuvre.

Il aurait revu cette œuvre en entier et l'aurait purgée de toutes les traces de l'ancien dogme; parvenu par une analyse désormais complète au sommet de la montagne, il aurait embrassé l'ensemble des pays parcourus, il en eût terminé la carte, et par une synthèse vigoureuse, il eût porté la coordination jusque dans les moindres détails.

Il eût fallu par exemple ne point se borner à remplacer l'idée *Dieu* par l'idée *Loi*. Un examen plus exact de cette idée eût montré qu'elle ne contient, non plus que l'idée à laquelle on veut la substituer, que la notion absolue de l'unité, qu'elle ne fait aucune place à l'indéfini, qu'elle n'est donc qu'une abstraction, c'est-à-dire la vue exclusive d'une seule face de l'être.

Que le genre humain agisse sous l'impulsion d'un Dieu — *gesta Dei* — ou sous la pression d'une loi absolument extrinsèque, le résultat sera le même, responsabilité nulle, partant destruction de toute liberté.

Mais la loi en soi est une chimère, une abstraction; la loi n'existe pas quelque part, en dehors des faits qu'elle régit; les lois, ce sont les êtres eux-mêmes envisagés principalement sous l'un des trois aspects par lesquels ils se manifestent, l'*unité;* or l'unité *seule*, l'unité *absolue*, n'est pas un être.

Par là, se fût naturellement introduite dans la théorie du progrès une considération de grande impor-

tance, celle du *devenir indéfini*. Au lieu de considérer la série des faits observables comme produite par l'évolution déductive d'un fait primordial absolu, il fallait partir de la notion supérieure et neuve de l'équivalence des termes, et de la coordination des êtres, reconnaître que les faits de l'avenir ne sont point d'une autre nature que les faits du passé, que les uns et les autres forment sans aucun doute une même et triple série et doivent par conséquent se combiner dans un même système; mais que cette triple série est vivante, qu'elle s'allonge, s'élargit, et se compose sans cesse, toutes ses parties étant dans une perpétuelle réaction les unes vis-à-vis des autres.

Tout comme les actes du passé ont été, dans une certaine mesure, autonomes et spontanés, tout de même ceux de l'avenir le seront pareillement, en sorte qu'il est très exact de dire que l'observation des faits passés est une condition indispensable pour la prévision des faits de l'avenir, mais qu'il est entièrement faux de conclure que ceux-ci puissent se déduire *absolument* de ceux-là et qu'il y ait nulle part dans l'Univers un être qui puisse connaître *absolument* quel sera dans dix minutes l'état de cet Univers. Ces derniers vestiges et de la théorie déiste, et de la théorie polythéiste, et de la théorie panthéiste effacés par la critique de l'idée *Loi*, on était conduit naturellement à introduire dans l'ontologie transformée, le principe de l'indéfinité de la vie, et à établir simplement qu'en histoire aussi bien qu'en astronomie l'hypothèse d'un certain état absolu

du système, indispensable pour l'accomplissement de l'observation, pèche toujours par un point, et laisse par conséquent dans le calcul le plus rigoureux un côté indéfini et mystérieux, domaine incommensurable de la foi, de l'imagination, et de la liberté!

Si la main puissante du maître eût elle-même achevé ce dernier travail, s'il eût été permis à ce grand génie, d'avoir la joie suprême de nous donner, du même coup, contrôlées et certifiées l'une par l'autre, la synthèse et l'analyse complètes de sa doctrine, nous aurions sous les yeux la suite et la conclusion du *Discours de Socrate à ses élèves*, et le cri religieux qui retentit à la première page du *Nouveau christianisme* eût été compris le jour même où il fut poussé.

Ce que la mort n'avait point laissé au maître le temps d'exécuter, ses successeurs étaient naturellement appelés à l'entreprendre.

Pour accomplir cette tâche, ils avaient à faire trois choses :

S'emparer des travaux de Saint-Simon, les comprendre, les systématiser, se les rendre propres;

Terminer ces travaux;

En faire l'application.

Pour terminer les travaux de Saint-Simon, il fallait, en premier lieu, compléter l'analyse qu'il avait à peu près finie, des trois éléments de la doctrine :

Principe scientifique,

Principe industriel,

Principe moral,

en remontant par une triple induction jusqu'au principe général qui embrasse, coordonne et relie ces trois éléments par l'affirmation de leur équivalence et de leur prédominance alternative.

En second lieu, et cette analyse terminée, il fallait en faire la vérification synthétique, et pour cela, prenant le point de départ dans le principe le plus élevé auquel avait conduit l'analyse, à savoir l'équivalence de l'industrie, de la morale, et de la science, redescendre simultanément par les trois séries secondaires aux applications les plus éloignées de ce principe.

Ce double travail d'analyse et de synthèse terminé, non-seulement l'école nouvelle se fût trouvée en possession d'une doctrine complète, et prête, par conséquent à s'expliquer non-seulement sur les questions générales de méthode, de philosophie de l'histoire, d'économie sociale, auxquelles elle a publiquement répondu, mais encore sur les questions de libre arbitre, de morale, de famille, d'égalité des sexes, de hiérarchie, sur lesquelles elle s'est divisée et dissoute.

Nous pouvons ajouter que si l'école saint-simonienne eût procédé à ce travail d'analyse et de synthèse, indispensable pour compléter l'œuvre du maître, elle eût probablement évité l'écueil que Saint-Simon a touché, et sur lequel ses successeurs se sont précipités, nous voulons parler du panthéisme, c'est-à-dire de la doctrine qui, se bornant à déplacer l'absolu, en le transportant de l'esprit ou de la matière au sentiment,

recommence, à un autre titre, les erreurs des anciens dogmes. Mais s'il est aisé, aujourd'hui que l'école saint-simonienne a produit ses travaux, et que vingt-cinq ans d'épreuve ont fait ressortir tout à la fois les fautes qu'elle a commises et les grands services qu'elle a rendus, s'il est aisé de porter sur elle un jugement fondé, il faut bien reconnaître combien il était difficile qu'elle pût suivre en 1825 et en 1830 la voie que nous venons de tracer.

En 1825 les successeurs de Saint-Simon étaient peu nombreux, cinq ou six à peine; la plupart ne connaissaient que fort imparfaitement la doctrine de leur maître; aucun d'eux, Rodrigues excepté, n'en soupçonnait encore ni l'étendue ni la profondeur. Pour juger combien peu, à cette époque, ces intelligences d'élite s'étaient emparées des principes qu'elles devaient pousser en avant, il suffit de lire les beaux articles dans lesquels Rodrigues s'efforçait, en 1826, de faire connaître Saint-Simon aux lecteurs du *Producteur*.

A la même époque, Auguste Comte, qui figure parmi les premiers rédacteurs de ce recueil, persévère dans la direction étroite où il s'était engagé, malgré les avertissements de Saint-Simon, en écrivant le troisième cahier du *Catéchisme des industriels*. Enfantin essaie, dans des travaux de détail, la valeur de quelques-uns des principes de la nouvelle économie politique; le vigoureux esprit de Bazard s'efforce de sortir des limbes du libéralisme, pendant que Buchez s'en-

fonce péniblement dans des déductions physiologiques, où l'on est loin de retrouver les clartés supérieures du *Mémoire sur la science de l'homme.*

Au surplus, ce n'est ici ni le temps, ni le lieu, de porter un jugement complet sur des travaux glorieusement et généreusement accomplis. C'est une tâche que nous nous réservons d'entreprendre plus tard, avec le soin qu'elle réclame ; il suffira pour le moment de constater que tous les successeurs de Saint-Simon, sans exception, quelque diversité que l'on remarque d'ailleurs dans leurs travaux, ont donné sur l'écueil que nous signalions tout à l'heure, et sont demeurés, à leur insu, engagés dans les liens des dogmes, des morales, et des politiques anciennes : ceux-ci retournant au spiritualisme avec Buchez et Jean Reynaud ; ceux-là s'enfonçant par des chemins divers dans le Panthéisme à la suite de Bazard, d'Enfantin et de Pierre Leroux ; les autres s'enfermant avec Auguste Comte dans les étroites limites d'un polythéisme rajeuni ; aucun ne fondant la doctrine du maître sur son vrai principe : l'équivalence par prédominance alternative des trois aspects de la vie, tous s'égarant dans les voies désormais stériles de l'un des trois grands dogmes du passé, au lieu de marcher droit à la lumière de la religion définitive.

Il nous reste à faire brièvement connaître au public le but que nous nous proposons et la série des travaux

successifs que nous comptons entreprendre, et mener à la meilleure fin qu'il nous sera possible.

Convaincus aussi profondément que l'était Saint-Simon, et d'accord sur ce point avec tous les penseurs, de la nécessité, nous ajouterons hardiment, de l'existence d'une nouvelle doctrine générale, plus compréhensive, plus profonde, plus religieuse, qu'aucune de celles qu'a vues jusqu'ici le genre humain, puisqu'elle a le progrès pour principe, et l'Univers pour champ de calcul d'observation et de croyance, nous voulons travailler, de notre mieux, à dégager cette doctrine des ombres dans lesquelles ses parties principales sont encore enfoncées.

Partant de ce point que nous croyons avoir suffisamment établi dans cet essai, que le principe le plus général de cette doctrine est l'équivalence des trois grands aspects sous lesquels l'homme sent, connait et pratique la vie, en lui, et hors de lui, nous entreprendrons la vérification synthétique de ce principe; c'est-à-dire que le prenant comme instrument de toute critique et comme mesure de la valeur de toute affirmation, nous ferons voir sa justesse et sa fécondité, en l'appliquant selon nos forces dans la triple direction de la science, de la morale, et de l'industrie.

Nous nous efforcerons donc de reprendre la tâche, que nous reprochions tout à l'heure aux premiers successeurs de Saint-Simon d'avoir exécutée d'une façon incomplète, et comme nous avons sur eux l'avantage incontestable de pouvoir profiter du labeur immense

qu'ils ont accompli, en même temps que des exemples de dévouement dont ils ont donné au monde le spectacle trop oublié aujourd'hui, l'étude attentive de leurs prédications, de leurs enseignements et de leurs actes sera certainement l'un des premiers objets de nos propres travaux.

L'école saint-simonienne ne sera point l'objet exclusif de notre critique; à côté d'elle se sont développées deux grandes écoles, l'école phalanstérienne, et l'école communiste, dont il serait injuste d'oublier les travaux et le dévouement.

Munis de la méthode dont Saint-Simon nous a enseigné le principe, nous entreprendrons une critique complète du socialisme; nous attachant non-seulement à l'étude abstraite des doctrines, mais à la recherche et à la constatation de l'influence positive que, malgré leurs erreurs, elles ont déjà exercée sur les diverses parties de la Société européenne.

Enfin, en même temps que nos regards se porteront vers le passé et vers l'avenir, fidèles aux exemples du maître, nous tâcherons de ne point perdre de vue les besoins du temps présent.

Heureux si nos efforts peuvent trouver auprès d'un public bienveillant les sympathies qui ont manqué au grand homme, dont nous nous déclarons librement les disciples, pendant la carrière pénible mais éternellement glorieuse qu'il a parcourue.

15 décembre 1858.

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE.

(Nous croyons à propos de placer ici une notice sommaire des écrits qu'a laissés Saint-Simon, en marquant d'un astérisque les ouvrages auxquels nous avons donné place dans notre édition. Nous nous sommes surtout aidé dans ce travail de la BIBLIOGRAPHIE SAINT-SIMONIENNE que M. Henri Fournel a publiée en 1833, et dont nous savons qu'il prépare une seconde édition beaucoup plus complète.)

* 1802 LETTRES D'UN HABITANT DE GENÈVE A SES CONTEMPORAINS. Un petit volume in-12. Genève, sans nom d'imprimeur (1).

* 1807 INTRODUCTION AUX TRAVAUX SCIENTIFIQUES DU XIXe SIÈCLE. Un volume in-4° imprimé chez Scherff, rue des Bons Enfants, n° 30.

* 1808 INTRODUCTION AUX TRAVAUX SCIENTIFIQUES DU XIXe SIÈCLE. Deux volumes in-4° imprimés chez Scherff, rue des Bons Enfants, n° 30, et tirés à cent exemplaires seulement pour être distribués aux membres de l'Institut. — Le premier volume n'est autre que l'ouvrage précédent qui lui-même n'est probablement qu'un tirage d'essai. Le premier des deux volumes publié en 1808 contient de moins que l'ouvrage tiré en 1807, un plan de travail, et il contient de plus l'avertissement placé en tête. Le texte du corps des deux écrits ne présente que des variantes insignifiantes.

(1) Réimprimé deux fois : en 1832 par O. Rodrigues dans le seul volume publié de l'édition des œuvres de Saint-Simon qu'il avait préparée ; en 1837, par M. G. Hubbard dans le volume intitulé : *Saint-Simon, sa vie et ses travaux.*

1808 Lettres de C. H. Saint-Simon. Trois brochures in quarto formant trois livraisons d'un seul ouvrage. La première (75 pages) publiée sans date et sans nom d'imprimeur; la seconde (23 pages) et la troisième (137 pages) de l'imprimerie de Scherff, rue des Bons Enfants, 1808 (1).

1810 Nouvelle Encyclopédie, par C. H. Saint-Simon. Première livraison servant de prospectus avec une dédicace à Victor de Saint-Simon, son neveu; in-4° de 28 pages.

— Mémoire sur l'Encyclopédie. Manuscrit. — Nous aurions voulu comprendre ce manuscrit dans notre édition, mais il ne s'est pas retrouvé chez M. Fournel.

1812 Mémoire introductif de M. de Saint-Simon sur sa contestation avec M. de Redern. In-4° de 25 pages, imprimé à Alençon, chez Malassis le jeune; accompagné de quelques lettres écrites d'Alençon à M. de Redern.

* 1813 Mémoire sur la science de l'homme.

* 1813 Travail sur la gravitation universelle (2).

* 1814 De la réorganisation de la société européenne, ou *de la nécessité et des moyens de rassembler les peuples de l'Europe en un seul corps politique, en conservant à chacun son indépendance nationale,* par M. le comte de Saint-Simon et par Augustin Thierry, son élève. Brochure in-8° de 112 pages. — Octobre 1814, de l'imprimerie d'Adrien Égron, rue des Noyers, n° 37 (3).

1814 Lettre autographe de Saint-Simon à l'empereur Alexandre,

(1) Cet ouvrage est habituellement désigné sous le titre de : *Lettres au Bureau des Longitudes* parce qu'en effet les sept lettres dont se compose la première brochure sont adressées à ce bureau. La troisième brochure retrouvée en 1858, par M. Fournel et qui, nous le croyons, n'existe que dans sa collection, ne renferme qu'une Lettre épisodique au public et le *Portefeuille* dont se compose le deuxième volume de l'*Introduction aux travaux scientifiques du* XIX*e siècle.*

(2) Ces deux ouvrages ont été imprimés pour la première fois en janvier 1859, par M. Enfantin, sur une copie dont le texte diffère en plusieurs passages du manuscrit que nous avons suivi et qui appartenait à Bazard.

(3) M. Hubbard a donné deux fragments de cet ouvrage.

Cette lettre qui accompagnait l'envoi de la brochure précédente ne se trouve pas dans la collection Fournel, et n'a pas été imprimée.

1814 LETTRE DE HENRI DE SAINT-SIMON à MM. Comte et Dunoyer. Novembre 1814, insérée dans le tome 3e du *Censeur européen*, publié en janvier 1815.

1815 PROSPECTUS d'un ouvrage ayant pour titre : LE DÉFENSEUR *des propriétaires de domaines nationaux, ou recherches sur les causes du discrédit dans lequel sont tombées les propriétés nationales et sur les moyens d'élever ces propriétés à la même valeur que les propriétés patrimoniales*, par le comte de Saint-Simon et d'autres gens de lettres. 4 pages in-8° de l'imprimerie de Scherff à Paris, février 1815.

L'ouvrage n'a jamais paru.

1815 PROFESSION DE FOI *des auteurs de l'ouvrage annoncé sous le titre de Défenseur des Propriétaires de domaines nationaux, de la charte et des idées libérales, au sujet de l'invasion du territoire français par Napoléon Bonaparte*. Huit pages in-8° tirées à 200 exemplaires. Imprimerie de Cellot, mars 1815.

* 1815 PROFESSION DE FOI DU COMTE DE SAINT-SIMON au sujet de l'invasion du territoire français, par Napoléon Bonaparte. 4 pages in-8° imprimées chez Cellot, 15 mars 1815.

* 1815 OPINION SUR LES MESURES A PRENDRE CONTRE LA COALITION DE 1815, par H. de Saint-Simon et A. Thierry, 18 mai 1815. Brochure in-8° de 14 pages, imprimée chez Cellot, rue des Grands-Augustins.

1816 QUELQUES IDÉES *soumises par M. de Saint-Simon à l'assemblée générale de la société d'instruction primaire*. Brochure in-8° de 14 pages, imprimée chez Cellot, rue des Grands-Augustins, n° 9, août 1816.

1817 L'INDUSTRIE OU DISCUSSIONS POLITIQUES, MORALES ET PHILOSOPHIQUES *dans l'intérêt de tous les hommes livrés à des travaux utiles et indépendants, par H. Saint-Simon* avec cette épigraphe : « Tout par l'industrie, tout pour elle. »

Premier volume. In-8° de 464 pages de l'imprimerie de Cellot.

Deuxième volume. In-8° de 346 pages.

Troisième volume. In-4° de 85 pages. De l'imprimerie de J. Smith, rue Montmorency, n° 1.

Quatrième volume. In-4° de 19 pages, octobre 1817.

1817 QUATRE CIRCULAIRES in-4° formant ensemble 10 pages accompagnent chacun des cahiers du tome 3e de l'Industrie.

1818 L'INDUSTRIE. Quatrième volume in-8°. De l'imprimerie d'Abel Lanoë (1).

Premier cahier. — 160 pages chez Verdière, libraire, quai des Augustins, n° 27. Il n'a jamais paru d'autres cahiers.

1819 LE POLITIQUE, par une société de gens de lettres, contenant douze livraisons publiées, de janvier à mai 1819, imprimées d'abord chez J. L. Scherff, passage du Caire, n° 54, et ensuite chez Cosson, rue Garancière, n° 5 (2).

Saint-Simon publia à part les extraits suivants de cette espèce de journal :

1819 LE PARTI NATIONAL OU INDUSTRIEL COMPARÉ AU PARTI ANTI-NATIONAL. (Extrait de la dixième livraison du *Politique*), avril 1819, brochure de 15 pages in-4°. Imprimerie de Cosson.

1819 SUR LA QUERELLE DES ABEILLES ET DES FRELONS, ou *sur la situation respective des producteurs et des consommateurs non producteurs.* (Extrait de la onzième livraison du *Politique*) avril 1819. Brochure de 22 pages in-8°. Imprimerie de Cosson, rue Garancière, n° 5.

1819 EXTRAITS DE L'ORGANISATEUR, par Henri Saint-Simon, 32 pag. in-8° imprimées chez Boucher, novembre 1819.

1819 L'ORGANISATEUR, *première livraison.* 44 pages in-8°, imprimées chez Boucher, novembre 1819 (3).

(1) O. Rodrigues en 1852 et M. G. Hubbard en 1857, ont réimprimé sous le titre de : *Vues sur la propriété et la législation* une portion du quatrième volume de l'*Industrie.*

(2) M. G. Hubbard a donné en 1857 quelques pages du *Politique.*

(3) Nous n'avons pu donner place à tout l'ouvrage : nous avons seulement reproduit la lettre douzième dans laquelle Saint-Simon a fait un excellent résumé de son livre. nous y avons joint un fragment intitulé par lui *Deuxième extrait.* Nous donnons enfin dans les *Lettres a MM. les jurés,*

1819 L'ORGANISATEUR. *Première livraison. Troisième édition*, augmentée d'une *Esquisse du nouveau système politique.* In-8°. Imprimé chez Boucher, rue des Bons Enfants, n° 34. — Décembre 1819.

1820 L'ORGANISATEUR. *Deuxième livraison.* Paris, 1820. De l'imprimerie d'Anth. Boucher.

* 1820 LETTRES DE HENRI SAINT-SIMON A MM. LES JURÉS *qui doivent prononcer sur l'accusation intentée contre lui.* Mars 1820. 42 pages imprimées chez Boucher.

1820 CONSIDÉRATIONS SUR LES MESURES A PRENDRE POUR TERMINER LA RÉVOLUTION, par Henri Saint-Simon. — Juin 1820.

* 1821 SYSTÈME INDUSTRIEL, par Henri Saint-Simon. *Première partie*, un vol. in-8° avec cette épigraphe : « Dieu a dit : *Aimez-vous les uns les autres.* » Chez Renouard.

* 1821 SYSTÈME INDUSTRIEL. *Deuxième partie*, 220 pages in-octavo. Cette seconde partie fut publiée en 7 brochures dont la sixième contenait : *le Chant des Industriels*, paroles et musique de Rouget de Lisle (1).

1822 DES BOURBONS ET DES STUARTS, par Henri Saint-Simon. — janvier 1822.

* 1822 SUITE A LA BROCHURE DES BOURBONS ET DES STUARTS, par Henri Saint-Simon. — 24 janvier 1822.

1822 SYSTÈME INDUSTRIEL. *Troisième partie*, formant 45 pages.

* 1823 CATÉCHISME DES INDUSTRIELS. *Premier cahier.* — Décembre 1823.

* 1824 CATÉCHISME DES INDUSTRIELS. *Deuxième cahier.* — Mars 1824.
CATÉCHISME DES INDUSTRIELS. *Troisième cahier.* — Avril 1824. Ce cahier est l'œuvre de M. Auguste Comte et a été publié séparément sous le titre de : *Système de politique positive.* In-octavo de 189 pages.

où il est cité, le morceau publié en 1832 par l'école saint-simonienne et par Olinde Rodrigues sous le nom de *Parabole*, réimprimé en 1848 par O. Rodrigues sous le titre de *Paroles d'un mort*, reproduit enfin en 1857 avec deux autres extraits de l'*Organisateur*, par M. G. Hubbard.

(1) Nous n'avons pu donner place à tout l'ouvrage, et nous avons seulement réimprimé l'*Appel aux philanthropes*, placé à la fin de la première partie, et le *Post-scriptum* de l'*Adresse au Roi* qui termine la deuxième partie.

* 1824 Catéchisme des industriels. *Quatrième cahier.* — Juin 1824. Ouvrage resté inachevé.

* 1825 Opinions littéraires, philosophiques et industrielles. Paris, 1825. In-octavo de 392 pages, avec cette épigraphe : *L'âge d'or qu'une aveugle tradition a placé jusqu'ici dans le passé, est devant nous* (1).

* 1825 Nouveau Christianisme. Paris, avril 1825, imprimerie de Lachevardière fils, précédé d'un avertissement rédigé par Olinde Rodrigues (2).

(1) M. G. Hubbard a reproduit deux extraits de cet ouvrage; nous en avons réimprimé toute la portion qui a été rédigée par Saint-Simon.

(2) Le *Nouveau Christianisme* a été réimprimé en 1832 par l'école saint-simonienne et par O. Rodrigues; en 1857 par M. G. Hubbard.

LETTRES

D'UN

HABITANT DE GENÈVE

A

SES CONTEMPORAINS.

1802.

LETTRES

D'UN

HABITANT DE GENÈVE

A

SES CONTEMPORAINS[1].

PREMIÈRE LETTRE.

Je ne suis plus jeune, j'ai observé et réfléchi avec beaucoup d'activité durant toute ma vie, et votre bonheur a été le but de mes travaux : j'ai conçu un projet qui me paraît pouvoir vous être utile, je vais vous le présenter.

Ouvrez une souscription devant le tombeau de Newton; souscrivez tous indistinctement pour la somme que vous voudrez.

Que chaque souscripteur nomme trois mathématiciens, trois physiciens, trois chimistes, trois physiologistes, trois littérateurs, trois peintres, trois musiciens.

Renouvelez tous les ans la souscription ainsi que la nomination, mais laissez à chacun la liberté illimitée de renommer les mêmes personnes.

Partagez le produit de la souscription entre les trois

(1) Les lettres d'un habitant de Genève à ses contemporains ont été publiées par Saint-Simon à Genève, en 1807.

NOTE DES ÉDITEURS.

mathématiciens, les trois physiciens, etc., qui auront obtenu le plus de voix.

Priez le président de la Société royale de Londres de recevoir les souscriptions de cette année.

L'année prochaine et les suivantes, chargez de cette honorable fonction la personne qui aura fait la plus forte souscription.

Exigez de ceux que vous nommerez qu'ils ne reçoivent ni places, ni honneurs, ni argent d'aucune fraction de vous, mais laissez-les individuellement les maîtres absolus d'employer leurs forces de la manière qu'ils voudront.

Les hommes de génie jouiront alors d'une récompense digne d'eux et de vous; cette récompense les placera dans la seule position qui puisse leur fournir les moyens de vous rendre tous les services dont ils seront capables; elle deviendra le but d'ambition des âmes les plus énergiques, ce qui les détournera des directions nuisibles à votre tranquillité.

Par cette mesure, enfin, vous donnerez des chefs à ceux qui travaillent au progrès de vos lumières, vous investirez ces chefs d'une immense considération, et vous mettrez une grande force pécuniaire à leur disposition.

RÉPONSE D'UN AMI.

Vous m'avez prié de vous faire part de mes réflexions sur le projet que vous m'avez communiqué; je vais le faire avec d'autant plus de plaisir que la pureté de l'âme de son auteur frappe le lecteur attentif; que l'intention est sublime, et qu'elle doit trouver un accueil favorable auprès de tout être sensible et pensant : enfin l'auteur désire le bonheur de l'humanité, il y travaille, je l'aime.

Ses idées sont aussi neuves que philanthropiques; c'est avec raison qu'il considère les hommes de génie comme les flambeaux qui éclairent l'humanité, les gouvernants aussi bien que les gouvernés; et c'est par un principe de justice bien raisonné qu'il engage l'humanité à agir collectivement pour les récompenser. Son projet, sous un autre rapport, est également bon; on voit que l'humanité agissant *collectivement* pour récom-

penser les hommes de génie, les détournera de s'occuper des intérêts *particuliers* de la fraction d'elle, qui, en les récompensant, paralyse une partie de leurs forces.

Ce projet crée des places plus belles que toutes celles qui ont existé jusqu'à présent; places qui élèveront l'homme de génie à son rang, c'est-à-dire au-dessus de tous les autres hommes, même de ceux qui sont revêtus de la plus grande autorité : à la vue de ces places le génie sera stimulé, il y aura enfin des prix dignes de l'amour de la gloire, de cette passion qui fait supporter sans peine les fatigues de l'étude et de la profonde méditation, qui donne la constance nécessaire pour s'illustrer dans les sciences et dans les arts.

Chez l'homme de génie l'intérêt personnel est bien puissant, mais l'amour de l'humanité est aussi capable de lui faire enfanter des prodiges. Qu'elle est belle l'occupation de travailler au bien de l'humanité! Quel but auguste! L'homme a-t-il un moyen de se rapprocher davantage de la Divinité? Dans cette direction il trouve en lui-même de puissants dédommagements des peines qu'on lui a fait éprouver.

Si je compare le poste élevé où l'humanité placerait l'homme de génie à un fauteuil académique, je remarque que l'ÉLU DE L'HUMANITÉ se trouvera dans une situation bien plus avantageuse que l'académicien; il jouira de la plus parfaite indépendance, et pourra développer toute l'énergie de ses forces, sans qu'elles soient arrêtées par aucune considération particulière; aucun faux ménagement ne pourra ralentir la marche de son génie, ni entraver ses travaux et son bonheur; pour se maintenir dans la place qu'il aura obtenue, il s'enflammera, il

verra d'un œil inquiet les travaux de ses prédécesseurs, il voudra les surpasser, abandonner les sentiers battus pour en frayer de nouveaux; son enthousiasme gagnera de proche en proche, et il arrivera au véritable but, celui de faire faire des progrès à l'esprit humain.

Telle sera la route que suivra le génie quand il sera placé dans une position indépendante, tandis que l'esprit académique continuera à en suivre une contraire; l'esprit académique tendra toujours à conserver les opinions qu'il a admises, se regardant comme le dépositaire de la vérité; il attaquerait lui-même sa prétendue infaillibilité s'il changeait d'opinion. Il continuera à crier à l'hérésie et à devenir intolérant, plutôt que de faire un pas *rétrograde* au profit des lumières et du bonheur de l'humanité. Avec quel acharnement les académies ont persécuté les hommes de génie quand ils ont combattu leurs opinions! Observez la marche qu'a suivie l'esprit académique : vous verrez comme il a été fier et rampant, avec quelle adresse il a étouffé les débats qui pouvaient éclairer l'humanité, toutes les fois qu'ils ont pu nuire à sa propre existence; cela est provenu de deux causes : l'une que les académiciens sont nommés à vie; l'autre qu'ils sont dans la dépendance du gouvernement.

Parcourez l'histoire des progrès de l'esprit humain, vous verrez que presque tous ses chefs-d'œuvre sont dus à des hommes isolés, souvent persécutés. Quand on en a fait des académiciens, ils se sont presque toujours endormis dans leur fauteuil, et quand ils ont écrit, ce n'a été qu'en tremblant et pour produire de faibles vérités. L'indépendance peut seule alimenter l'amour de l'humanité et le désir de la gloire, qui sont les deux

puissants moteurs agissant sur l'homme de génie. L'académicien étant esclave, est-il étonnant qu'il ne produise rien? Tout esclave qu'il est, il se croit au comble de la gloire, il craint de descendre, et voilà précisément ce qui l'empêche de monter.

Si je jette un coup d'œil sur l'histoire des académies, je vois qu'en Angleterre il n'y a point eu d'académie, mais seulement deux sociétés qui ont eu quelque rapport avec les institutions académiques, tandis qu'elles fourmillent dans les monarchies et même dans les États livrés à la superstition et à l'ignorance. Cependant quelle contrée a produit plus de grands hommes dans tous les genres? Où a-t-on découvert plus de vérités? Où les a-t-on publiées plus courageusement, adoptées plus promptement? Où a-t-on récompensé plus généreusement les auteurs des découvertes utiles? Dans cette île, l'amour de la liberté corporelle et l'indépendance dans les opinions ont dû faire mépriser et exclure les académies; comme citoyen, l'Anglais sent la dignité de son être; comme savant, il rougirait de se prostituer auprès de l'homme puissant et de faire partie d'un corps qui n'existe que sous sa protection.

Le despotique Richelieu fut le fondateur de la première académie en France : il vit que l'espoir des médailles et des fauteuils enchaînerait l'écrivain, que l'administration s'en servirait pour répandre des principes favorables à ses vues, qu'elle maîtriserait ainsi l'opinion publique, et qu'elle ferait des académies autant de ressorts cachés de son despotisme; aussi l'événement justifia-t-il les vues du ministre dominateur; cette première, cette mère académie en enfanta cent autres dont les efforts n'ont pu élever la France au niveau de

l'Angleterre. L'Italie regorge d'académies et compte fort peu de savants; on y distribue force brevets de tripots littéraires; les hommes n'en sont ni meilleurs ni plus éclairés : si elle supprimait toutes ses académies, peut-être le génie prendrait-il chez elle plus d'essor.

Je ne puis cependant m'empêcher de convenir que les académies ont été de quelque utilité, que leur établissement, tout imparfait qu'il est, n'a produit quelque avantage aux sciences et aux arts; je reconnais aussi qu'il s'est trouvé quelques académiciens qui ont conservé de l'énergie; mais le mode académique est trop en arrière des vues philosophiques actuelles, pour qu'on doive le conserver plus longtemps; la marche de l'esprit humain, devenue plus hardie, me paraît rendre possible l'abolition entière des entraves de toute espèce qu'éprouvent les académies, même les plus savantes. L'humanité ne doit pas perdre de vue qu'elle doit récompenser les hommes qui lui servent de flambeaux, et qu'elle doit collectivement récompenser ceux de ces flambeaux qui sont assez lumineux pour éclairer toute la terre.

Le projet me frappe sous un autre rapport bien capital. Que d'obstacles n'ont pas eu à surmonter jusqu'à présent les hommes de génie! Presque toujours à leur début ils sont détournés des idées capitales par des occupations auxquelles ils sont obligés de se livrer pour fournir à leur subsistance. Que d'expériences, que de voyages nécessaires au développement de leurs vues leur ont manqué! Dans combien d'occasions n'ont-ils pas été privés de collaborateurs dont ils auraient eu besoin pour donner à leurs travaux toute l'extension dont ils auraient été susceptibles! Que de

conceptions heureuses avortées pour n'avoir pas été vivifiées par des secours, des encouragements et des récompenses !

Et si, malgré toutes ces difficultés, quelques hommes de génie sont parvenus à se faire connaître et à obtenir une récompense, cette récompense a toujours été insuffisante pour fournir d'une manière large aux frais de leurs travaux, pour encourager les jeunes gens auxquels ils trouvent des dispositions heureuses, et pour subvenir à leurs besoins quand ils n'ont pas de fortune. L'homme de génie est seul propre à découvrir les premiers germes, à les développer et à leur administrer judicieusement les secours qui leur manquent.

La place, ou la récompense qu'obtient l'homme de génie, lui donne presque toujours des fonctions à remplir qui le détournent plus ou moins de ses travaux, elle le fixe dans un lieu, et l'empêche par conséquent de se transporter pour voir les choses ou les hommes qui pourraient devenir l'occasion de faire de nouvelles découvertes : l'inconstance du gouvernement dont il reçoit la récompense lui laisse de l'inquiétude pour son avenir, elle le force souvent à faire des démarches pour maintenir sa place, et pour se maintenir dans sa place ; et malgré toute sa prévoyance, souvent une guerre ou quelque dérangement dans les finances amène la suppression de ses honoraires, ou du moins la suspension de leur payement.

Enfin, l'homme de génie, qui pour ses travaux aurait besoin de l'indépendance la plus absolue, est toujours plus ou moins dépendant du gouvernement qui le récompense ; il faut qu'il en adopte l'esprit, qu'il s'assujettisse aux formes et aux usages qu'il consacre, qu'il pense

pour ainsi dire secondairement, au lieu de lancer avec hardiesse les traits de son imagination; il faut qu'il combine timidement les moyens de produire ses idées au grand jour, et il finit par se montrer bien moins ce qu'il est, que ce qu'on veut qu'il paraisse; en un mot, on lui fait payer bien cher la mesquine récompense qu'on lui a accordée.

Quant à l'homme de génie qui consent à recevoir des bienfaits particuliers d'un gouvernant, ou de tout autre individu, sa position est encore bien plus fâcheuse par l'avilissement dans lequel il se laisse tomber.

Si l'on examine attentivement les idées qui guident les gouvernements dans toutes les directions particulières d'administration, on verra qu'elles ont toutes été trouvées par des hommes de génie. Les hommes de génie éclairent donc les gouvernants aussi bien que les gouvernés.

Je conviens que souvent les découvertes des hommes de génie n'ont pas pu être utilisées à leur naissance; mais en admettant que leurs découvertes ne soient utiles qu'à la génération qui les suit, est-ce une raison pour que celle dans laquelle ils vivent ne les récompense point? Et l'humanité continuera-t-elle à laisser en souffrance, ou au moins dans une position inconvenante, des hommes qu'elle s'empresse de déifier après leur mort?

Si, à cet égard, il n'arrivait pas de grands changements, il serait faux que l'esprit humain fît des progrès.

Chez les nations instruites, les hommes de tout âge font des plantations, tandis que chez les nations ignorantes (chez les Turcs, par exemple), on coupe et on ne plante point. L'arbre planté par le vieillard généreux

lui fait éprouver plus de jouissances qu'il n'en procure à celui qui le coupe pour en tirer le produit.

Quoi de plus beau, de plus digne de l'homme, que de diriger ses passions vers le but unique de l'augmentation de ses lumières! Heureux moments que ceux où l'ambition, ne voyant de grandeur et de gloire que dans l'acquisition de nouvelles connaissances, laissera ces sources impures où elle cherchait à apaiser sa soif. Sources de misères et d'orgueil, qui serviez à désaltérer des ignorants, des héros, des conquérants, des dévastateurs de l'espèce humaine, vous tarirez par abandon, et vos philtres n'enivreront plus ces superbes mortels! Plus d'honneur pour les Alexandre : vivent les Archimède!

Mon ami, quelle époque plus favorable pour produire le projet que vous me communiquez, que celle où le génie engagé dans une lutte avec le despotisme, appelle tous les philanthropes à son secours! Dans la génération qui a pris son développement depuis le commencement de cette lutte, le nombre des automates est sensiblement diminué; le projet sera entendu de beaucoup de monde, le règne des lumières approche : tout homme intelligent, qui a un œil fixé sur le passé et un autre sur l'avenir, en est convaincu.

Le projet contient une idée élémentaire qui pourra servir de base à une organisation générale; ainsi il présente à l'humanité une conception qui lui fera monter sans danger un échelon de plus en abstraction (1).

(1) Si l'abbé de Saint-Pierre avait conçu cet établissement et qu'il l'eût indiqué comme moyen d'exécution, on n'aurait pas traité de rêveries ses idées de paix générale.

Autre reflexion : Cette conception donne la solution d'un problème qui,

Qu'il est heureux que le tombeau de Newton, ce lieu de réunion, se trouve en Angleterre, cette contrée qui a été constamment le refuge des hommes de génie et des savants persécutés chez les autres nations!

Pourrions-nous parler de Newton sans faire observer qu'il reçut du gouvernement, à titre de récompense, le grade de maître des monnaies; dès lors ce citoyen du monde ne fut plus qu'un Anglais, qui concentra ses forces sur l'emploi qui lui fut confié; et cet astre, radieux par lui-même, fut présenté à la multitude comme un corps opaque employé à réfléchir les rayons de la lumière royale.

Disons-le hardiment : tous les hommes de génie auxquels on donnera des places dans les gouvernements perdront en réalité comme en considération; car, pour remplir les devoirs de leur place, ils négligeront des travaux plus importants pour l'humanité; ou, s'ils ne peuvent résister à l'impulsion du génie, ils négligeront souvent les devoirs de leur place.

On ne peut éviter cette double chance, également fâcheuse pour l'humanité, pour les gouvernements et pour les hommes de génie, qu'en laissant ceux-ci à la seule place que leur assigne l'intérêt bien entendu de tous; il faut qu'ils restent *eux-mêmes*, et que l'humanité se pénètre fortement de cette vérité, qu'ils lui sont donnés pour être ses flambeaux, et non pour être vendus à des intérêts particuliers qui les avilissent et qui les détournent de leurs véritables fonctions.

Le nombre des hommes de génie n'est pas assez

de tout temps, a été un objet de recherches pour les moralistes : *Mettre un homme dans une position telle que son intérêt personnel et l'intérêt général se trouvent constamment dans la même direction.*

considérable pour les détourner de leurs travaux, en les sortant de leur sphère. L'auteur, sachant combien la nature en est avare, ne propose qu'une vingtaine de places pour toute l'humanité. Si, pour occuper une de ces places, il fallait indispensablement être homme de génie, il en résulterait que souvent il s'en trouverait de vacantes.

J'approuve l'élection annuelle, avec la faculté de réélire : par ce moyen, les hommes d'un génie transcendant seront à vie, et ceux qui par leur capacité s'en rapprochent le plus seront stimulés autant que possible.

Le mode d'élection est tel, qu'il est impossible aux *passions particulières* d'acquérir la force suffisante pour dominer *l'intérêt général*.

Voilà, mon ami, les premières sensations que la lecture du projet a fait naître en moi. Maintenant je vous ferai deux questions :

Le projet sera-t-il adopté?

Si le projet est adopté, remédiera-t-il aux maux présents de l'humanité, maux dont la prudence m'interdit de parler?

DEUXIÈME LETTRE.

J'ai adressé mon projet *directement* à l'humanité, parce qu'il l'intéresse *collectivement;* mais je ne me suis point laissé aller à la folle espérance de la voir se livrer subitement à son exécution; j'ai toujours pensé que le succès dépendait de l'action plus ou moins vive que les personnes ayant une grande influence sur l'humanité se détermineraient à exercer dans cette occasion. Pour obtenir leurs suffrages, le meilleur moyen est d'éclaircir la question autant que possible; c'est le but que je me propose en m'adressant à différentes fractions de l'humanité, que je divise en trois classes : la première, celle à laquelle vous et moi avons l'honneur d'appartenir, marche sous l'étendard des progrès de l'esprit humain; elle est composée des savants, des artistes et de tous les hommes qui ont des idées libérales. Sur la bannière de la seconde il est écrit : point d'*innovation;*

tous les propriétaires qui n'entrent point dans la première sont attachés à la seconde.

La troisième, qui se rallie au mot *égalité*, renferme le surplus de l'humanité.

Je dirai à la première classe : toutes les personnes auxquelles j'ai parlé du projet que je présente à l'humanité, après une discussion en général assez courte, ont fini par l'approuver; toutes m'ont dit qu'elles en désiraient le succès, mais toutes m'ont laissé apercevoir la crainte que ce projet ne réussît point.

D'après la conformité qui s'est manifestée dans leurs opinions, il me paraît vraisemblable que je trouverai tous les hommes, ou au moins la majorité d'entre eux, dans les mêmes dispositions. Si ce pressentiment se réalise, la force d'*inertie* sera la seule qui s'opposera à mes vues.

Savants, artistes, et vous aussi qui employez une partie de vos forces et de vos moyens aux progrès des lumières, vous êtes la partie de l'humanité qui avez le plus d'énergie cérébrale, vous êtes celle qui avez le plus d'aptitude à recevoir une idée neuve, vous êtes le plus directement intéressés aux succès de la souscription : c'est à vous à vaincre la force d'inertie. Allons, mathématiciens, puisque vous êtes en tête, commencez.

Savants, artistes, regardez avec l'œil du génie la situation actuelle de l'esprit humain; vous verrez que le sceptre de l'opinion publique est entré dans vos mains; saisissez-le donc vigoureusement. Vous pouvez faire votre bonheur et celui de vos contemporains ; vous pouvez préserver la postérité des maux que nous avons soufferts et de ceux que nous endurons encore : souscrivez tous.

Je tiendrai ensuite ce langage aux propriétaires de la seconde classe :

Messieurs,

En comparaison des non-propriétaires, vous êtes très-peu nombreux : comment se fait-il qu'ils se soumettent à vous obéir? C'est par la raison que la supériorité de vos lumières vous donne sur eux le moyen de faire une combinaison de vos forces, qui vous procure ordinairement l'avantage dans la lutte qui, par la nature des choses, existe nécessairement toujours entre eux et vous.

Ce principe une fois posé, il est évidemment de votre intérêt de mettre dans votre parti les non-propriétaires qui, par des découvertes capitales, constatent la supériorité de leur intelligence; et il est également évident que, l'intérêt étant *général* pour votre classe, *chacun* des membres qui la composent doit contribuer.

Messieurs, j'ai beaucoup vécu avec les savants et les artistes, je les ai bien observés dans l'intimité, et je puis vous assurer que ces gens-là vous pousseront jusqu'au point auquel vous vous déterminerez à faire les sacrifices d'amour-propre et d'argent nécessaires pour mettre leurs chefs-d'œuvre en première ligne de considération dans l'humanité, et pour leur fournir les moyens pécuniaires dont ils ont besoin pour l'exploitation complète de leurs idées. J'aurais, Messieurs, vis-à-vis de vous un tort d'exagération, si je vous laissais croire que j'ai trouvé l'intention dont je vous parle, précisée dans la tête des savants et des artistes : non, Messieurs, non; je puis même vous dire qu'elle n'y a qu'une existence

très-vague; mais je me suis assuré, par une longue suite d'observations, de la réalité de son existence et de l'influence qu'elle exerce sur toutes leurs conceptions.

Tant que vous n'adopterez pas, Messieurs, la mesure que je vous propose, vous serez exposés, chacun dans votre pays, à des malheurs de la nature de ceux que vient d'éprouver en France la portion de votre classe qui s'y trouvait établie. Pour vous convaincre de ce que je vous dis, il vous suffira de réfléchir sur la marche des événements qui se sont passés dans cette contrée depuis 1789. Le premier mouvement populaire y a été sourdement excité par les savants et par les artistes. Dès que l'insurrection par son succès a eu pris un caractère de légitimité, ils s'en déclarèrent les chefs, la résistance qu'ils éprouvèrent dans la direction qu'ils donnaient à cette insurrection, celle de détruire toutes les institutions qui blessaient leur amour-propre, les poussa à exalter de plus en plus la tête des ignorants, et à rompre tous les liens de subordination qui contenaient les fougueuses passions des non-propriétaires; ils réussirent à faire ce qu'ils voulaient, toutes les institutions qu'ils avaient eu primitivement l'intention de renverser furent nécessairement culbutées; en un mot, ils gagnèrent la bataille, et vous la perdîtes. Cette victoire a coûté cher aux vainqueurs; mais vous qui avez été vaincus, vous avez encore bien plus souffert. Quelques savants et quelques artistes, victimes de l'insubordination de leur armée, ont été massacrés par leurs propres soldats. Sous le rapport moral, ils ont tous eu à supporter les reproches que vous leur avez faits, avec une apparence de fondement, d'être les

auteurs des atrocités commises contre vous; et des désordres de toute espèce que l'impulsion barbare de l'ignorance faisait commettre à leur troupe.

Le mal porté à son comble, le remède devint possible : vous n'opposiez plus de résistance; les savants et les artistes, éclairés par l'expérience, et reconnaissant votre supériorité en lumières sur les non-propriétaires (1), désiraient voir rentrer dans vos mains la portion de pouvoir nécessaire pour rendre à l'organisation sociale son action régulière. Les non-propriétaires avaient supporté presque en totalité le poids de la famine, que les mesures extravagantes auxquelles ils s'étaient livrés avaient fait naître. Ils étaient matés.

La population de France, quoique amenée par la force des choses à un désir vif du retour de l'ordre, ne pouvait être réorganisée socialement que par un homme de génie; Bonaparte l'a entrepris; il y a réussi.

Parmi les idées que je viens de vous présenter, j'ai émis celle que vous aviez perdu la bataille; s'il vous restait quelque doute à ce sujet, comparez la portion de considération et d'aisance qui se trouve maintenant en France entre les mains des savants et des artistes, avec celle dont ils y jouissaient avant 1789.

Évitez, Messieurs, d'avoir querelle avec ces gens-là, car vous serez battus dans toutes les guerres que vous leur laisserez l'occasion d'engager avec vous, vous souffrirez plus qu'eux pendant les hostilités, et la paix

(1) J'engage le lecteur à peser cette observation : « Les propriétaires « commandent aux non-propriétaires, non parce qu'ils ont les propriétés, « mais ils ont les propriétés et ils commandent, parce que, collectivement « pris, ils ont supériorité de lumière sur les non-propriétaires. »

vous sera désavantageuse : donnez-vous le mérite de faire de bonne grâce une chose que tôt ou tard les savants, les artistes et les hommes, ayant des idées libérales, réunis aux non-propriétaires, vous feraient faire de force; souscrivez tous, c'est le seul moyen que vous ayez pour prévenir les maux dont je vous vois menacés.

Puisque cette matière est entamée, ayons le courage de ne pas l'abandonner sans donner un coup-d'œil à la situation politique de la partie la plus éclairée du globe.

En Europe, l'action des gouvernements n'est, *en ce moment,* troublée par aucune opposition ostensible de la part des gouvernés; mais, vu l'état des opinions en Angleterre, en Allemagne, en Italie, il est facile de prédire que ce calme ne sera pas de longue durée si les précautions nécessaires ne sont pas prises à temps; car, Messieurs, il ne faut pas vous dissimuler que la crise dans laquelle se trouve l'esprit humain est commune à tous les peuples éclairés, et que les symptômes que l'on a observés en France, au milieu de l'épouvantable explosion qui s'y est manifestée, sont en ce moment aperçus, par l'observateur intelligent, chez les Anglais et même chez les Allemands.

Messieurs, en adoptant le projet que je vous propose, vous réduirez les crises que ces peuples sont appelés à essuyer, *sans qu'aucune force au monde puisse l'empêcher,* à de simples changements dans leur gouvernement et dans leurs finances, et vous leur éviterez cette fermentation générale que la population française a éprouvée; espèce de fermentation pendant laquelle tous les rapports existants entre les individus de la même nation, devenant précaires, l'anarchie, le plus grand de tous

les fléaux, exerce librement ses ravages, jusqu'à ce point auquel l'état de misère dans lequel elle plonge toute la nation sur laquelle elle s'appesantit, fait naître dans l'âme des plus ignorants de ses membres le désir du rétablissement de l'ordre.

J'aurais l'air, Messieurs, de douter de votre intelligence, si j'ajoutais de nouvelles preuves à celles que je viens de vous soumettre, pour vous prouver qu'il est de votre intérêt d'adopter la mesure que je vous propose, sous le rapport des maux qu'elle peut vous éviter.

C'est avec plaisir que je vous présenterai maintenant ce projet sous un point de vue flatteur pour votre amour-propre; considérez-vous comme les *régulateurs* de la marche de l'esprit humain; vous pouvez jouer ce rôle; car si, par la souscription, vous donnez aux hommes de génie considération et aisance, une des conditions insérées dans cette souscription, privant les élus d'occuper aucune place dans les gouvernements, vous vous garantirez, ainsi que le reste de l'humanité, de l'inconvénient qu'il y aurait à placer un pouvoir actif entre leurs mains.

L'expérience en effet a prouvé qu'aux conceptions neuves, fortes et justes, qui servent de bases aux découvertes, il se trouve ordinairement, au moment de leur naissance, des idées très-vicieuses mêlées; malgré cela, souvent l'inventeur, s'il en était le maître, en exigerait l'exécution. Ceci est un cas particulier d'inconvénient; mais il en existe un absolument général que je vais vous présenter. Toutes les fois qu'une découverte, pour être mise en pratique, a besoin d'habitudes différentes de celles existantes à l'époque à laquelle elle paraît, c'est un trésor dont la génération qui l'a vu naître ne doit

jouir que par le sentiment d'affection qu'elle porte à la génération appelée à en profiter.

Je termine le petit discours que je me suis permis de vous adresser, en vous disant : Messieurs, si vous restez dans la seconde classe, c'est que vous le voulez bien, car vous êtes les maîtres de monter dans la première.

Parlant ensuite à la troisième classe :

Mes amis,

En Angleterre, il y a beaucoup de savants. Les Anglais instruits ont plus de respect pour les savants que pour les rois; tout le monde sait lire, écrire et compter en Angleterre; eh bien! mes amis, dans ce pays, les ouvriers des villes et même ceux des campagnes mangent de la viande tous les jours, boivent de la bière, et sont bien vêtus.

En Russie, quand un savant déplaît à l'empereur, on lui coupe le nez et les oreilles, et on l'envoie en Sibérie. En Russie, les paysans sont aussi ignorants que leurs chevaux; eh bien! mes amis, les paysans russes sont mal nourris, mal vêtus, et reçoivent force coups de bâton.

Jusqu'à présent les gens riches n'ont guère eu d'autres occupations que celle de vous commander; forcez-les à s'éclairer et à vous instruire; ils font travailler vos bras pour eux, faites travailler leurs têtes pour vous; rendez-leur le service de les décharger du pesant fardeau de l'ennui; ils vous payent avec de l'argent, payez-les avec de la considération; c'est une monnaie bien précieuse que celle de la considération : heureusement que le plus pauvre en possède un peu;

dépensez bien celle qui se trouve à votre disposition, et votre sort s'améliorera promptement.

Pour vous mettre à portée de juger le conseil que je vous donne, pour vous faire apercevoir les avantages qui peuvent résulter de la mise à exécution du projet que je présente à l'humanité, il est nécessaire que j'entre dans quelques détails : je me bornerai à ceux qui me paraîtront indispensables.

Un savant, mes amis, est un homme qui prévoit; c'est par la raison que la science donne le moyen de prédire qu'elle est utile, et que les savants sont supérieurs à tous les autres hommes.

Tous les phénomènes dont nous avons connaissance ont été partagés en différentes classes. Voici une manière de les diviser qui a été adoptée. Phénomènes astronomiques, physiques, chimiques, physiologiques. Tout homme qui se livre aux sciences s'attache plus particulièrement à une de ces parties qu'aux autres.

Vous connaissez quelques-unes des prédictions que font les astronomes, vous savez qu'ils annoncent des éclipses; mais ils font une multitude d'autres prédictions dont vous ne vous occupez pas, et dont je ne chercherai pas à vous entretenir; je me bornerai à vous dire deux mots de l'emploi qu'on en fait, l'utilité vous en est bien connue.

C'est par le moyen des prédictions des astronomes qu'on est venu à bout de déterminer d'une manière exacte la position respective des différents points de la terre; ce sont aussi leurs prédictions qui donnent les moyens de naviguer sur les mers les plus étendues. Vous êtes familiers avec quelques-unes des prédictions des chimistes. Un chimiste vous dit qu'avec telle

pierre vous ferez de la chaux, qu'avec telle autre vous ne pourrez pas en faire; il vous dit qu'avec telle quantité de cendres provenant d'un arbre de telle espèce, vous blanchirez aussi bien votre linge que vous pourriez le faire avec une quantité tant de fois plus considérable provenant d'un arbre de telle autre espèce; il vous dit que telle substance, mélangée avec telle autre, donnera un produit qui aura telle apparence et qui jouira de telle qualité.

Le physiologiste s'occupe des phénomènes des corps organisés; le physiologiste, dans le cas par exemple où vous êtes malade, vous dit : Vous éprouvez telle chose aujourd'hui; eh bien! demain vous serez dans tel état.

N'allez pas croire que je désire vous donner l'idée que les savants peuvent tout prévoir; non, sûrement, ils ne peuvent tout prévoir, et je suis même certain qu'ils ne peuvent prédire avec exactitude qu'un très-petit nombre de choses; mais vous êtes convaincus tout comme moi que les savants, chacun dans leur partie, sont les hommes qui peuvent prédire le plus de choses; et cela est bien certain, puisqu'ils n'acquièrent la réputation de *savants* que par les *vérifications* qui se font de leurs *prédictions;* c'est au moins ainsi que cela se passe aujourd'hui, il n'en a pas toujours été de même. Ceci exige que nous donnions un coup d'œil aux progrès de l'esprit humain; malgré les efforts que je vais faire pour m'exprimer clairement, je ne suis pas parfaitement sûr que vous m'entendiez à la première lecture, mais en y réfléchissant un peu, vous en viendrez à bout.

Les premiers phénomènes que l'homme ait observés d'une manière suivie ont été les phénomènes astrono-

miques ; il y a une bonne raison pour qu'il ait commencé par ceux-là, c'est qu'ils sont les plus simples. Dans le commencement des travaux astronomiques, l'homme *mêlait* les faits qu'il *observait* avec ceux qu'il *imaginait*, et dans ce galimatias élémentaire, il faisait les meilleures combinaisons qu'il pouvait pour satisfaire toutes les demandes de prédiction ; il s'est successivement débarrassé des faits créés par son imagination, et, après bien des travaux, il a fini par adopter une marche certaine pour perfectionner cette science. Les astronomes n'ont plus *admis* que les faits constatés par l'observation ; ils ont *choisi* le système qui les *liait* le mieux, et, depuis cette époque, ils n'ont plus fait faire de faux pas à la science. Produit-on un *système nouveau ;* ils vérifient, avant de l'admettre, s'il *lie* mieux les faits que celui qu'ils avaient adopté. Produit-on un fait nouveau ; ils s'assurent par *l'observation* si ce fait existe.

L'époque dont je parle, la plus mémorable que présente l'histoire des progrès de l'esprit humain, est celle à laquelle les astronomes ont chassé les astrologues de leur société. Une autre remarque qu'il faut que je vous fasse, c'est qu'à partir de cette époque les astronomes sont devenus modestes, bonnes gens, ne cherchant plus à paraître savoir ce qu'ils ignoraient, et que de votre côté vous avez cessé de leur faire la demande impertinente de lire votre destinée dans les astres.

Les phénomènes chimiques étant plus compliqués que les phénomènes astronomiques, l'homme ne s'en est occupé que longtemps après. Dans l'étude de la chimie il est tombé dans les fautes qu'il avait commises dans l'étude de l'astronomie ; mais enfin les chimistes se sont débarrassés des alchimistes.

La physiologie se trouve encore dans la mauvaise position par laquelle ont passé les sciences astrologiques et chimiques; il faut que les physiologistes chassent de leur société les *philosophes*, les *moralistes* et les *métaphysiciens*, comme les astronomes ont chassé les astrologues, comme les chimistes ont chassé les alchimistes (1).

Mes amis, nous sommes des corps organisés; c'est en considérant comme phénomènes physiologiques nos relations sociales que j'ai conçu le projet que je vous présente, et c'est par des considérations puisées dans le système que j'emploie pour lier les faits physiologiques que je vais vous démontrer la bonté du projet que je vous présente.

(1) Je n'ai pas l'intention de dire que les philosophes, les moralistes et les métaphysiciens, n'ont pas rendu de services à la physiologie ; mais il est bien connu que les astrologues ont été utiles à l'astronomie, que les alchimistes ont fait une grande partie des découvertes chimiques, et cependant tout le monde pense que les astronomes ont fait une bonne opération en se séparant des astrologues, et les chimistes une également bonne en se débarrassant des alchimistes.

Il reste une idée à éclaircir : les occupations principales des philosophes, des moralistes, des métaphysiciens, sont d'étudier les rapports qui existent entre les phénomènes appelés physiques et ceux appelés moraux. Quand ils ont du succès dans cette partie, leurs travaux doivent s'appeler physiologiques ; mais ils cherchent aussi à lier tous les faits observés par un système général ; il m'est démontré que cela sera impossible jusqu'à l'époque à laquelle la physiologie sera mise dans l'ordre que j'ai détaillé au sujet de l'astronomie.

J'ajouterai que les mathématiques contiennent les seuls matériaux qu'on puisse employer à la construction d'un système général, et que si le calcul est impossible à appliquer aux phénomènes qu'on ne peut pas ramener à des considérations très-simples, il ne me paraît pas qu'on doive par cette raison renoncer à l'espoir de rattacher, par des aperçus satisfaisants, les idées qui servent de bases aux théories des différentes branches de la physique, à l'idée de la pesanteur universelle.

Un fait constaté par une longue série d'observations, c'est que chaque homme éprouve à un degré plus ou moins vif le désir de dominer tous les autres hommes (1). Une chose claire par le raisonnement, c'est que tout homme qui n'est pas isolé se trouve *actif et passif en domination* dans ses relations avec les autres, et je vous engage à faire usage de la petite portion de domination que vous exercez sur les gens riches...

Mais avant que d'aller plus loin, il faut que j'examine avec vous une chose qui vous chagrine beaucoup; vous dites : *nous sommes dix fois, vingt fois, cent fois plus nombreux que les propriétaires, et cependant les propriétaires exercent sur nous une domination bien plus grande que celle que nous exerçons sur eux.* Je conçois, mes amis, que vous soyez très-contrariés; mais remarquez que les propriétaires, quoique inférieurs en nombre, possèdent plus de lumières que vous, et que, pour le bien général, la domination doit être répartie dans la proportion des lumières. Regardez ce qui est arrivé en France pendant le temps que vos camarades y ont dominé : ils y ont fait naître la famine.

Revenons au projet que je vous propose. En l'adoptant et en en maintenant l'exécution, vous mettrez constamment entre les mains des vingt et un hommes de l'humanité qui auront le plus de lumières les deux grands moyens de dominer : la considération et l'argent. Il en résultera, par mille raisons, que les sciences

(1) Deux routes peuvent mener un homme à une position de supériorité : une de ces routes est commune à l'intérêt particulier et à l'intérêt général; mon but est d'embellir cette route et de semer quelques épines sur l'autre.

feront des progrès rapides. Il est reconnu qu'à chaque pas que les sciences font en avant, leur étude devient plus facile : ainsi ceux qui, comme vous, ne peuvent consacrer que peu de temps à leur éducation, pourront apprendre plus de choses, et en devenant plus instruits, ils diminueront la portion de domination exercée sur eux par les riches. Vous ne tarderez pas, mes amis, à voir de beaux résultats; mais je ne veux pas employer le temps à vous parler de ce qui se trouve sur une route dans laquelle vous n'êtes pas encore déterminés à entrer. Jasons de ce qui existe dans ce moment sous vos yeux.

Vous accordez considération, c'est-à-dire vous donnez volontairement une portion de domination sur vous aux hommes qui font des choses que vous jugez vous être utiles; un tort que vous partagez avec toute l'humanité, c'est de n'avoir pas tracé une ligne de démarcation suffisamment exacte entre les choses d'une utilité momentanée et celles d'une utilité durable; entre celles d'un intérêt local et celles d'un intérêt général; entre celles qui procurent des avantages à une portion de l'humanité aux dépens du surplus, et celles qui augmentent le bonheur de toute l'humanité. Enfin vous n'avez pas encore bien remarqué qu'il n'existe qu'un seul intérêt commun à tous les hommes, celui du progrès des sciences.

Le maire de votre village vous procure-t-il un avantage sur les villages voisins : vous êtes enchantés de lui, vous le considérez; les habitants des villes manifestent de la même manière le désir d'exercer leur supériorité sur les villes des environs; les provinces rivalisent entre elles, et il existe entre les nations, pour leur

intérêt personnel, des luttes que l'on appelle guerre (1). Dans les efforts faits par toutes ces fractions de l'humanité, quelle est la portion qui a une tendance *directe* au bien général? Elle est bien petite, en vérité; et cela n'est pas étonnant, puisque l'humanité n'a pris encore aucune mesure pour accorder *collectivement* des récompenses à ceux qui réussissent à faire des travaux d'une *utilité générale*. Pour réunir autant que possible en un seul faisceau toutes ces forces agissant dans des directions *si variées*, et *souvent contraires;* pour les ramener autant que possible à la seule direction qui puisse améliorer le sort de l'humanité, je ne crois pas qu'on puisse trouver un meilleur moyen que celui que je vous propose. En voilà en ce moment assez sur les savants : parlons des artistes.

Les dimanches, l'éloquence a pour vous des charmes; vous avez du plaisir à lire un livre bien écrit, à voir de

(1) Les moralistes se mettent en contradiction quand ils défendent à l'homme l'égoïsme, et qu'ils approuvent le patriotisme; car le patriotisme n'est pas autre chose que l'égoïsme national ; et cet égoïsme fait commettre de nation à nation les mêmes injustices que l'égoïsme personnel entre les individus.

Les opinions sont encore partagées sur la question de l'égoïsme. quoique la discussion soit ouverte sur ce sujet, et suivie avec chaleur depuis le commencement du monde ; la solution du problème consiste à ouvrir une route qui soit commune à l'intérêt particulier et à l'intérêt général.

La conservation des corps organisés tient à l'égoïsme ; tous les efforts pour *combiner* les intérêts des hommes sont des tentatives faites dans une bonne direction ; toute la partie des raisonnements des moralistes qui dépasse la combinaison des intérêts, et qui tend à détruire l'égoïsme, présente une série d'erreurs dont il est facile de reconnaître la cause. *Les moralistes prennent souvent les mots pour les choses.*

La première génération de l'humanité a été celle dans laquelle il y a eu le plus d'égoïsme personnel, puisque les individus ne *combinaient* point leurs intérêts.

beaux tableaux, de belles statues, ou bien encore à entendre une musique capable de fixer votre attention. Pour parler ou pour écrire d'une manière qui vous amuse, pour faire un tableau ou une statue qui vous plaise, pour composer de la musique qui vous intéresse, il faut beaucoup travailler. N'est-il pas bien juste, mes amis, que vous récompensiez les artistes qui remplissent l'intervalle de vos occupations par les plaisirs les plus propres à développer votre intelligence, en l'exerçant sur les nuances les plus délicates de vos sensations?

Souscrivez tous, mes amis : quelque peu d'argent que vous mettiez à la souscription, vous êtes si nombreux que la somme totale sera considérable; d'ailleurs la considération dont se trouveront investis ceux que vous nommerez, leur donnera une force incalculable. Vous verrez comme les gens riches se démèneront pour se distinguer dans les sciences et dans les arts, lorsque cette route conduira *au plus haut degré de considération*. Quand vous n'y gagneriez que de les détourner des querelles que le désœuvrement fait naître entre eux, seulement pour savoir quelle quantité d'entre vous se trouvera sous leurs ordres, querelles dans lesquelles ils vous mêlent toujours, et dont vous êtes toujours les dupes, ce serait déjà beaucoup.

Si vous admettez mon projet, il y aura une chose qui vous embarrassera, ce sont les choix. Je vais vous dire, mes amis, la marche que je suivrai pour faire les miens. Je demanderai à tous les mathématiciens que je connais quels sont, à leur jugement, les trois meilleurs mathématiciens, et je nommerai les trois mathématiciens qui auront obtenu le plus de voix de la part des personnes

que j'aurai consultées. Je ferai de même pour les physiciens, etc.

Après avoir divisé l'humanité en trois fractions, et avoir présenté à chacune d'elles les raisons qui paraissent devoir les engager à adopter mon projet, je vais maintenant, mon ami, m'adresser à mes contemporains collectivement, pour leur présenter les réflexions que j'ai faites sur la révolution française.

La suppression des priviléges de naissance a exigé des efforts qui avaient rompu les liens de l'organisation ancienne, et n'a point été un obstacle à la réorganisation sociale; mais l'appel qui avait été fait à tous les membres de la société, de remplir fréquemment les fonctions de délibérant, a été sans succès. Indépendamment des atrocités épouvantables que cette application du principe d'égalité a fait commettre par l'effet bien naturel qu'elle a produit, celui de mettre le pouvoir entre les mains des ignorants, elle a fini par engendrer une forme de gouvernement absolument impraticable, par la raison que les gouvernants, *tous payés afin d'admettre les non-propriétaires,* étaient tellement multipliés que le travail des gouvernés pouvait à peine suffire à les nourrir, ce qui menait à un résultat absolument opposé au désir le plus constant des non-propriétaires, celui de payer peu d'impôts.

Voici une idée qui me paraît juste. Les premiers besoins de la vie sont les plus impérieux; les non-propriétaires ne peuvent les satisfaire qu'incomplétement.

Un physiologiste voit clairement que leur désir le plus constant doit être celui de la diminution de l'impôt, ou de l'augmentation de salaire, ce qui revient au même.

Je crois que toutes les classes de la société se trouveraient bien de cette organisation : le pouvoir spirituel entre les mains des savants ; le pouvoir temporel entre les mains des propriétaires ; le pouvoir de nommer ceux appelés à remplir les fonctions de grands chefs de l'humanité, entre les mains de tout le monde ; pour salaire aux gouvernants, la considération.

A demain, mon ami ; je crois qu'en voilà assez pour aujourd'hui.

Est-ce une apparition ? N'est-ce qu'un rêve ? Je l'ignore ; mais je suis certain d'avoir éprouvé les sensations dont je vais vous rendre compte.

La nuit dernière, j'ai entendu ces paroles :

« Rome renoncera à la prétention d'être le chef-lieu « de mon Église ; le pape, les cardinaux, les évêques et « les prêtres, cesseront de parler en mon nom ; l'homme « rougira de l'impiété qu'il commet en chargeant de « tels imprévoyants de me représenter.

« J'avais défendu à Adam de faire la distinction du « bien et du mal, il m'a désobéi ; je l'ai chassé du para- « dis, mais j'ai laissé à sa postérité un moyen d'apaiser « ma colère : qu'elle travaille à se perfectionner dans « la connaissance du bien et du mal, et j'améliorerai

« son sort ; un jour viendra que je ferai de la terre un « paradis.

« Tous ceux qui ont établi des religions en avaient « reçu de moi le pouvoir, mais ils n'ont pas bien com- « pris les instructions que je leur avais données ; ils « ont toujours cru que je leur avais confié ma divine « science ; leur amour-propre les a conduits à tracer « une ligne de démarcation entre le bien et le mal dans « les actions les plus minutieuses de la vie de l'homme, « et ils ont tous négligé la partie la plus essentielle de « leur mission, celle de fonder un établissement qui fit « suivre à l'intelligence humaine la route la plus courte « pour se rapprocher indéfiniment de ma divine pré- « voyance ; ils ont tous oublié de prévenir les ministres « de mes autels que je leur retirerais le pouvoir de « parler en mon nom quand ils cesseraient d'être plus « savants que le troupeau qu'ils conduiraient, et qu'ils « se laisseraient dominer par le pouvoir temporel.

« Apprends que j'ai placé *Newton* à mes côtés, que je « lui ai confié la direction de la lumière et le comman- « dement des habitants de toutes les planètes.

« La réunion des vingt et un élus de l'humanité « prendra le nom de conseil de Newton ; le conseil de « Newton me représentera sur la terre ; il partagera « l'humanité en quatre divisions, qui s'appelleront : « Anglaise, Française, Allemande, Italienne : chacune « de ces divisions aura un conseil composé de même « que le conseil en chef. Tout homme, quelque partie

« du globe qu'il habite, s'attachera à une de ces divi-
« sions et souscrira pour le conseil en chef et pour
« celui de sa division.

« Les femmes seront admises a souscrire : elles pourront être nommées.

« Les fidèles, après leur mort, seront traités comme
« ils auront mérité de l'être pendant leur vie.

« Les membres des conseils de division n'entreront
« en fonctions qu'après en avoir reçu l'autorisation du
« conseil en chef. Ce conseil n'admettra point ceux qu'il
« ne jugera pas à la hauteur des connaissances les
« plus transcendantes acquises dans la partie pour
« laquelle ils auront été élus.

« Les habitants d'une partie du globe quelconque,
« quelles que soient sa situation et sa dimension, pour-
« ront, à quelque époque que ce soit, se déclarer
« section d'une des divisions et élire un conseil parti-
« culier de Newton. Les membres de ce conseil ne
« pourront entrer en fonctions qu'après en avoir reçu
« l'autorisation du conseil de division. Il y aura une
« députation permanente de chacun des conseils de
« division auprès du conseil en chef; il y en aura une
« également de chaque conseil de section, auprès du
« conseil de sa division. Ces députations seront com-
« posées de sept membres, un de chaque classe.

« Dans tous les conseils, *le mathématicien* qui aura « obtenu le plus de voix présidera.

« Tous les conseils seront partagés en deux divisions; « la première sera composée des quatre premières « classes, et la seconde des trois dernières. Lorsque la « seconde division s'assemblera séparément, elle sera « présidée par *le littérateur* qui aura obtenu le plus de « voix.

« Chaque conseil fera bâtir un temple qui contiendra « un mausolée en l'honneur de Newton. Ce temple sera « divisé en deux parties : l'une, qui contiendra le mau- « solée, sera embellie par tous les moyens que les « artistes pourront inventer; l'autre sera construite et « décorée de manière à donner aux hommes une idée « du séjour destiné pour une éternité à ceux qui nuiront « aux progrès des sciences et des arts.

« La première division réglera le culte *intérieur* du « mausolée.

« La seconde division du conseil réglera le culte *exté-* « *rieur;* elle le combinera d'une manière qui présente « un spectacle majestueux et brillant. Tous les services « distingués rendus à l'humanité, toutes les actions qui « auront été grandement utiles à la propagation de la « foi, seront honorés : le conseil réuni déterminera « les honneurs qui seront accordés.

« Il sera établi des marques distinctives pour les

« membres des conseils et pour les personnes nommées « par eux. Ces marques distinctives seront de nature à « être ostensibles ou cachées, à la volonté de ceux qui « auront le droit de les porter.

« Tout fidèle qui se trouvera éloigné de moins d'une « journée de marche d'un temple descendra une fois par « an dans le mausolée de Newton, par une ouverture « consacrée à cette destination :

« Les enfants y seront apportés par leurs parents le « plus tôt possible après leur naissance.

« Toute personne qui n'exécutera pas ce commande- « ment sera regardée par les fidèles comme un ennemi » de la religion.

« Si Newton juge qu'il soit nécessaire, pour remplir « mes intentions, de transporter dans une autre planète « le mortel descendu dans son mausolée, il le fera.

« Dans les environs du temple, il sera bâti des labo- « ratoires, des ateliers, et un collége; tout le luxe sera « réservé pour le temple; les laboratoires, les ateliers, « le collége, les logements des membres du conseil, et « ceux destinés à recevoir les députations des autres « conseils, seront construits et décorés dans un mode « simple. La bibliothèque ne contiendra jamais plus de « cinq cents volumes.

« Tous les ans chaque membre du conseil nommera « cinq personnes :

« 1° Un adjoint, qui aura droit de séance et voix déli-

« bérative, en l'absence du membre par lequel il aura « été nommé.

« 2° Un ministre du culte, destiné à officier dans les « grandes cérémonies, pris dans les cinq cents plus forts « souscripteurs.

« 3° Une personne ayant par ses travaux été utile aux « progrès des sciences et des arts.

« 4° Une personne ayant fait des applications utiles « des sciences et des arts.

« 5° Une personne à laquelle ils voudront donner une « preuve d'affection particulière.

« Ces nominations ne seront valables qu'après avoir « été admises par la majorité du conseil; elles auront « lieu tous les ans, et les personnes en faveur desquelles « elles seront faites n'en jouiront que pendant un an; « ces personnes pourront être réélues.

« Le président de chaque conseil fera la nomination « d'un gardien du territoire sacré qui renfermera le « temple et ses dépendances. Le gardien du territoire « sacré sera chargé de la police; il sera trésorier, et il « administrera les dépenses, le tout sous les ordres du « conseil. Ce gardien sera pris dans les cent plus forts « souscripteurs; il aura droit de séance dans le conseil; « sa nomination ne sera valable qu'après avoir été « approuvée par la majorité du conseil.

« Le conseil en chef aura dans chaque division un « établissement; il résidera alternativement une année « dans chaque division.

« Un homme revêtu d'un grand pouvoir sera le fon-
« dateur de cette religion; pour récompense il aura le
« droit d'entrer dans tous les conseils, et celui de pré-
« sider. Il gardera ce droit toute sa vie; et à sa mort il
« sera enterré dans le tombeau de Newton.

« Tous les hommes travailleront; ils se regarderont
« tous comme des ouvriers attachés à un atelier dont les
« travaux ont pour but de rapprocher l'intelligence
« humaine de ma divine prévoyance. Le conseil en chef
« de Newton dirigera les travaux; il fera ses efforts
« pour bien comprendre les effets de la pesanteur uni-
« verselle : elle est la loi unique à laquelle j'ai soumis
« l'univers.

« Tous les conseils de Newton respecteront la ligne
« de démarcation qui sépare le pouvoir spirituel du
« pouvoir temporel.

« Aussitôt que les élections du conseil en chef et des
« conseils de division auront été effectuées, le fléau de
« la guerre abandonnera l'Europe pour n'y jamais repa-
« raître.

« Apprends que les Européens sont les enfants
« d'Abel; apprends que l'Asie et l'Afrique sont habitées
« par la postérité de Caïn. Vois comme ces Africains
« sont sanguinaires; remarque l'indolence des Asiati-
« ques; ces hommes impurs n'ont point donné de suite
« aux premiers efforts qu'ils ont faits pour se rappro-
« cher de ma divine prévoyance. Les Européens réuni-
« ront leurs forces, ils délivreront leurs frères Grecs

« de la domination des Turcs. Le fondateur de la reli-
« gion sera le directeur en chef des armées des fidèles.
« Ces armées soumettront les enfants de Caïn à la reli-
« gion, et feront sur toute la terre les établissements
« nécessaires à la sûreté des membres des conseils de
« Newton, dans tous les voyages qu'ils jugeront utile
« de faire pour les progrès de l'esprit humain.

« Dors. »

A mon réveil j'ai trouvé ce que vous venez de lire très-distinctement gravé dans ma mémoire.

TROISIÈME LETTRE.

C'est Dieu qui m'a parlé : un homme aurait-il pu inventer une religion supérieure à toutes celles qui ont existé? il faudrait supposer qu'aucune d'elles n'a été instituée par la Divinité : regardez comme le précepte est clair dans la religion qui m'a été révélée, voyez comme son exécution est assurée. L'obligation est imposée à chacun de donner constamment à ses forces personnelles une direction utile à l'humanité; les bras du pauvre continueront à nourrir le riche, mais le riche reçoit le commandement de faire travailler sa cervelle, et si sa cervelle n'est pas propre au travail, il sera bien obligé de faire travailler ses bras; car Newton ne laissera sûrement pas sur cette planète, une des plus voisines du soleil, des ouvriers volontairement inutiles dans l'atelier.

Nous ne verrons plus la religion avoir pour ministres

des hommes pourvus du droit de nommer les chefs de l'humanité, ce seront tous les fidèles qui nommeront leurs guides et les qualités auxquelles ils reconnaîtront ceux que Dieu a appelés à les représenter ne seront plus d'insignifiantes vertus, telles que la chasteté et la continence; ce seront les talents, ce sera le plus haut degré de talents.

Je ne m'étendrai pas davantage à ce sujet : tout homme qui croit à la révélation sera nécessairement convaincu que Dieu seul a pu donner à l'humanité le moyen de forcer chacun de ses membres à suivre le précepte de l'amour du prochain.

P. S. Je compte vous écrire une lettre dans laquelle j'envisagerai la religion comme une invention humaine, je la considérerai comme étant la seule nature d'institution politique qui tende à l'organisation générale de l'humanité. Les risques, auxquels je sens que je vais me trouver exposé pour vous avoir engagé à faire descendre les gouvernants en seconde ligne de considération, m'engagent à prendre la précaution de vous communiquer sur-le-champ l'idée la plus capitale de celles qui doivent entrer dans le travail que je vous annonce.

Faites la supposition que vous avez acquis connaissance de la manière dont la matière s'est trouvée répartie à une époque quelconque, et que vous avez fait le plan de l'Univers, en désignant par des nombres la quantité de matière qui se trouvait contenue dans chacune de ses parties : il sera clair à vos yeux qu'en faisant sur ce plan application de la loi de la pesanteur universelle, vous pourriez prédire, aussi exactement que l'état des connaissances mathématiques vous le permettrait,

tous les changements successifs qui arriveraient dans l'Univers.

Cette supposition placera votre intelligence dans une position où tous les phénomènes se présenteront à elle sous les mêmes apparences; car en examinant sur le plan de l'Univers la partie de l'espace occupée par votre individu, vous ne trouverez point aux phénomènes que vous avez appelés *moraux*, et à ceux que vous avez appelés physiques, un caractère différent.

L'indication que je viens de vous donner est suffisante pour que l'idée soit entendue par les mathématiciens.

Me voilà bien content, mes chers contemporains : la partie la plus capitale de mon travail est arrivée à bon port, puisque je l'ai remise dans vos mains; vous avez maintenant un plan d'organisation générale qui n'exige pour son exécution que de légers changements aux habitudes contractées, puisqu'il n'offre dans toutes ses parties que des modifications aux idées admises : je viens de dire aux savants la position dans laquelle je me suis placé pour faire cette combinaison; ainsi, quelque chose qui m'arrive, si ce que j'ai conçu est bon, vous pourrez en tirer parti. En cas que force majeure m'empêche de faire le travail de rédaction des idées intermédiaires, avec un peu de méditation, tout homme pour lequel la conception de la pesanteur universelle sera une sensation claire, et qui sera au courant des connaissances physiologiques, les observations sur les progrès de l'esprit humain comprises, pourra facilement les établir.

INTRODUCTION

AUX

TRAVAUX SCIENTIFIQUES

DU

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

AVERTISSEMENT DES ÉDITEURS.

L'Introduction aux travaux scientifiques du XIXe *siècle*, telle que Saint-Simon l'a fait tirer et distribuer en 1808, se compose des deux volumes que nous réimprimons; mais il est certain qu'en 1807, l'auteur avait préparé une première édition en un seul volume.

Nous ignorons à combien d'exemplaires fut tiré ce volume; sa pagination s'arrête à la page 176, au milieu de la citation faite par Saint-Simon du *Discours préliminaire de l'Encyclopédie;* il ne contient pas l'avant-propos placé en tête de l'édition de 1808 ; mais il est précédé d'un avertissement supprimé dans cette édition.

Nous avons expliqué dans notre *Essai sur la doctrine de Saint-Simon,* comment nous avions retrouvé la preuve de ce premier tirage dans l'exemplaire de l'*Introduction aux travaux scientifiques du* XIXe *siècle* que possède la Bibliothèque impériale; au moment même où nous composons la présente note, M. Henri Fournel veut bien nous communiquer un autre exemplaire du volume tiré en 1807, qu'il vient d'acheter chez un bouquiniste.

La collation exacte de l'exemplaire tiré en 1807 avec l'exemplaire de 1808, montre que Saint-Simon n'avait, en 1808, rien retranché dans le corps de sa rédaction de 1807. La différence entre les deux tirages consiste en quelques additions de peu d'importance.

Nous suivons dans notre publication le texte de 1808, mais nous croyons devoir donner en entier, en reproduisant même les dispositions et autant que possible le caractère adopté par Saint-Simon, l'*Avertissement et le Plan de travail* qu'il avait placés en tête de l'édition préparée en 1807.

INTRODUCTION

AUX

TRAVAUX SCIENTIFIQUES

DU

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

PAR C. H. DE SAINT-SIMON

A PARIS

de l'imprimerie française et allemande de J. L. Scherff

rue des Bons-Enfans n° 30

1807.

AUX PERSONNES

QUI S'INTÉRESSENT AUX PROGRÈS

DE LA SCIENCE

MES CHERS COLLÈGUES

J'ai entrepris un travail dont voici le plan. Ce travail sera divisé en quatre parties, dont

l'importance est telle que j'ai cru devoir donner le titre d'ouvrage à chacune d'elles.

PLAN DE TRAVAIL.

PREMIER OUVRAGE.

SUR LA PHYSIQUE

DES CORPS BRUTS,

SUR LA PHYSIQUE

DES CORPS ORGANISÉS,

ET

SUR LA PHILOSOPHIE.

SECOND OUVRAGE.

PREMIÈRE SECTION.

CRITIQUE DE L'HISTOIRE

DE L'ESPRIT HUMAIN,

PAR CONDORCET.

DEUXIÈME SECTION.

ESQUISSE

D'UN NOUVEAU TABLEAU HISTORIQUE

DIVISÉ EN NEUF PARTIES.

PREMIÈRE PARTIE.

Progrès de la science, antérieurs à la civilisation des Égyptiens.

DEUXIÈME PARTIE.

Depuis la civilisation des Égyptiens jusqu'à l'apparition d'Homère.

TROISIÈME PARTIE.

Depuis Homère jusqu'à Socrate.

QUATRIÈME PARTIE.

Depuis Socrate jusqu'à Jésus.

CINQUIÈME PARTIE.

Depuis Jésus jusqu'à Mahomet.

SIXIÈME PARTIE.

Depuis Mahomet jusqu'à Bacon.

SEPTIÈME PARTIE.

Depuis Bacon jusqu'à nous.

HUITIÈME PARTIE.

Du présent scientifique.

NEUVIÈME PARTIE.

De l'avenir scientifique.

TROISIÈME OUVRAGE.

PLAN

D'UNE NOUVELLE ENCYCLOPÉDIE.

EXAMEN

de la manière dont les conceptions exposées dans les trois ouvrages précédens se sont formées, enchaînées et éclaircies dans l'esprit de l'auteur.

Mes chers Collègues

Je fais une grande entreprise, j'ai besoin de vos secours; je vous les demande; je vous conjure de m'aider de vos conseils. Je vous communiquerai mon travail, partie par partie, à mesure que chacune d'elles sera rédigée.

Je vous présente dans cette première livraison mon opinion sur la physique des corps bruts.

Je vous prie de disposer de moi, si je puis vous être de quelque utilité pour vos travaux.

Saint-Simon.

INTRODUCTION

AUX

TRAVAUX SCIENTIFIQUES

DU

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

PAR C. H. DE SAINT-SIMON

TOME PREMIER.

A PARIS
de l'imprimerie française-allemande de J. L. Scherff
rue des Bons-Enfans n° 30
1808.

5.

AVANT-PROPOS.

Une conception neuve est une bonne fortune pour celui dans la tête de qui elle se forme; c'est une bonne fortune pour ses amis, pour ses concitoyens, pour ses contemporains; c'est une bonne fortune pour l'humanité entière.

On ne devrait donner le nom d'auteur qu'à l'écrivain dont les ouvrages sont le développement d'une conception neuve.

Les inventeurs en science ont presque toujours gardé le secret de leurs découvertes jusqu'à l'entière confection de l'ouvrage dans lequel ils en ont fait une exposition détaillée. Cette marche ne me paraît pas être la meilleure. Mon but est d'associer mes contemporains, mes compatriotes particulièrement, à mes tra-

vaux. J'ai le pressentiment que je ne serai pas mûr avant dix ans, pour rédiger l'ouvrage dont je présente l'esquisse. J'espère, en communiquant d'avance les idées que je compte faire entrer dans la composition de cet ouvrage, procurer à mes compatriotes des jouissances dont nous aurions été privés. La marche que j'adopte me paraît devoir être utile à la science. S'il se trouve des personnes plus en état que moi d'exécuter le travail, elles me sauront gré d'avoir publié mes idées, et d'avoir mis des matériaux à leur disposition. Si j'ai été destiné par le grand Ordre de choses à faire ce travail, j'y aurai gagné les éclaircissements et les idées que les objections et la discussion m'auront fournis.

Je suis pénétré de respect pour les mânes de Bacon, de Descartes, de Locke et de Newton, j'admire l'esprit méthodique qu'ils ont montré dans le développement de leurs conceptions; mais je regrette que ces auteurs ne nous aient pas laissé une collection d'idées détachées. Souvent, en liant ensemble un grand nombre d'idées, on altère la pureté primitive de chacune d'elles. Il faudrait employer deux moyens pour faire connaître une nouvelle série d'idées dans le plus court délai; il faudrait présenter ces idées liées, et les présenter aussi détachées, afin que la discussion pût s'ouvrir sur le tout et sur les parties.

La connaissance humaine a acquis de la superficie en même temps que de la profondeur. Il y a aujourd'hui bien plus de personnes en état d'entendre des

idées neuves qu'il n'y en avait autrefois ; l'auteur qui produit les idées les plus fortes et les plus neuves est bien moins en avant de ses lecteurs que les écrivains célèbres de l'antiquité ne l'ont été de leurs contemporains. Il me paraît qu'il y a de la part d'un auteur une sorte de pédanterie à ne jamais causer familièrement avec son lecteur, et à conserver toujours vis-à-vis de lui le maintien d'un professeur donnant ses leçons. Ma sensation, en écrivant, est bien plutôt celle de présenter un sujet de conversation que de traiter le sujet dont je parle.

Les révolutions scientifiques suivent de près les révolutions politiques. Newton a trouvé le fait de la gravitation universelle peu d'années après la mort de Charles Ier. Je prévois, je pressens qu'il s'opèrera incessamment une grande révolution scientifique.

J'ai conçu un projet dont l'exécution couvrira de gloire la Nation française. Sa rivale sera forcée de reconnaître que la France mérite le titre de grande nation, et qu'elle est digne de marcher sous les ordres du grand Napoléon.

Descartes arracha le sceptre du monde des mains de l'imagination et le plaça dans celles de la raison ; il dit : « *Donnez-moi de la matière et du mouvement, je vous ferai un monde.* » Il osa entreprendre l'explication du mécanisme de l'Univers. Le système des tourbillons est admirable, en le considérant du point de vue où l'on doit se placer pour l'envisager. Ce système a eu le mérite inappréciable d'être le premier aperçu

général pur. Aucune idée théologique n'est entrée dans ses éléments.

Newton ne doit pas être placé avant Descartes; il ne doit pas même être mis sur la même ligne; il n'est point sorti du pays scientifique découvert par le grand homme que les Français ont le bonheur de compter au nombre de leurs aïeux.

Il y a deux genres de travaux scientifiques : CHERCHER DES FAITS; RAISONNER SUR LES FAITS, c'est-à-dire, perfectionner les théories. C'est du perfectionnement de la théorie scientifique que Descartes s'est principalement occupé. L'École avait suivi, au delà de ses limites naturelles, la direction que Descartes lui avait donnée; elle se perdait dans les labyrinthes de la métaphysique; elle négligeait totalement la recherche des faits quand Locke et Newton ont paru.

Locke et Newton ont pris une nouvelle direction; ils ont cherché des faits, et ils en ont trouvé de capitaux. L'un a trouvé celui de la gravitation, l'autre celui de la perfectibilité de l'esprit humain.

L'École est devenue Newto-Lockiste : depuis près d'un siècle elle suit la direction que ces deux grands hommes lui ont donnée; elle s'occupe de la recherche des faits, et elle néglige les théories.

Pour le progrès de la science, pour le bonheur de l'humanité, pour la gloire de la Nation française, l'Institut devrait travailler au perfectionnement de la théorie, il devrait revenir à la direction de Descartes.

Je vais employer une comparaison pour mieux faire

comprendre mon idée. Descartes, aussitôt arrivé au nouveau pays scientifique qu'il a découvert, s'est transporté sur la montagne la plus élevée : c'est là qu'il a passé sa vie à examiner le pays dont il nous a donné une idée générale. Locke et Newton sont descendus du sommet de la montagne dans les régions inférieures, et ont employé leur vie à les parcourir. C'est à la fin de leur carrière qu'ils sont remontés sur le sommet; mais alors ils n'avaient plus la vue assez bonne pour découvrir l'ensemble du pays dont chacun d'eux n'avait d'ailleurs reconnu qu'une moitié.

Depuis cent ans, l'École a parcouru le pays scientifique dans toutes les directions; il est temps de nous replacer au point de vue général. C'est à raccorder les cartes particulières faites depuis cent ans que nous devons travailler; nous avons les matériaux nécessaires pour dresser la carte générale.

C'est en secret qu'il faut organiser le système ébauché par Descartes; il y aurait de l'inconvénient à rendre les ignorants témoins de ce travail auquel ils ne sont point susceptibles d'être employés. J'engage les personnes auxquelles je donnerai des exemplaires de mon Ouvrage, à ne les communiquer qu'à des hommes d'une instruction distinguée, et d'un caractère sûr. Je ne mets point mon Ouvrage en vente; je ne le fais point annoncer par les journaux : ainsi je prends toutes les précautions qui dépendent de moi pour éviter les inconvénients qui pourraient résulter d'une publication prématurée.

J'écris parce que j'ai des choses neuves à dire; je présenterai mes idées telles qu'elles ont été forgées par mon esprit; je laisse aux écrivains de profession le soin de les limer; j'écris comme un gentilhomme, comme un descendant des comtes de Vermandois, comme un héritier de la plume du duc de Saint-Simon.

Ce qu'il y a eu de plus grand de fait, de plus grand de dit, a été fait, a été dit par des gentilshommes : Copernic, Galilée, Bacon, Descartes, Newton et Leibnitz étaient gentilshommes. Napoléon aurait mis par écrit les conceptions qu'il exécute, si le trône ne s'était pas trouvé vacant.

Mes deux principaux livres ne doivent être considérés que comme une introduction. Ce n'est qu'après les avoir lus que le lecteur pourra porter un premier jugement sur le projet que j'ai conçu. Je commencerai par rendre compte de la marche de l'esprit humain depuis Descartes jusqu'à l'établissement de la nouvelle dynastie; je citerai les idées générales produites par les hommes les plus marquants des deux derniers siècles; des citations de cette nature ne peuvent point être tronquées; je les donnerai donc dans leur entier. Je serai d'abord blâmé, mais plus tard je serai approuvé. On sentira l'utilité d'avoir une collection des opinions générales qui ont aujourd'hui force de loi dans l'École, on sentira combien il était important, pour le progrès de la science, de lier ensemble ces opinions; et on reconnaîtra l'impossibilité d'opérer cette liaison d'une manière satisfaisante sans rapprocher ces idées, sans

les ranger sous un même point de vue, sans les placer dans le même ouvrage, dans le même volume.

Depuis longtemps l'École a perdu de vue la science générale. Elle a besoin, pour s'y livrer avec succès, de faire quelques études préliminaires.

Sous le règne du grand Napoléon, la France doit briller de tous les genres de gloire. Depuis l'établissement de la nouvelle dynastie, nous avons mérité la plume d'un Tacite pour écrire notre histoire militaire; mais notre École n'a produit aucune idée neuve, le joug scientifique anglais pèse encore sur nos têtes. Nous sommes encore Newtoniens et Lockistes, malgré les efforts de l'Empereur pour faire faire un pas capital à la science. Il a stimulé notre intelligence, il nous a dit, en adressant la parole à l'Institut : *Rendez-moi compte des progrès de la science depuis* 1789; *dites-moi quel est son état actuel, et quels sont les moyens à employer pour lui faire faire de grands progrès?*

La réponse de l'Institut à cette superbe question a été divisée en plusieurs rapports historiques tous très-bien faits, mais qui ne sont liés par aucune vue générale. Cette réponse n'indique pas le moyen de faire faire à la science un pas Napoléonien.

L'Empereur est le chef scientifique de l'humanité, comme il en est le chef politique. D'une main, il tient l'infaillible compas; de l'autre l'épée exterminatrice des opposants au progrès des lumières. Autour de son trône doivent se ranger les plus illustres savants du globe, comme les plus vaillants capitaines. L'École ayant

Napoléon pour chef, doit élever, sous sa direction, un monument scientifique d'une dimension et d'une magnificence qui ne puisse être égalée par aucun de ses successeurs.

Faire une bonne Encyclopédie, organiser le système scientifique projeté par Descartes, est le seul travail scientifique digne des vues du grand Napoléon.

Mon Ouvrage sera une réponse à la question de l'Empereur. Ce travail sera long. Je le ferai paraître partie par partie, à mesure que chacune d'elles sera rédigée. Je prie les lecteurs de m'aider de leurs conseils.

INTRODUCTION

AUX

TRAVAUX SCIENTIFIQUES

DU

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

CHAPITRE PREMIER.

Le remède est facile à trouver quand le mal est connu. Je vais mettre en évidence un inconvénient majeur du système scientifique actuel. J'indiquerai ensuite le remède (1).

En examinant les théories des différentes parties de la physique des corps bruts, j'ai remarqué qu'il y avait opposition d'idées sur un point bien important.

(1) Cette première phrase manque dans le tirage de 1807.
(Note des Éditeurs.)

Les savants qui ont observé la marche des solides célestes, et qui calculent leurs mouvements (je les nommerai *Solidiciens* (1)) disent : l'espace qui sépare les astres est vide ; s'il n'était pas vide, il y aurait résistance du milieu, et les solides éprouveraient un frottement qui altérerait leurs mouvements.

Les savants qui étudient la marche des fluides (je les nommerai *Fluidiciens*), expliquent de différentes manières la transmission de la lumière ; mais, quelle que soit l'explication qu'ils en donnent, ils admettent que la lumière est matérielle, que c'est un fluide qui traverse les espaces existant entre les corps célestes.

Ainsi les *solidiciens* ont l'idée qu'il n'existe point, et les *fluidiciens* l'idée qu'il existe de la matière dans l'espace qui sépare les corps célestes.

Pourquoi l'École ne travaille-t-elle pas à faire disparaître la contradiction existante entre la théorie de la SOLIDICITÉ *et celle de la* FLUIDICITÉ ?

Quel est le point de vue scientifique auquel il faut se placer pour découvrir le moyen de faire disparaître cette contradiction ?

(1) Il faut des mots nouveaux pour exprimer avec précision des idées neuves.

Les solides et les fluides sont égaux de masse dans l'Univers ; leur action réciproque est par conséquent égale.

La physique des corps bruts doit se diviser en deux branches : physique des solides et physique des fluides.

Les savants adonnés à l'étude de la physique des corps bruts, doivent se diviser en deux classes. Les mots de la langue les moins impropres pour désigner ces classes sont astronomes et opliciens ; mais ces mots n'auraient rendu que très-imparfaitement l'idée que je viens d'indiquer. J'ai pris en conséquence le parti de faire les mots : *Solidiciens* et *Fluidiciens*.

CHAPITRE II.

QUESTION A RÉSOUDRE.

POURQUOI L'ÉCOLE NE TRAVAILLE-T-ELLE PAS A FAIRE DISPARAITRE LA CONTRADICTION EXISTANTE ENTRE LA THÉORIE DE LA SOLIDICITÉ ET CELLE DE LA FLUIDICITÉ?

EXAMEN DE LA QUESTION.

PREMIÈRE PARTIE.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

C'est en méditant profondément sur la marche suivie par l'esprit humain; c'est en examinant attentivement le jeu du mécanisme de notre intelligence; c'est en observant avec une scrupuleuse exactitude tous les changements qu'éprouve une idée pour passer de l'état de premier aperçu à celui de conception claire; c'est en déterminant avec précision toutes les formes sous lesquelles elle se présente et toutes les modifications

qu'elle subit avant d'acquérir le caractère de vérité diaphane, qu'on peut découvrir les moyens de rendre compte du pourquoi en question.

L'esprit a deux manières d'opérer dans ses recherches; il existe deux manières de traiter une question quelconque; deux manières d'envisager une série de questions; deux manières d'organiser les théories; deux manières de travailler au perfectionnement de la science. On a donné à l'une de ces deux manières le nom de SYNTHÈSE, et à l'autre celui d'ANALYSE. Par l'analyse on remonte des faits particuliers au fait général; par la synthèse, on descend du fait général aux faits particuliers. On emploie quelquefois d'autres expressions pour distinguer ces deux grandes fonctions de l'intelligence : on les désigne en disant, pour la première, considérer les choses *à priori*, et pour la seconde, les envisager *à posteriori*.

DEUXIÈME PARTIE.

EXAMEN DES FAITS.

APERÇU des travaux scientifiques du dix-septième siècle.

Dans les premières années du dix-septième siècle, les hommes ont commencé à raisonner sur le mécanisme de leur intelligence, en basant leurs raisonnements sur des observations. Bacon a pris la plume dans

ces circonstances : il a signalé, par ses travaux, la dernière grande époque de l'histoire de la science; il a entrevu la bonne méthode ; il s'est particulièrement attaché à observer les grandes opérations de l'intelligence; il a su distinguer la marche synthétique de la marche analytique; il a mis cette observation abstraite à la portée des esprits les plus ordinaires, au moyen des ingénieuses comparaisons qu'il a employées.

Bacon a adopté la marche synthétique : il s'est placé au point de vue scientifique général; il a embrassé la science d'un coup-d'œil; il a divisé et sous-divisé méthodiquement la masse des connaissances acquises; il a, suivant sa propre expression, développé un nouvel organe de notre intelligence.

Enfin Bacon a entrevu, et il a présenté, par aperçu, les deux idées suivantes :

1° Celle qu'il fallait procéder à l'organisation d'un nouveau système scientifique;

2° Celle qu'il fallait procéder synthétiquement à l'organisation de ce système.

Descartes a commencé à écrire peu de temps après Bacon : il a suivi l'impulsion donnée par ce novateur en philosophie générale : il a éclairci ses aperçus, il a perfectionné son plan ; il l'a mis à exécution; il a procédé à l'organisation d'un nouveau système scientifique; il a procédé, par voie de SYNTHÈSE; il a créé le système des tourbillons, conception sublime, à laquelle nous devons l'essor pris par les sciences positives (1).

(1) Beaucoup de personnes considèrent Descartes et Bacon comme deux philosophes rivaux, inventeurs tous les deux, chacun de son côté, du projet d'organisation d'un nouveau système scientifique. Ces personnes mettent en parallèle les travaux de ces deux auteurs; elles comparent leurs

C'est Descartes qui a organisé l'insurrection scientifique. C'est lui qui a tracé la ligne de démarcation entre les sciences ancienne et moderne ; c'est lui qui a planté le drapeau auquel se sont ralliés les physiciens pour attaquer les théologiens; il a arraché le sceptre du monde des mains de l'imagination, pour le placer dans celles de la raison ; il a posé le célèbre principe : L'HOMME NE DOIT CROIRE QUE LES CHOSES AVOUÉES PAR LA RAISON

écrits, et accordent la supériorité à celui des deux qui leur parait avoir l mieux traité la question.

Cette manière de voir, qui a été adoptée par l'École, ne me parait pas bonne.

Bacon est né le 22 janvier 1565 ; Descartes le 2 avril 1596 ; ainsi Bacon avait 36 ans, lorsque Descartes est né ; ainsi il avait 52 ans, lorsque Descartes a atteint sa seizième année.

Je demande maintenant :

1° S'il est possible que Descartes ait conçu le projet de changer le système scientifique, avant d'avoir atteint l'âge de 16 ans ?

2° Si on peut concevoir la possibilité que Descartes n'ait eu, pendant le cours de son éducation, aucune connaissance des idées émises par Bacon ?

A la première question, je réponds :

Le projet d'organiser un nouveau système scientifique a été le plus grand résultat qu'ait donné la combinaison des idées les plus abstraites. Par la nature des choses, il est impossible que la première formation d'un pareil plan ait eu lieu dans le cerveau d'un individu âgé de moins de 16 ans.

Je réponds à la seconde question :

Il y avait plus de dix ans que les principaux ouvrages de Bacon avaient été publiés, lorsque Descartes est sorti du collége de la Flèche ; et je crois que toute personne sensée, qui prendra la peine d'y réfléchir, sera convaincue de l'impossibilité que le jeune Descartes, avide comme il l'était de grandes idées, ait ignoré, jusqu'à sa sortie du collége, le projet que Bacon avait conçu, et pour l'exécution duquel il avait fait appel à tous les savants du globe.

Les idées générales peuvent être comparées au musc : on n'a besoin, ni de voir, ni de toucher le musc, pour en sentir l'odeur ; aussitôt qu'une nouvelle idée générale est émise, la pensée humaine subit son influence.

ET CONFIRMÉES PAR L'EXPÉRIENCE; principe qui a foudroyé la superstition; principe qui a changé la face morale de notre planète.

Descartes a commencé par démontrer que les connaissances acquises jusqu'à lui n'avaient qu'une valeur de matériaux, il a donné à cette démonstration le titre modeste de DOUTE MÉTHODIQUE; il a peint ensuite, avec énergie, l'attitude audacieuse de son esprit : DONNEZ-MOI (a-t-il dit) DE LA MATIÈRE ET DU MOUVEMENT, JE VOUS FERAI UN MONDE.

Descartes, qui avait autant d'adresse que de force, a su se mettre à l'abri des persécutions du clergé, sans entraver la marche de sa pensée, sans gêner son émission; il a fait la déclaration formelle qu'il reconnaissait l'existence de Dieu, et il n'a fait jouer aucun rôle aux idées révélées, il n'a soumis sa croyance à aucune d'elles; il ne les a considérées que comme des aperçus scientifiques, produits par des hommes de génie, à une époque où l'humanité était encore dans l'ignorance, parce qu'elle était dans l'enfance.

L'École a suivi, jusque vers la fin du dix-septième siècle, l'impulsion qui lui avait été donnée par Bacon et par Descartes : en résumant ses travaux pendant ces cent années, on trouve :

1° Qu'elle a mis en évidence les défauts les plus essentiels de l'ancien système, qui n'était autre chose que le système religieux;

2° Qu'elle a construit un premier échafaudage pour commencer l'édification d'un nouveau système.

NOTA. L'Académie des sciences a été fondée avant la fin du dix-septième siècle. Ainsi, avant la fin du dix-septième siècle, le corps des savants novateurs a eu un commencement d'existence politique.

SUITE DE L'EXAMEN DES FAITS.

Aperçu des travaux scientifiques du dix-huitième siècle.

PREMIÈRE PARTIE.

Nos yeux se fatiguent quand nous envisageons pendant longtemps les choses d'un même point de vue. Nous cessons alors de découvrir entre elles de nouveaux rapports; nous cessons même de percevoir clairement ceux que nous avions d'abord aperçus.

Il y avait près de cent ans que l'École considérait les choses A PRIORI; l'École était fatiguée : les yeux scientifiques de l'humanité n'avaient plus la faculté de percevoir de nouveaux rapports; la science ne faisait plus de progrès. On posait force principes, mais on n'en tirait aucune conséquence; les systèmes se multipliaient. L'atelier scientifique travaillait avec ardeur à l'organisation d'un monde idéal, et il négligeait l'étude du monde existant. On s'occupait exclusivement de métaphysique; on avait totalement perdu la physique de vue; on n'observait plus les faits. Locke et Newton prirent la plume dans ces circonstances. En observant la marche scientifique qu'ils ont suivie, on serait tenté de

croire qu'ils avaient fait le raisonnement et l'accord suivants, avant de se lancer dans la carrière :

Raisonnement que je suppose avoir été fait par Locke et par Newton.

L'ENTREPRISE faite par Descartes ne pouvait être terminée ni par un homme, ni par une génération, ni par les travaux réunis des diverses générations qu'un siècle voit naître. Cette entreprise est la plus importante ; elle est la plus vaste que l'esprit humain pouvait faire ; elle est, par conséquent, celle dont l'exécution demande le plus de temps. L'organisation d'un nouveau système scientifique exige différents genres d'opérations ; elle exige la répétition des mêmes opérations ; car chacune des diverses opérations, la première fois qu'elle est faite, ne peut avoir qu'une valeur d'ébauche : une ébauche générale était la première opération à faire. Descartes a fait cette opération ; il l'a très-bien faite : son système des tourbillons est une admirable ébauche générale du nouveau système scientifique.

Descartes avait fixé, avec une grande précision, le but vers lequel devaient tendre les organisateurs du nouveau système en disant : L'HOMME NE DOIT CROIRE QUE LES CHOSES AVOUÉES PAR LA RAISON ET CONFIRMÉES PAR L'EXPÉRIENCE.

Descartes a marché directement au but qu'il avait déterminé ; il a fait, sur la route qui y conduit, tout le chemin qu'il lui était possible de faire. Le système des tourbillons n'a rien qui choque la raison : ainsi Descartes a rempli la première condition qu'il avait imposée.

Le système des tourbillons ne donne point une expli-

cation satisfaisante des faits particuliers; c'est-à-dire, ce système n'est point confirmé par l'expérience; c'est-à-dire, Descartes n'a point satisfait à la seconde condition qu'il avait imposée. Cette imperfection du système des tourbillons ne doit pas nous étonner; elle est résultée de la nature des choses qui ne permet point à l'expérience de devancer l'invention.

Le trésor des connaissances humaines n'était pas encore suffisamment fourni de faits observés; il n'y avait pas encore suffisamment de matériaux acquis pour la construction d'un nouvel édifice scientifique, lorsque Descartes a entrepris de l'élever : il n'était donc pas possible à ce philosophe d'avoir un succès complet dans son entreprise.

Il faut démolir l'édifice construit par Descartes; il faut conserver précieusement les matériaux qui ont été employés à sa construction; il faut ajouter de nouveaux matériaux à ceux qui résulteront de cette démolition; il faut travailler à la découverte de nouveaux faits, et ajourner la construction de l'édifice, jusqu'à l'entier approvisionnement de matériaux; il faut, en un mot, cesser d'envisager les choses A PRIORI et les considérer A POSTERIORI; il faut abandonner, pour le moment, la marche synthétique et adopter la marche analytique.

Convention que je suppose avoir eu lieu entre Locke et Newton.

Nous considérerons la science comme divisée en deux parties : science des corps bruts, et science des corps organisés. Moi, Newton, je m'attacherai à l'étude des corps bruts; et moi, Locke, je me livrerai à celle

des corps organisés. Chacun de nous, dans la catégorie qu'il adopte, observera les faits particuliers, et remontera des faits particuliers aux faits généraux. Ni l'un ni l'autre de nous ne s'occupera des idées scientifiques du premier ordre de généralité, de celles qui peuvent servir de lien aux faits observés dans les deux catégories; ni l'un ni l'autre de nous ne tentera de se placer au point de vue scientifique général; ni l'un ni l'autre ne travaillera à l'organisation générale du nouveau système scientifique.

Nous déclarons à l'humanité que nous admirons les travaux de Descartes, et que notre intention est de marcher vers le but qu'il a indiqué, de continuer l'entreprise qu'il a faite, de perfectionner, en un mot, le système scientifique, dont il a commencé l'organisation.

Si nous adoptons une marche différente de celle suivie par Descartes, ce n'est pas que nous improuvions la sienne; c'est par la raison qu'il nous est impossible de nous soustraire à la loi de la nature.

GÉNÉRALISER, PARTICULARISER, SONT DES ACTIONS AUSSI NÉCESSAIRES A LA VIE MORALE, QUE CELLE DE LA SYSTOLE ET DE LA DIASTOLE A LA VIE PHYSIQUE; CE SONT DES FACULTÉS QUE L'ESPRIT HUMAIN EXERCE ALTERNATIVEMENT PENDANT DES TEMPS ÉGAUX.

Or, Descartes s'étant occupé de généraliser, nous devons nous attacher à particulariser, et laisser, à nos successeurs, le soin de généraliser les idées particulières que nous produirons. Descartes ayant suivi la marche synthétique, nous devons prendre celle de

l'analyse; Descartes ayant considéré les choses A PRIORI, nous devons les envisager A POSTERIORI.

L'esprit humain doit procéder alternativement à rassembler des matériaux et à les employer à la construction de l'édifice scientifique. Descartes a employé les matériaux importés en Europe par les Sarrasins, et ceux fournis par Copernic, Kepler et Harvey. Notre tâche est de rassembler de nouveaux matériaux que nous laisserons à la disposition du premier génie supérieur qui paraîtra après nous.

TRAVAUX SCIENTIFIQUES

DE LOCKE ET DE NEWTON.

Locke et Newton n'ont point fait le raisonnement et la convention précédente : s'ils les avaient faits, ils les auraient placés en tête de leurs ouvrages. Cette manière d'entrer en matière aurait été préférable à celle qu'ils ont adoptée; cette introduction aurait facilité l'intelligence des belles découvertes dont ils ont enrichi le trésor de la connaissance humaine.

Locke et Newton n'ont point motivé la marche qu'ils ont suivie; ils ne se sont point rendu compte à eux-mêmes des raisons qui les ont déterminés à l'adopter; ils n'ont eu pour guide que leur instinct scientifique : mais ce guide les a parfaitement conduits.

Locke et Newton ont quitté les sentiers battus pour se frayer une nouvelle route ; ils ont abandonné les hauteurs scientifiques pour descendre dans la plaine : c'est de là qu'ils ont pris leur point de départ.

Newton a vu tomber une pomme ; et, de ce fait simple, il s'est élevé par échelons jusqu'à l'idée de la pesanteur universelle.

L'attention de Locke s'est d'abord fixée sur nos sensations les plus directes, sur celles immédiatement dérivées de nos premiers besoins ; et il est remonté, d'abstraction en abstraction, jusqu'à la conception de la perfectibilité de l'esprit humain.

Peu d'années après la publication des ouvrages de Locke et de Newton, c'est-à-dire, dès le commencement du dix-huitième siècle, les savants se sont divisés d'opinions : deux partis bien distincts, bien acharnés l'un contre l'autre, se sont formés dans l'École ; les partisans de Locke et de Newton ont déclaré la guerre aux Cartésiens.

SUITE DE L'EXAMEN DES FAITS.

APERÇU des travaux scientifiques du dix-huitième siècle.

DEUXIÈME PARTIE.

Discussion entre les Locko-Newtoniens et les Cartésiens.

Il est facile aujourd'hui d'apercevoir la faute commise dans la discussion dont il s'agit :

L'École croyait traiter le cas général, tandis qu'elle ne considérait qu'un cas particulier.

Si l'École s'était placée au point de vue transcendant, à ce point de vue d'où l'on aperçoit l'enchaînement des découvertes et la liaison des grandes conceptions qui ont successivement illustré les travaux de l'atelier scientifique, elle aurait fait ses efforts pour concevoir comment les idées de Descartes avaient pu engendrer celles de Locke et de Newton; elle aurait, en un mot, bien posé et bien traité la question dont elle entreprenait l'examen.

Si la question avait été bien posée, l'École aurait d'abord fixé son attention sur l'état de la connaissance humaine, lors de l'apparition de Descartes; elle se serait convaincue que Descartes avait poussé l'organisation du nouveau système scientifique aussi loin que possible, pour les circonstances dans lesquelles il s'était trouvé; elle aurait vu qu'il était résulté de la force des choses la nécessité de présenter un aperçu général du nouveau système; qu'il n'existait point d'autre moyen pour fixer l'attention de l'atelier scientifique sur les travaux auxquels il devait se livrer; elle aurait considéré le système des tourbillons comme un système provisoire; elle l'aurait envisagé comme une esquisse du travail à faire pour organiser les sciences positives de manière à en former un tout systématique; elle n'aurait point critiqué le système des tourbillons; elle n'aurait point mis en opposition les travaux de Locke et de Newton avec ceux de Descartes; elle n'aurait pas mis en discussion laquelle des deux marches, de la SYNTHÉTIQUE ou de l'ANALYTIQUE, était la meilleure; idée aussi extravagante que celle d'examiner ce qui vaut le

mieux, pour l'action d'une pompe, de hausser ou de baisser le piston; question à laquelle on répond : *quand le piston se trouve dans la partie supérieure du corps de pompe, il faut le baisser; quand il est dans la partie inférieure, il faut l'élever : c'est son mouvement alternatif de haut en bas et de bas en haut qui entretient l'action de la pompe.*

Si la question avait été bien posée, l'École aurait senti que Descartes avait voulu prendre et donner une idée générale du nouveau domaine scientifique; qu'en conséquence de cette intention, il avait débuté par se placer au sommet de la science; qu'il s'était d'abord arrêté sur le plateau philosophique, plateau d'où l'on embrasse, d'un seul coup-d'œil, tout le domaine de la connaissance humaine; qu'il était ensuite descendu aux deux points de vue secondaires, qu'il avait illustré son séjour au point de vue de la physique des corps organisés, en composant son Traité de l'Homme, et qu'il avait immortalisé, par sa dioptrique et son application de l'algèbre à la géométrie, celui qu'il avait fait au sommet de la physique des corps bruts.

L'École aurait senti que les forces de Descartes avaient dû être épuisées par les travaux que je viens de citer; elle n'aurait pas été surprise qu'à son arrivée dans le plat pays, il se soit trouvé très-fatigué, et que la dernière partie du journal de son voyage scientifique ait été bien inférieure à la première.

Si la question avait été bien posée, l'École aurait également senti que Locke et Newton, ayant trouvé les principes généraux bien coordonnés et l'application de ces principes mal faite, ils avaient dû s'occuper de l'observation, de la comparaison et de l'explication des phénomènes particuliers.

La question a été mal posée; et, de ce fait, il est résulté que l'École a cru traiter le cas général, tandis qu'elle ne traitait qu'un cas particulier; qu'elle a posé un principe de circonstance en croyant poser un principe général; mais l'erreur commise par l'École n'était point de nature à entraîner des inconvénients immédiats : aussi les travaux scientifiques du XVIIIe siècle ont été très-estimables.

L'École ne s'est pas aperçue qu'elle devait généraliser et particulariser alternativement; qu'elle devait suivre alternativement la marche synthétique et la marche analytique; qu'elle devait s'attacher alternativement aux considérations A PRIORI et à celles A POSTERIORI : mais elle a décrété que les savants devaient suivre la route que Locke et Newton avaient prise.

CONTINUATION

DE L'APERÇU DES TRAVAUX SCIENTIFIQUES

DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Travaux postérieurs à la discussion entre les Locko-Newtoniens et les Cartésiens.

PREMIÈRE CLASSE.

Les quatre ouvrages scientifiques du XVIIIe siècle (écrits et publiés postérieurement à ceux de Locke et

de Newton), qui me paraissent avoir été les plus marquants, sont :

D'une part la *Théorie des fonctions* et la *Mécanique céleste*;

De l'autre part, *le Traité des sensations* et l'*Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain.*

Les deux premiers ouvrages font suite à ceux de Newton; les deux autres sont une continuation de ceux de Locke.

PERFECTIONNEMENT

ET

DÉVELOPPEMENT DES CONCEPTIONS DE NEWTON.

THÉORIE DES FONCTIONS.

Aux conceptions neuves, fortes et justes, qui se forment dans la tête des hommes de génie, il se trouve toujours des idées fausses amalgamées : le temps nécessaire pour faire l'épuration est proportionné au degré d'importance de la découverte. Newton avait basé sa belle invention du calcul des fluxions sur l'idée des infiniment petits; ce qui amalgamait, d'une manière très-vicieuse, les idées de physique aux idées mathématiques pures.

M. de la Grange est parvenu à séparer l'ivraie du bon grain ; il a organisé une théorie du calcul des fluxions, dans laquelle il n'est entré aucune idée de physique.

Voici la manière dont M. de la Grange a rendu compte de l'invention du calcul des fluxions, des efforts qui ont été faits depuis Newton jusqu'à lui pour le perfectionner, et des moyens qu'il a pris pour atteindre ce but.

« Le calcul des fonctions a le même objet que le calcul différentiel, pris dans le sens le plus étendu ; mais il n'est point sujet aux difficultés qui se rencontrent dans les principes et dans la marche ordinaire de ce calcul ; il sert de plus à lier le calcul différentiel immédiatement à l'algèbre, dont on peut dire qu'il a fait, jusqu'à présent, une science séparée.

« On connaît les difficultés qu'offre la supposition des infiniment petits, sur laquelle Leibnitz a fondé le calcul différentiel. Pour les éviter, Euler regarde les différentielles comme nulles, ce qui réduit leur rapport à l'expression zéro divisé par zéro, laquelle ne présente aucune idée.

« Maclaurin et d'Alembert emploient la considération des limites et regardent le rapport des différentielles comme la limite du rapport des différences finies, lorsque ces différences deviennent nulles.

« Cette manière de représenter les quantités différentielles ne fait que reculer la difficulté, car en dernière analyse, le rapport des différences évanouissantes se réduit encore à celui de zéro à zéro.

« D'ailleurs, on peut observer que c'est improprement qu'on applique le mot connu de limite à ce que devient une expression analytique lorsqu'on y fait évanouir certaines quantités, parce que ces limites, après avoir décrû jusqu'à zéro, pourraient encore devenir négatives ; de même qu'en géométrie, on ne peut pas dire à la rigueur que la sous-tangente soit la limite des sous-sécantes, parce que rien n'empêche la sous-sécante de croître encore lorsqu'elle est devenue sous-tangente.

« Les véritables limites, suivant les notions des anciens, sont des quantités qu'on ne peut passer, quoiqu'on puisse s'en approcher aussi près que l'on veut : telle est, par exemple, la circonférence du cercle à l'égard des polygones, inscrit et circonscrit, parce que, quelque grand que devienne le nombre des côtés, jamais le polygone intérieur ne sortira du cercle, ni l'extérieur n'y entrera. Ainsi les asymptotes sont de véritables limites des courbes auxquelles elles appartiennent, etc.

« Au reste, je ne disconviens pas qu'on ne puisse, par la considération des limites envisagées d'une manière particulière, démontrer rigoureusement les principes du calcul différentiel, comme Maclaurin, d'Alembert et plusieurs autres auteurs, après eux, l'ont fait. Mais l'espèce de métaphysique que l'on est obligé d'y employer, est, sinon contraire, du moins étrangère à l'esprit de l'analyse qui ne doit avoir d'autre métaphysique que celle qui consiste dans les premiers principes et dans les premières opérations fondamentales du calcul.

« A l'égard de la méthode des fluxions, il est vrai qu'on peut ne les considérer que comme les vitesses avec lesquelles les grandeurs varient, et y faire abstraction de toute idée mécanique ; mais la détermination analytique de ces vitesses dépend aussi, dans cette méthode, de la considération des quantités infiniment petites ou évanouissantes : elle est par conséquent sujette aux mêmes difficultés que le calcul différentiel.

« Quand on approfondit ces différentes méthodes, ou plutôt ces différentes manières d'envisager la même méthode, on trouve qu'elles n'ont d'autre but que de donner le moyen d'obtenir séparément les premiers termes du développement d'une fonction, en les détachant et les isolant, pour ainsi dire, du reste de la série, parce que tous les problèmes dont la solution exige le calcul différentiel, dépendent uniquement de ces premiers termes ; et on peut dire qu'on remplissait cet objet, sans presque se douter que ce fût là le seul but des opérations du calcul qu'on employait.

« La considération des courbes avait fait naître la méthode des infiniment petits, qu'on a ensuite transformée en méthode des évanouissants ou des limites, et la considération du mouvement avait fait naître celle des fluxions. On a transporté, dans l'analyse, les principes qui résultaient de ces considérations ; et on n'a pas

vu d'abord, ou du moins il ne paraît pas qu'on ait vu, que les problèmes qui dépendent de ces méthodes, envisagés analytiquement, se réduisent simplement à la recherche des fonctions dérivées, qui forment les premiers termes du développement des fonctions données, ou à la recherche inverse des fonctions primitives par les fonctions dérivées.

« Newton avait bien remarqué, dans sa première solution du problème sur la courbe décrite par un corps grave dans un milieu résistant, que ce problème devait se résoudre par les premiers termes de la série de l'ordonnée; mais il se trompa dans l'application de ce principe; et, dans sa seconde solution, il employa purement la méthode différentielle, en considérant les différences de quatre ordonnées successives; et, quoiqu'il ait laissé subsister le passage où il dit que le problème se résoudra par les premiers termes de la série, on voit que ce passage n'a plus de rapport immédiat à ce qui précède ni à ce qui suit.

« Il est donc plus naturel et plus simple de considérer immédiatement le développement des fonctions, sans employer le circuit métaphysique des infiniment petits ou des limites; et c'est ramener le calcul différentiel à une origine purement algébrique que de le faire dépendre uniquement de ce développement.

« Mais, à la naissance du calcul différentiel, on n'avait pas encore une idée assez étendue de ce qu'on entend par fonction.

« Les premiers analystes n'avaient employé ce mot que pour désigner les différentes puissances d'une même quantité. On en a ensuite étendu la signification à toute quantité formée d'une manière quelconque d'une autre quantité; et il est aujourd'hui généralement adopté, pour exprimer que la valeur d'une quantité dépend, suivant une loi donnée, d'une ou de plusieurs autres quantités données.

« Sous ce point de vue, on doit regarder l'algèbre comme la science des fonctions, et il est aisé de voir que la résolution des équations ne consiste, en général, qu'à trouver les valeurs des quantités inconnues en fonctions déterminées des quantités connues. Ces fonctions représentent alors les différentes opérations qu'il faut faire sur les quantités connues pour obtenir les valeurs de celles que l'on cherche; et elles ne sont proprement que le dernier résultat du calcul.

« Mais, en algèbre, on ne considère les fonctions qu'autant qu'elles résultent des opérations de l'arithmétique généralisées et transportées aux lettres, au lieu que, dans le calcul des fonctions proprement dites, on considère les fonctions qui résultent de l'opération algébrique du développement en série, lorsqu'on attribue, à une ou à plusieurs quantités de la fonction, des accroissements indéterminés.

« Le développement des fonctions, envisagé d'une manière générale, donne naissance aux fonctions dérivées de différents ordres; et l'algorithme de ces fonctions une fois trouvé, on peut les considérer en elles-mêmes et indépendamment des séries d'où elles résultent. Ainsi une fonction donnée étant regardée comme primitive, on en peut déduire, par des règles simples et uniformes, d'autres fonctions que j'appelle dérivées; et, lorsqu'on a une équation quelconque entre plusieurs variables, on peut passer successivement aux équations dérivées, et remonter de celles-ci aux équations primitives; ces transformations répondent aux différentiations et aux intégrations, mais dans la théorie des fonctions, elles ne dépendent que d'opérations purement algébriques, fondées sur les simples principes du calcul.

« Les fonctions dérivées se présentent naturellement dans la géométrie, lorsqu'on considère les aires, les tangentes, les rayons osculateurs, etc.; et, dans la mécanique, lorsqu'on considère les vitesses et les forces. Si on regarde, par exemple, l'aire d'une courbe comme fonction de l'abscisse, l'ordonnée en est la première fonction dérivée ou fonction prime; le rapport de l'ordonnée à la sous-tangente est exprimé par la fonction prime de l'ordonnée, et par conséquent par la seconde fonction dérivée, ou fonction seconde de l'aire. Le rayon osculateur dépend des deux premières fonctions dérivées de l'ordonnée, et ainsi de suite. De même, en regardant l'espace parcouru comme fonction des temps, la vitesse en est la fonction prime, et la force accélératrice en est la fonction seconde. Ce n'est peut-être pas un des moindres avantages du calcul des fonctions, de fournir, pour ces éléments de la géométrie des courbes et de la mécanique, des expressions aussi simples et intelligibles que le sont les expressions algébriques des puissances et des racines.

« Lorsqu'on envisage une fonction relativement à une des quan-

tités qui la composent, on fait abstraction de la valeur de cette quantité, et on ne considère que la manière dont elle entre dans la fonction, c'est-à-dire, dont elle est combinée avec elle-même et avec les autres quantités. Ainsi la fonction est censée demeurer la même, tandis que cette quantité varie d'une manière quelconque, pourvu que les autres quantités, avec lesquelles elle est mêlée, demeurent constantes; ce qui introduit naturellement, par rapport aux fonctions, la distinction des quantités en variables et constantes. »

M. Euler avait aperçu et indiqué toutes les vérités que M. de la Grange a démontrées.

Trouverait-on dans l'histoire des sciences une grande théorie dont les premières idées, les détails et les preuves appartiennent à un seul homme?

MÉCANIQUE CÉLESTE.

M. de la Grange a perfectionné le mécanisme du calcul inventé par Newton. M. de la Place a généralisé et perfectionné les applications de ce calcul.

Voici le plan d'ouvrage conçu par M. de la Place. Il a exécuté ce plan : ainsi son introduction peut être considérée comme une récapitulation de ses travaux.

« Newton publia, vers la fin du siècle dernier, la découverte de la pesanteur universelle. Depuis cette époque, les géomètres sont parvenus à ramener à cette grande loi de la nature tous les phénomènes connus du système du monde, et à donner ainsi aux théories et aux tables astronomiques une précision inespérée. Je

me propose de présenter, sous un même point de vue, ces théories éparses dans un grand nombre d'ouvrages, et dont l'ensemble, embrassant tous les résultats de la gravitation universelle sur l'équilibre et sur les mouvements des corps solides et fluides, qui composent le système solaire, et les systèmes semblables, répandus dans l'immensité des cieux, forme *la Mécanique céleste*. L'astronomie, considérée de la manière la plus générale, est un grand problème de mécanique dont les éléments des mouvements célestes sont les arbitraires. Sa solution dépend à la fois de l'exactitude des observations et de la perfection de l'analyse ; et il importe extrêmement d'en bannir tout empirisme, et de la réduire à n'emprunter de l'observation que les données indispensables. C'est à remplir, autant qu'il m'a été possible, un objet aussi intéressant, que cet ouvrage a été destiné. Je désire, qu'en considération de l'importance et des difficultés de la matière, les géomètres et les astronomes le reçoivent avec indulgence, et qu'ils en trouvent les résultats assez simples pour les employer dans leurs recherches. Il sera divisé en deux parties : Dans la première je donnerai les méthodes et les formules pour déterminer les mouvements des centres de gravité des corps célestes, la figure de ces corps, les oscillations des fluides qui les recouvrent et leurs mouvements autour de leurs propres centres de gravité. Dans la seconde partie, j'appliquerai les formules trouvées dans la première, aux planètes, aux satellites et aux comètes; je la terminerai par l'examen de diverses questions relatives au système du monde, et par une notice historique des travaux des géomètres sur cette matière. J'adopterai la division décimale de l'angle droit et du jour, et je rapporterai les mesures linéaires à la longueur du mètre déterminée par l'arc du méridien terrestre compris entre Dunkerque et Barcelonne. »

Le travail de M. de la Place, sur la théorie de la Lune, aurait suffi pour lui assigner une place distinguée dans le temple de la gloire.

La théorie de la Lune était incomplète. Depuis longtemps les astronomes avaient constaté, par de nombreuses observations, une irrégularité dans le moyen

mouvement de ce satellite; mais aucun d'eux n'avait désigné la cause de cette irrégularité; aucun d'eux n'en avait déterminé la quotité d'une manière exacte : c'est M. de la Place qui a rempli cette importante lacune.

La démonstration par laquelle M. de la Place a constaté que le prétendu mouvement irrégulier de la Lune était un mouvement très-régulier, que ce mouvement était un effet direct de la gravitation universelle, et que ce fait présenté comme une exception, comme un cas particulier, dont la théorie de Newton ne pouvait rendre raison, devait au contraire être considéré comme celui de tous les faits sur lequel cette théorie se basait le plus solidement, est pour moi un sujet de continuelle admiration.

Que de vigueur, que de calme, que de simplicité dans la marche suivie par ce savant pour établir sa démonstration!

Un trait de génie a servi de point de départ a M. de la Place.

Dans tous les calculs astronomiques (s'est dit M. de la Place) les planètes sont considérées comme des sphères parfaites. Cette manière de poser le problème n'a point d'inconvénient, tant qu'on se borne a envisager l'action générale et réciproque des astres qui constituent le système solaire; les quantités négligées sont tellement petites, relativement a celles sur lesquelles on opère, que l'observation ne peut pas rendre sensibles les erreurs qui résultent de cette inexactitude; mais on a eu tort de négliger cette quantité dans la théorie de la

LUNE. LE MOYEN DE PERFECTIONNER CETTE THÉORIE EST DE CALCULER L'ACTION ATTRACTIVE DE LA TERRE SUR LA LUNE, EN CONSIDÉRANT LA TERRE, NON COMME UNE SPHÈRE PARFAITE, MAIS COMME UNE SPHÈRE APLATIE AUX EXTRÉMITÉS DE SON AXE DE ROTATION.

Après avoir terminé son calcul, M. de la Place s'est occupé des moyens de le vérifier. Cette vérification exigeait un grand travail; il fallait discuter toutes les observations faites sur la Lune : ce savant fit sentir à l'Institut l'importance de ce travail. L'Institut, toujours prêt à user de son pouvoir d'une manière utile aux progrès de la science, a posé la question, ainsi que M. de la Place le désirait : il a proposé un prix. MM. de Bouvard et de Bürg ont concouru, et le prix a été partagé entre ces deux concurrents qui ont démontré, par la comparaison de plus de trois mille observations, que la justesse des vues théoriques de M. de la Place était vérifiée par l'observation.

PERFECTIONNEMENT

ET

DÉVELOPPEMENT

DES IDÉES DE LOCKE.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

Avant de fixer directement l'attention du lecteur sur le perfectionnement des idées de Locke, je vais exa-

miner un point important de l'histoire de la science, et faire mes efforts pour l'éclaircir. Ce point est la division des travaux scientifiques; division opérée par Locke et Newton dans le nouveau système scientifique; division que Platon et Aristote avaient opérée dans l'ancien système.

De longs intervalles scientifiques ont séparé les grandes découvertes scientifiques. Les grandes découvertes ont été faites alternativement par une et par deux personnes.

La cause de ces deux faits, dont l'histoire constate l'existence, est facile à découvrir.

CAUSE DU PREMIER FAIT.

De longs intervalles ont séparé les grandes découvertes scientifiques. Quel est le caractère d'une grande découverte scientifique?

Une découverte scientifique ne mérite d'être classée comme découverte de premier ordre que dans le cas où elle change la direction des travaux de l'atelier scientifique; or, il résulte de la nature des choses :

1° Que l'atelier scientifique ne peut travailler que dans la direction synthétique ou dans la direction analytique, ce qui réduit une découverte capitale à ne pouvoir être autre chose que la production d'idées propres

à déterminer l'École à passer de la synthèse à l'analyse, ou de l'analyse à la synthèse.

2° Que l'École ne peut passer d'une de ces deux directions à l'autre, qu'après avoir parcouru en totalité celle des deux routes dans laquelle elle se trouve engagée, et qu'il faut beaucoup de temps à l'esprit humain pour descendre du sommet de la philosophie aux détails de la science, ainsi que pour monter des faits les plus particuliers aux faits les plus généraux.

D'où je conclus :

Que de longs intervalles doivent séparer les grandes découvertes scientifiques.

CAUSE DU SECOND FAIT.

Les grandes découvertes scientifiques ont été faites alternativement par une et par deux personnes.

Si (comme je le crois) j'ai établi clairement dans ce que j'ai dit précédemment :

1° Que l'esprit humain envisage les choses alternativement a priori et a posteriori;

2° Qu'une grande découverte scientifique n'est autre chose qu'une manière neuve de considérer l'ensemble de la science a priori et a posteriori;

Il ne me reste plus qu'une opération à faire pour dévoiler la cause du second fait; c'est de démontrer que, par la nature des choses, les conceptions a priori sont

simples, et celles A POSTERIORI complexes; démonstration que je vais indiquer.

Envisager les choses A PRIORI, d'une manière neuve, c'est donner une nouvelle organisation aux principes généraux; opération qui exige unité de combinaison, et qui, par cette raison, ne peut pas être le résultat des efforts de plusieurs personnes.

Envisager les choses A POSTERIORI, ou faire un nouvel examen des faits particuliers, exige trop de temps et de détails pour qu'un seul homme puisse le faire.

Pour établir méthodiquement la démonstration que je viens d'indiquer, il faudrait perdre entièrement de vue les sensations directes; il faudrait s'élever dans la région des plus hautes abstractions, s'y arrêter le temps nécessaire pour donner une nouvelle organisation aux principes généraux, et faire application de ces principes à l'explication des phénomènes, car la métaphysique ne peut fixer aujourd'hui l'attention de l'École qu'en traitant des découvertes d'une utilité évidente aux progrès de la physique; il faudrait, en un mot, pour établir solidement la démonstration en question, placer dans cet épisode les raisonnements les plus forts que je dois présenter dans le cours de cet ouvrage; ce qui serait absurde.

Je me contenterai donc pour le moment d'indiquer le résultat de cette démonstration.

Le domaine de la science peut être considéré comme un pays au centre duquel s'élève une grande montagne. Du sommet de cette montagne un seul homme peut découvrir tout le pays. De la plaine il faut au moins deux personnes pour apercevoir la totalité des objets qu'une seule découvre du sommet. Si l'on se figure

maintenant que Descartes s'était placé au sommet, et que Newton et Locke se sont placés dans la plaine, on verra que l'École n'a eu qu'un guide dans le dix-septième siècle et qu'elle en a eu deux dans le dix-huitième, et on applaudira, j'espère, aux efforts que je ferai pour conserver l'unité d'examen dans les travaux scientifiques du dix-huitième siècle pendant lequel l'École s'est trouvée partagée en deux ateliers qui ont eu chacun leur chef.

TRAITÉ DES SENSATIONS.

En lisant attentivement les ouvrages de Locke, on voit que ce savant avait fait une étude approfondie de l'anatomie, de la médecine et de la physiologie; on voit qu'il s'était mis au niveau des connaissances acquises dans toutes les branches de la physique des corps organisés. Locke s'est évidemment proposé pour but de faire entrer, dans la catégorie des idées de physique, les phénomènes de l'ordre appelé moral, c'est à dire les phénomènes de l'intelligence; Locke s'est évidemment proposé ce but, car il a attaqué, combattu, terrassé l'automatisme des bêtes, les idées innées, révélées et inspirées; il a même fait des tentatives pour lier les derniers chaînons des observations sur les animaux avec les premiers chaînons de celles sur les végétaux.

Du temps de Locke, le nombre des croyans aux idées révélées était encore très-considérable. Le corps du

clergé, quoique divisé en deux fractions qui se faisaient la guerre avec acharnement, était encore très-puissant. Le clergé protestant et le clergé catholique étaient d'accord sur ce point de leur intérêt commun : s'opposer à l'établissement du nouveau système scientifique. Ils regardaient l'un et l'autre les laïcs comme des hommes qui devaient leur être soumis; en un mot, les théologiens (considérant les laïcs comme leurs sujets) voulaient leur interdire l'examen des idées capitales, ils voulaient les maintenir dans la croyance que les ministres des autels avaient reçu d'un pouvoir surnaturel (c'est à dire incompréhensible) la faculté de trouver la solution de toutes les grandes questions scientifiques.

Locke, dont le grand but était l'établissement du nouveau système scientifique, Locke, qui travaillait à rassembler les matériaux de ce grand édifice, se trouvait forcé d'user d'adresse; il ne pouvait pas donner un libre essor à sa pensée, il était forcé (pour se mettre à l'abri des persécutions du clergé) de placer en tête de chaque partie de la démonstration de la non-existence des idées révélées, une déclaration formelle de sa croyance à ces mêmes idées.

La multiplicité des passeports que Locke avait donnés à son ouvrage, en avait rendu l'intelligence si difficile que Condillac lui-même a eu beaucoup de peine à comprendre une de ses idées les plus importantes, ainsi qu'il l'avoue dans ce passage d'une lettre à une femme de ses amies :

« Nous ne saurions nous rappeler l'ignorance dans laquelle nous sommes nés : c'est un état qui ne laisse point de traces après

lui. Nous ne nous souvenons d'avoir ignoré que ce que nous nous souvenons d'avoir appris; et, pour remarquer ce que nous apprenons, il faut déjà savoir quelque chose; il faut s'être senti avec quelques idées, pour observer qu'on se sent avec des idées qu'on n'avait pas. Cette mémoire réfléchie qui nous rend aujourd'hui si sensible le passage d'une connaissance à une autre, ne saurait donc remonter jusqu'aux premières : elle les suppose au contraire, et c'est là l'origine de ce penchant que nous avons à les croire nées avec nous. Dire que nous avons appris à voir, à entendre, à goûter, à sentir, à toucher, paraît le paradoxe le plus étrange. Il semble que la nature nous a donné l'entier usage de nos sens à l'instant même qu'elle les a formés, et que nous nous en sommes toujours servis sans étude, parce qu'aujourd'hui nous ne sommes plus obligés de les étudier.

« J'étais dans ces préjugés lorsque je publiai mon Essai sur l'origine des connaissances humaines. Je n'avais pu en être retiré par les raisonnements de Locke sur un aveugle-né à qui l'on donnerait le sens de la vue; et je soutins, contre ce philosophe, que l'œil juge naturellement des figures, des grandeurs, des situations et des distances. »

Quand Condillac a pris la plume, le clergé avait perdu beaucoup du pouvoir dont il jouissait du temps de Locke. Condillac, exposé à moins de dangers, a été plus hardi. Condillac, parcourant la route jalonnée par Locke, a pu apercevoir des détails échappés au génie transcendant qui avait parcouru la carrière le premier. Condillac a pris moins de passeports que Locke.

L'attitude de Condillac, au moment du plus grand éréthisme de son intelligence, est bien peinte dans les premières pages de l'extrait raisonné du *Traité des Sensations* qui se trouve à la tête de ce traité dans l'édition de Ch. Houée. Je vais le rapporter. Condillac s'est abusé sur son compte; il s'est cru un génie de premier ordre, tandis qu'il n'a réellement été qu'un commenta-

teur de Locke. Cette erreur n'a point eu d'inconvénient pour la science : UN HOMME NE VAUT TOUT CE QU'IL PEUT VALOIR, QU'EN AFFRANCHISSANT SON AME DE LA SENSATION DE SUBALTERNITÉ.

Extrait raisonné du Traité des Sensations.

« Le principal objet de cet ouvrage est de faire voir comment toutes nos connaissances et toutes nos facultés viennent des sens, ou, pour parler plus exactement, des sensations ; car, dans le vrai, les sens ne sont que cause occasionnelle. Ils ne sentent pas, c'est l'âme seule qui sent à l'occasion des organes ; et c'est des sensations qui la modifient qu'elle tire toutes ses connaissances et toutes ses facultés.

« Cette recherche peut infiniment contribuer aux progrès de l'art de raisonner ; elle peut, seule, le développer jusques dans ses premiers principes. En effet, nous ne découvrirons pas une manière sûre de conduire constamment nos pensées, si nous ne savons pas comment elles se sont formées. Qu'attend-on de ces philosophes qui ont continuellement recours à un instinct qu'ils ne sauraient définir ? Se flattera-t-on de tarir la source de nos erreurs tant que notre âme agira aussi mystérieusement ? Il faut donc nous observer dès les premières sensations que nous éprouvons ; il faut discuter la raison de nos premières opérations, remonter à l'origine de nos idées, en développer la génération, les suivre jusqu'aux limites que la nature nous a prescrites ; en un mot il faut, comme le dit Bacon, renouveler tout l'entendement humain.

« Mais, objectera-t-on, tout est dit quand on a répété, d'après Aristote, que nos connaissances viennent des sens. Il n'est point d'homme d'esprit qui ne soit capable de faire ce développement que vous croyez si nécessaire, et rien n'est si inutile que de s'appesantir avec Locke sur ces détails. Aristote montre bien plus de génie, lorsqu'il se contente de renfermer tout le système de nos connaissances dans une maxime générale.

« Aristote, j'en conviens, était un des plus grands génies de l'antiquité, et ceux qui font cette objection ont sans doute beaucoup d'esprit; mais, pour se convaincre combien les reproches qu'ils font à Locke sont peu fondés, et combien il leur serait utile d'étudier ce philosophe au lieu de le critiquer, il suffit de les entendre raisonner, ou de lire leurs ouvrages, s'ils ont écrit sur des matières philosophiques.

« Si ces hommes joignaient, à une méthode exacte, beaucoup de clarté, beaucoup de précision, ils auraient quelque droit de regarder comme inutiles les efforts que fait la métaphysique pour connaître l'esprit humain; mais on pourrait bien les soupçonner de n'estimer si fort Aristote, qu'afin de pouvoir mépriser Locke, et de ne mépriser celui-ci que dans l'espérance de jeter du mépris sur tous les métaphysiciens.

« Il y a longtemps qu'on dit que toutes nos connaissances sont originaires des sens. Cependant, les Péripatéticiens étaient si éloignés de connaître cette vérité que, malgré l'esprit que plusieurs d'entr'eux avaient en partage, ils ne l'ont jamais su développer, et qu'après plusieurs siècles, c'était encore une découverte à faire.

« Souvent un philosophe se déclare pour la vérité sans la connaître : tantôt il obéit au torrent, il suit l'opinion du plus grand nombre; tantôt, plus ambitieux que docile, il résiste, il combat, et quelquefois il parvient à entraîner la multitude.

« C'est ainsi que se sont formées presque toutes les sectes : elles raisonnaient souvent au hasard; mais il fallait bien que quelques-unes eussent quelquefois raison, puisqu'elles se contredisaient toujours.

« J'ignore quel a été le motif d'Aristote, lorsqu'il a avancé son principe sur l'origine de nos connaissances; mais ce que je sais, c'est qu'il ne nous a laissé aucun ouvrage où ce principe soit développé, et que, d'ailleurs, il cherchait à être, en tout, contraire aux opinions de Platon.

« Immédiatement après Aristote, vient Locke; car il ne faut pas compter les autres philosophes qui ont écrit sur le même sujet. Cet Anglais y a sans doute répandu beaucoup de lumière, mais il y a encore laissé de l'obscurité. Nous verrons que la plupart des jugements qui se mêlent à toutes nos sensations lui ont échappé; qu'il n'a pas connu combien nous avons besoin d'apprendre à

toucher, à voir, à entendre, etc.; que toutes les facultés de l'âme lui ont paru des qualités innées, et qu'il n'a pas soupçonné qu'elles pourraient tirer leur origine de la sensation même.

« Il était si loin d'embrasser, dans toute son étendue, le système de l'homme, que, sans Molineux, peut-être n'eût-il jamais eu occasion de remarquer qu'il se mêle des jugements aux sensations de la vue. Il nie expressément qu'il en soit de même des autres sens : il croyait donc que nous nous en servons naturellement par une espèce d'instinct, sans que la réflexion ait contribué à nous en donner l'usage.

« M. de Buffon, qui a tenté de faire l'histoire de nos pensées, suppose tout d'un coup, dans l'homme qu'il imagine, des habitudes qu'il aurait dû lui faire acquérir. Il n'a pas connu par quelle suite de jugements chaque sens se développe : il dit que, dans les animaux, l'odorat est le premier; que, seul, il leur tiendrait lieu de tous les autres, et que, dès les premiers instants, avant par conséquent d'avoir reçu des leçons du toucher, il détermine et dirige tous leurs mouvements.

« Le *Traité des Sensations* est le seul ouvrage où l'on ait dépouillé l'homme de toutes ses habitudes. En observant le sentiment dans sa naissance, on y démontre comment nous acquérons l'usage de nos facultés; et ceux qui auront bien saisi le système de nos sensations, conviendront qu'il n'est plus nécessaire d'avoir recours aux mots vagues d'instinct, de mouvement machinal, et autres semblables, ou que du moins, si on les emploie, on pourra s'en faire des idées précises.

« Mais pour remplir l'objet de cet ouvrage, il fallait absolument mettre sous les yeux le principe de toutes nos opérations : aussi, ne les perd-on jamais de vue. Il suffira de l'indiquer dans cet extrait.

« Si l'homme n'avait aucun intérêt à s'occuper de ses sensations, les impressions que les objets feraient sur lui passeraient comme des ombres, et ne laisseraient point de trace. Après plusieurs années, il serait comme le premier instant, sans avoir acquis aucune connaissance, et sans avoir d'autres facultés que le sentiment. Mais la nature de ses sensations ne lui permet pas de rester enseveli dans cette léthargie : comme elles sont nécessairement agréables ou désagréables, il est intéressé à chercher les unes et à se dérober

aux autres ; et, plus le contraste des plaisirs et des peines a de vivacité, plus il occasionne d'action dans l'âme.

« Alors la privation d'un objet que nous jugeons nécessaire à notre bonheur, nous donne ce malaise, cette inquiétude que nous nommons *besoin*, et d'où naissent les désirs. Ces besoins se répètent suivant les circonstances ; souvent même il s'en forme de nouveaux, et c'est là ce qui développe nos connaissances et nos facultés.

« Locke est le premier qui ait remarqué que l'inquiétude causée par la privation d'un objet, est le principe de nos déterminations. Mais il fait naître l'inquiétude du désir, et c'est précisément le contraire : il met d'ailleurs, entre le désir et la volonté, plus de différence qu'il n'y en a en effet ; enfin, il ne considère l'influence de l'inquiétude que dans un homme qui a l'usage de tous ses sens et l'exercice de toutes ses facultés.

« Il restait donc à démontrer que cette inquiétude est le premier principe qui nous donne les habitudes de toucher, de voir, d'entendre, de sentir, de goûter, de comparer, de juger, de réfléchir, de désirer, d'aimer, de haïr, de craindre, d'espérer, de vouloir ; que c'est par elle, en un mot, que naissent toutes les habitudes de l'âme et du corps.

« Pour cela, il était nécessaire de remonter plus haut que n'a fait ce philosophe. Mais dans l'impuissance où nous sommes d'observer nos premières pensées et nos premiers mouvements, il fallait deviner, et par conséquent, il fallait faire différentes suppositions.

« Cependant, ce n'était pas encore assez de remonter à la sensation : pour découvrir le progrès de toutes nos connaissances et de toutes nos facultés, il était important de démêler ce que nous devons à chaque sens, recherche qui n'a point encore été tentée ; de là sont formées les quatre parties du *Traité des Sensations :*

« La première, qui traite des sens qui par eux-mêmes ne jugent pas des objets extérieurs.

« La seconde, du toucher ou du seul sens qui juge par lui-même des objets extérieurs.

« La troisième, comment le toucher apprend aux autres sens à juger des objets extérieurs.

« La quatrième, des besoins, des idées et de l'industrie d'un homme isolé qui jouit de tous ses sens.

« Cette exposition montre sensiblement que l'objet de cet ouvrage est de faire voir quelles sont les idées que nous devons à chaque sens, et comment, lorsqu'ils se réunissent, ils nous donnent toutes les connaissances nécessaires à notre conservation.

« C'est donc des sensations que naît tout le système de l'homme ; système complet dont toutes les parties sont liées et se soutiennent mutuellement. C'est un enchaînement de vérités : les premières observations préparent celles qui les doivent suivre ; les dernières confirment celles qui les ont précédées. Si, par exemple, en lisant la première partie, on commence à penser que l'œil pourrait bien ne point juger par lui-même des grandeurs, des figures, des situations et des distances, on est tout à fait convaincu, lorsqu'on apprend dans la troisième comment le toucher lui donne toutes ces idées.

« Si ce système porte sur des suppositions, toutes les conséquences qu'on en tire sont attestées par notre expérience. Il n'y a point d'homme, par exemple, borné à l'odorat, un pareil animal ne saurait veiller à sa conservation ; mais, pour la vérité des raisonnements que nous avons faits en observant, il suffit qu'un peu de réflexion sur nous-mêmes nous fasse reconnaître que nous pourrions devoir à l'odorat toutes les idées et toutes les facultés que nous découvrons dans cet homme, et qu'avec ce seul sens, il ne nous serait pas possible d'en acquérir d'autres. On aurait pu se contenter de considérer l'odorat, en faisant abstraction de la vue, de l'ouïe, du goût et du toucher : si on a imaginé des suppositions, c'est parce qu'elles rendent cette abstraction plus facile. »

ESQUISSE D'UN TABLEAU DES PROGRÈS DE L'ESPRIT HUMAIN.

Locke avait parlé, dans ses essais philosophiques, du développement de l'intelligence individuelle et du perfectionnement de l'esprit humain.

Condillac a commenté les considérations de Locke sur l'intelligence individuelle.

Condorcet a fait ses efforts pour baser un système sur l'idée du perfectionnement; il a développé l'aperçu de Locke sur la perfectibilité indéfinie (1).

Voici l'exposé du plan de travail de Condorcet, qu'il a placé en tête de son ouvrage.

« L'homme naît avec la faculté de recevoir des sensations, d'apercevoir et de distinguer, dans celles qu'il reçoit, les sensations simples dont elles sont composées, de les retenir, de les reconnaître, de les combiner, de conserver ou de rappeler dans sa mémoire, de comparer entre elles ces combinaisons, de saisir ce qu'elles ont de commun et ce qui les distingue; d'attacher des signes à tous ces objets, pour les reconnaître mieux, et s'en faciliter de nouvelles combinaisons.

« Cette faculté se développe en lui par l'action des choses extérieures, c'est-à-dire, par la présence de certaines sensations composées, dont la constance, soit dans l'identité de leur ensemble, soit dans les lois de leurs changements, est indépendante de lui. Il l'exerce également par la communication avec des individus semblables à lui; enfin, par des moyens artificiels, qu'après le premier développement de cette même faculté, les hommes sont parvenus à inventer.

« Les sensations sont accompagnées de plaisir et de douleur; et l'homme a de même la faculté de transformer ces impressions momentanées en sentiments durables, doux ou pénibles, d'éprouver ces sentiments à la vue ou au souvenir des plaisirs ou des douleurs des autres êtres sensibles. Enfin, de cette faculté unie à celle de former et de combiner des idées, naissent, entre lui et ses semblables, des relations d'intérêt et de devoir, auxquelles la nature même a voulu attacher la portion la plus précieuse de notre bonheur et les plus douloureux de nos maux.

(1) Les docteurs Price et Priestley avaient commencé à éclaircir les idées de Locke sur la perfectibilité de l'esprit humain; Condorcet a profité de leurs travaux.

UNIVERSITAS O. M. L.

« Si l'on se borne à observer, à connaître les faits généraux et les lois constantes que présente le développement de ces facultés, dans ce qu'il a de commun aux divers individus de l'espèce humaine, cette science porte le nom de Métaphysique.

« Mais si l'on considère ce même développement dans ses résultats, relativement à la masse des individus qui co-existent dans le même temps sur un espace donné, et si on le suit de génération en génération, il présente alors le tableau des progrès de l'esprit humain. Ce progrès est soumis aux mêmes lois générales qui s'observent dans le développement individuel de nos facultés, puisqu'il est le résultat de ce développement, considéré en même temps dans un grand nombre d'individus réunis en société. Mais le résultat que chaque instant présente dépend de celui qu'offraient les instants précédents, et influe sur celui des temps qui doivent suivre.

« Ce tableau est donc historique, puisque, assujetti à de perpétuelles variations, il se forme par l'observation successive des sociétés humaines aux différentes époques qu'elles ont parcourues. Il doit présenter l'ordre des changements, exposer l'influence qu'exerce chaque instant sur celui qui le remplace, et montrer ainsi, dans les modifications qu'a reçues l'espèce humaine, en se renouvelant sans cesse au milieu de l'immensité des siècles, la marche qu'elle a suivie, les pas qu'elle a faits vers la vérité ou le bonheur. Ces observations, sur ce que l'homme a été, sur ce qu'il est aujourd'hui, conduiront ensuite aux moyens d'assurer et d'accélérer les nouveaux progrès que sa nature lui permet d'espérer encore.

« Tel est le but de l'ouvrage que j'ai entrepris, et dont le résultat sera de montrer, par le raisonnement et par les faits, qu'il n'a été marqué aucun terme au perfectionnement des facultés humaines; que la perfectibilité de l'homme est réellement indéfinie; que les progrès de cette perfectibilité désormais indépendante de toute puissance qui voudrait les arrêter, n'ont d'autre terme que la durée du globe où la nature nous a jetés. Sans doute, ces progrès pourront suivre une marche plus ou moins rapide, mais jamais elle ne sera rétrograde; du moins tant que la terre occupera la même place dans le système de l'Univers, et que les lois générales de ce système ne produiront sur ce globe, ni un bouleversement général,

ni des changements qui ne permettraient plus à l'espèce humaine d'y conserver, d'y déployer les mêmes facultés, et d'y trouver les mêmes ressources.

« Le premier état de civilisation où l'on ait observé l'espèce humaine, est celui d'une société peu nombreuse d'hommes subsistant de la chasse et de la pêche, ne connaissant que l'art grossier de fabriquer leurs armes et quelques ustensiles de ménage, de construire ou de se creuser des logements, mais ayant déjà une langue pour se communiquer leurs besoins, et un petit nombre d'idées morales dont ils déduisent des règles communes de conduite; vivant en familles, se conformant à des usages généraux qui leur tiennent lieu de lois, et ayant même une forme grossière de gouvernement.

« On sait que l'incertitude et la difficulté de pourvoir à sa subsistance, l'alternative nécessaire d'une fatigue extrême et d'un repos absolu, ne laissent point à l'homme ce loisir où, s'abandonnant à ses idées, il peut enrichir son intelligence de combinaisons nouvelles. Les moyens de satisfaire à ses besoins sont même trop dépendants du hasard et des saisons pour exciter utilement une industrie dont les progrès puissent se transmettre; et chacun se borne à perfectionner son habileté ou son adresse personnelle.

« Ainsi, les progrès de l'espèce humaine durent alors être très-lents; elle ne pouvait en faire que de loin en loin et lorsqu'elle était favorisée par des circonstances extraordinaires. Cependant, à la subsistance tirée de la chasse, de la pêche ou des fruits offerts spontanément par la terre, nous voyons succéder la nourriture fournie par des animaux que l'homme a réduits à l'état de domesticité, qu'il sait conserver et multiplier. A ces moyens se joint ensuite une agriculture grossière : il ne se contente plus des fruits ou des plantes qu'il rencontre; il apprend à en former des provisions, à les rassembler autour de lui, à les semer ou les planter, à en favoriser la reproduction par le travail de la culture.

« La propriété qui, dans le premier état, se bornait à celle des animaux tués par lui, de ses armes, de ses filets, des ustensiles de son ménage, devint d'abord celle de son troupeau, et ensuite, celle de la terre qu'il a défrichée et qu'il cultive. A la mort du chef, cette propriété se transmet naturellement à la famille. Quelques-uns possèdent un superflu susceptible d'être conservé. S'il est absolu,

il fait naître de nouveaux besoins ; s'il n'a lieu que pour une seule chose, tandis qu'on éprouve la disette d'une autre, cette nécessité donne l'idée des échanges : dès lors, les relations morales se compliquent et se multiplient. Une sécurité plus grande, un loisir plus assuré et plus constant, permettent de se livrer à la méditation, ou du moins, à une observation suivie. L'usage s'introduit, pour quelques individus, de donner une partie de leur superflu en échange d'un travail qui leur sert à s'en dispenser eux-mêmes. Il existe donc une classe d'hommes dont le temps n'est pas absorbé par un labeur corporel et dont les désirs s'étendent au delà de leurs simples besoins. L'industrie s'éveille ; les arts déjà connus s'étendent et se perfectionnent ; les faits que le hasard présente à l'observation de l'homme plus attentif et plus exercé, font éclore des arts nouveaux ; la population s'accroît à mesure que les moyens de vivre deviennent moins périlleux et moins précaires ; l'agriculture, qui peut nourrir un plus grand nombre d'individus sur le même terrain, remplace les autres sources de subsistance : elle favorise cette multiplication, qui, réciproquement, en accélère les progrès ; les idées acquises se communiquent plus promptement et se perpétuent plus sûrement dans une société devenue plus sédentaire, plus rapprochée, plus intime. Déjà l'aurore des sciences commence à paraître ; l'homme se montre séparé des autres espèces d'animaux, et ne semble plus borné comme eux à un perfectionnement purement individuel.

« Les relations plus étendues, plus multipliées, plus compliquées, que les hommes forment alors entr'eux, leur font éprouver la nécessité d'avoir un moyen de communiquer leurs idées aux personnes absentes ; de perpétuer la mémoire d'un fait avec plus de précision que par la tradition orale, de fixer les conditions d'une convention plus sûrement que par le souvenir des témoins ; de constater, d'une manière moins sujette à des changements, ces coutumes respectées auxquelles les membres d'une même société sont convenus de soumettre leur conduite.

« On sentit donc le besoin de l'écriture, et elle fut inventée. Il paraît qu'elle était d'abord une véritable peinture, à laquelle succéda une peinture de convention, qui ne conserva que les traits caractéristiques des objets. Ensuite, par une espèce de métaphore analogue à celle qui déjà s'était introduite dans le langage, l'image

d'un objet physique exprima des idées morales. L'origine de ces signes, comme celle des mots, dut s'oublier à la longue; et l'écriture devint l'art d'attacher un signe conventionnel à chaque idée, à chaque mot, et par la suite, à chaque modification des idées et des mots.

« Alors, on eut une langue écrite et une langue parlée, qu'il fallait également apprendre, entre lesquelles il fallait établir une correspondance réciproque.

« Des hommes de génie, des bienfaiteurs éternels de l'humanité, dont le nom, dont la patrie même sont pour jamais ensevelis dans l'oubli, observèrent que tous les mots d'une langue n'étaient que les combinaisons d'une quantité très-limitée d'articulations premières; que le nombre de celles-ci, quoique très-borné, suffisait pour former un nombre presqu'infini de combinaisons diverses. Ils imaginèrent de désigner, par des signes visibles, non les idées ou les mots qui y répondent, mais ces éléments simples dont les mots sont composés.

« Dès lors, l'écriture alphabétique fut connue; un petit nombre de signes suffit pour tout écrire, comme un petit nombre de sons suffisait pour tout dire. La langue écrite fut la même que la langue parlée, on n'eut besoin que de savoir reconnaître et former ces signes peu nombreux, et ce dernier pas assura pour jamais les progrès de l'espèce humaine.

« Peut-être serait-il utile aujourd'hui d'instituer une langue écrite qui, réservée uniquement pour les sciences, n'exprimant que les combinaisons d'idées simples qui se retrouvent exactement les mêmes dans tous les esprits, n'étant employée que pour des raisonnements d'une rigueur logique, pour des opérations de l'entendement précises et calculées, fût entendue par les hommes de tous les pays, et se traduisît dans tous leurs idiomes, sans pouvoir s'altérer comme eux en passant dans l'usage commun.

« Alors, par une révolution singulière, ce même genre d'écriture, dont la conservation n'eût servi qu'à prolonger l'ignorance, deviendrait, entre les mains de la philosophie, un instrument utile à la prompte propagation des lumières, au perfectionnement de la méthode des sciences.

« C'est entre ce degré de civilisation et celui où nous voyons encore les peuplades sauvages, que se sont trouvés tous les peuples

dont l'histoire s'est conservée jusqu'à nous, et qui, tantôt faisant de nouveaux progrès, tantôt se replongeant dans l'ignorance, tantôt se perpétuant au milieu de ces alternatives, ou s'arrêtant à un certain terme, tantôt disparaissant de la terre sous le fer des conquérants, se confondant avec les vainqueurs, ou subissant leur esclavage, tantôt enfin, recevant des lumières d'un peuple plus éclairé, pour les transmettre à d'autres nations, forment une chaîne non interrompue entre le commencement des temps historiques et le siècle où nous vivons, entre les premières nations qui nous soient connues et les peuples actuels de l'Europe.

« On peut donc apercevoir déjà trois parties bien distinctes dans le tableau que je me suis proposé de tracer.

« Dans la première, où les récits des voyageurs nous montrent l'état de l'espèce humaine chez les peuples les moins civilisés, nous sommes réduits à deviner par quels degrés l'homme isolé ou plutôt borné à l'association nécessaire pour se reproduire, a pu acquérir ces premiers perfectionnements dont le dernier terme est l'usage d'un langage articulé; nuance la plus marquée et même la seule qui, avec quelques idées morales plus étendues et un faible commencement d'ordre social, le fait alors différer des animaux vivant comme lui en société régulière et durable. Ainsi nous ne pouvons avoir ici d'autre guide que des observations théoriques de nos facultés intellectuelles et morales.

« Ensuite, pour conduire l'homme au point où il exerce des arts, où déjà la lumière des sciences commence à l'éclairer, où le commerce unit les nations, où enfin l'écriture alphabétique est inventée, nous pouvons joindre à ce premier guide l'histoire des diverses sociétés qui ont été observées dans presque tous les degrés intermédiaires, quoiqu'on ne puisse en suivre aucune dans tout l'espace qui sépare ces deux grandes époques de l'espèce humaine.

« Ici le tableau commence à s'appuyer en grande partie sur la suite des faits que l'histoire nous a transmis; mais il est nécessaire de les choisir dans celle de différents peuples, de les rapprocher, de les combiner, pour en tirer l'histoire hypothétique d'un peuple unique, et former le tableau de ses progrès.

« Depuis l'époque où l'écriture alphabétique a été connue dans la Grèce, l'histoire se lie à notre siècle, à l'état actuel de l'espèce humaine dans les pays les plus éclairés de l'Europe, par une suite

non interrompue de faits et d'observations; et le tableau de la marche et des progrès de l'esprit humain est devenu véritablement historique. La philosophie n'a plus rien à deviner, n'a plus de combinaisons hypothétiques à former; il suffit de rassembler, d'ordonner les faits, et de montrer les vérités utiles qui naissent de leur enchaînement et de leur ensemble.

« Il ne resterait enfin qu'un dernier tableau à tracer : celui de nos espérances, des progrès qui sont réservés aux générations futures et que la constance des lois de la nature semble leur assurer. Il faudrait y montrer par quels degrés ce qui nous paraîtrait aujourd'hui un espoir chimérique doit successivement devenir possible et même facile; pourquoi, malgré les succès passagers des préjugés et l'appui qu'ils reçoivent de la corruption des gouvernements ou des peuples, la vérité seule doit obtenir un triomphe durable; par quels liens la nature a indissolublement uni les progrès des lumières et ceux de la liberté, de la vertu, du respect pour les droits naturels de l'homme; comment ces seuls biens réels, si souvent séparés qu'on les a crus même incompatibles, doivent au contraire devenir inséparables dès l'instant où les lumières auront atteint un certain terme dans un plus grand nombre de nations à la fois, et qu'elles auront pénétré la masse entière d'un grand peuple dont la langue serait universellement répandue, dont les relations commerciales embrasseraient toute l'étendue du globe. Cette réunion s'étant déjà opérée dans la classe entière des hommes éclairés, on ne compterait plus dès lors, parmi eux, que des amis de l'humanité, occupés de concert à accélérer son perfectionnement et son bonheur.

« Nous exposerons l'origine, nous tracerons l'histoire des erreurs générales qui ont plus ou moins retardé ou suspendu la marche de la raison, qui souvent même, autant que les événements politiques, ont fait rétrograder l'homme vers l'ignorance.

« Les opérations de l'entendement, qui nous conduisent à l'erreur ou qui nous y retiennent, depuis le paralogisme subtil qui peut surprendre l'homme le plus éclairé, jusqu'aux rêves de la démence, n'appartiennent pas moins que la méthode de raisonner juste ou celle de découvrir la vérité, à la théorie du développement de nos facultés individuelles; et, par la même raison, la manière dont les erreurs générales s'introduisent parmi les peuples, s'y

propagent, s'y transmettent, s'y perpétuent, fait partie du tableau historique des progrès de l'esprit humain : comme les vérités qui le perfectionnent et qui l'éclairent, elles sont la suite nécessaire de son activité, de cette disproportion toujours existante entre ce qu'il connaît, ce qu'il a le désir et ce qu'il croit avoir besoin de connaître.

« On peut même observer que, d'après les lois générales du développement de nos facultés, certains préjugés ont dû naître à chaque époque de nos progrès, mais pour étendre bien au-delà leur séduction ou leur empire, parce que les hommes conservent encore les erreurs de leur enfance, celles de leur pays et de leur siècle, longtemps après avoir reconnu toutes les vérités nécessaires pour les détruire.

« Enfin, dans tous les pays, dans tous les temps, il est des préjugés différents, suivant le degré d'instruction des diverses classes d'hommes, comme suivant leurs professions. Si ceux des philosophes nuisent aux nouveaux progrès de la vérité, ceux des classes moins éclairées retardent la propagation des vérités déjà connues, ceux de certaines professions accréditées ou puissantes, y opposent des obstacles ; ce sont ces trois genres d'ennemis que la raison est obligée de combattre sans cesse, et dont elle ne triomphe souvent qu'après une lutte longue et pénible. L'histoire de ces combats, celle de la naissance, du triomphe et de la chute des préjugés, occupera donc une grande place dans cet ouvrage, et n'en sera pas la partie la moins importante ou la moins utile.

« S'il existe une science de prévoir les progrès de l'espèce humaine, de les diriger, de les accélérer, l'histoire de ceux qu'elle a faits en doit être la base première. La philosophie a dû proscrire sans doute cette superstition, qui croyait presque ne pouvoir trouver des règles de conduite que dans l'histoire des siècles passés, et des vérités, que dans l'étude des opinions anciennes ; mais ne doit-elle pas comprendre dans la même proscription le préjugé qui rejetterait avec orgueil les leçons de l'expérience? Sans doute, la méditation seule peut, par d'heureuses combinaisons, nous conduire aux vérités générales de la science de l'homme ; mais, si l'observation des individus de l'espèce humaine est utile au métaphysicien, au moraliste, pourquoi celle des sociétés le leur serait-elle moins? Pourquoi ne le serait-elle pas au philosophe politique? S'il est utile d'observer les diverses sociétés

qui existent en même temps, d'en étudier les rapports, pourquoi ne le serait-il pas de les observer aussi dans la succession des temps? En supposant même que ces observations puissent être négligées dans la recherche des vérités spéculatives, doivent-elles l'être, lorsqu'il s'agit d'appliquer ces vérités à la pratique et de déduire, de la science, l'art qui en doit être le résultat utile? Nos préjugés, les maux qui en sont la suite, n'ont-ils pas leur source dans les préjugés de nos ancêtres? Un des moyens les plus sûrs de nous détromper des uns, de prévenir les autres, n'est-il pas de nous en développer l'origine et les effets?

« Sommes-nous au point où nous n'ayons plus à craindre, ni de nouvelles erreurs, ni le retour des anciennes; où aucune institution corruptrice ne puisse plus être présentée par l'hypocrisie, adoptée par l'ignorance ou par l'enthousiasme; où aucune combinaison vicieuse ne puisse plus faire le malheur d'une grande nation? Serait-il donc inutile de savoir comment les peuples ont été trompés, corrompus ou plongés dans la misère?

« Tout nous dit que nous touchons à l'époque d'une des grandes révolutions de l'espèce humaine. Qui peut mieux nous éclairer sur ce que nous devons en attendre; qui peut nous offrir un guide plus sûr, pour nous conduire au milieu de ses mouvements, que le tableau des révolutions qui l'ont précédée et préparée? L'état actuel des lumières nous garantit qu'elle sera heureuse; mais aussi n'est-ce pas à condition que nous saurons nous servir de toutes nos forces? Et, pour que le bonheur qu'elle promet soit moins chèrement acheté, pour qu'elle s'étende avec plus de rapidité dans un plus grand espace, pour qu'elle soit plus complète dans ses effets, n'avons-nous pas besoin d'étudier, dans l'histoire de l'esprit humain, quels obstacles nous restent à craindre, quels moyens nous avons de surmonter ces obstacles?

« Je diviserai en neuf grandes époques l'espace que je me propose de parcourir; et j'oserai, dans une dixième, hasarder quelques aperçus sur les destinées futures de l'espèce humaine.

« Je me bornerai à présenter ici les principaux traits qui caractérisent chacune d'elles. Je ne donnerai que les masses, sans m'arrêter ni aux exceptions ni aux détails. J'indiquerai les objets, les résultats dont l'ouvrage même offrira les développements et les preuves. »

OBSERVATIONS

SUR L'OUVRAGE DE CONDORCET.

Tout auteur est influencé par les circonstances politiques dans lesquelles il se trouve : le clergé a entravé la libre émission de la pensée de Locke; les niveleurs français ont fait exagérer à Condorcet ses idées sur la liberté.

La fermentation révolutionnaire était à son comble, lorsque Condorcet a composé son ouvrage; il était devenu chef de parti; il avait émis l'opinion qu'il fallait établir en France un gouvernement républicain, et forcer tous les peuples à adopter une organisation sociale dont les pouvoirs royaux et sacerdotaux fussent exclus; il a soutenu cette opinion avec sa plume, pendant que les braves de son parti l'appuyaient à coups de canon.

Les circonstances générales dans lesquelles Condorcet s'est trouvé, les circonstances particulières dans lesquelles il s'est placé, lui ont échauffé la tête; elles ne lui ont pas laissé le loisir de peser tranquillement les faits, d'observer leur enchaînement, et de déduire méthodiquement les conséquences des principes qu'il avait posés. Il n'a point examiné, pendant le cours de son travail, la meilleure opinion à adopter; il a employé toutes ses forces à soutenir celle qu'il avait émise; et sa belle conception, Récapituler la marche de

L'ESPRIT HUMAIN ET TERMINER CETTE RÉCAPITULATION PAR L'EXPOSÉ DE CONJECTURES FORMÉES SUR LA MARCHE QU'IL SUIVRA, s'est réduite, dans l'exécution, à une diatribe contre les rois et contre les prêtres.

Qu'on parcoure l'histoire, on trouvera le nombre des grands conquérants égal à celui des philosophes inventeurs. On verra, d'un côté, Cyrus, Alexandre, César, Mahomet et Charlemagne, de l'autre, Socrate, Platon, Aristote, Bacon et Descartes.

Condorcet aurait nécessairement conclu, s'il avait fixé son attention sur cette partie de la récapitulation de la marche de l'esprit humain : 1° que les difficultés, pour se distinguer dans la carrière active et dans la carrière spéculative, étaient égales; 2° que la capacité et les qualités nécessaires pour obtenir des succès dans chacune de ces carrières étaient différentes, qu'elles s'excluaient réciproquement. Il se serait retiré du gouvernement, il se serait renfermé dans son cabinet, et il aurait employé, d'une manière utile pour son bonheur et pour celui de l'humanité, le genre de capacité qu'il avait reçu de la nature; il n'aurait point avili sa belle conception, en l'employant dans un ouvrage de circonstance; il l'aurait fait servir de base à la théorie générale de la physique des corps organisés.

Je parlerai souvent du travail de Condorcet, dont je ferai un examen approfondi dans la première partie de mon second ouvrage. Ce travail, quoique vicieux dans tous ses détails, est une des plus belles productions de l'esprit humain.

L'OBSERVATION FAITE PAR LOCKE ET ÉCLAIRCIE PAR LES DOCTEURS PRICE ET PRIESTLEY EST DEVENUE, DANS LES MAINS DE CONDORCET, UN INSTRUMENT D'OBSERVATION.

Je considère Locke comme ayant découvert la mine, Price et Priestley comme ayant fait fondre le minerai, et Condorcet comme ayant forgé avec le métal les instruments nécessaires pour faire de nouvelles fouilles et découvrir par ce moyen de nouveaux filons.

DEUXIÈME SECTION

DE LA PREMIÈRE CLASSE

DES TRAVAUX SCIENTIFIQUES DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

L'HUMANITÉ a entrevu, pendant sa jeunesse, toutes les vérités dont elle a trouvé les démonstrations depuis qu'elle est parvenue à la maturité de son âge; elle a même aperçu, à cette époque de la grande vigueur de son imagination, toutes celles qu'il lui reste à démontrer.

Un ancien a dit : L'HOMME EST UN PETIT UNIVERS. L'École ne tardera pas, je crois, à fixer son attention sur ce bel aperçu, qui a été, pour moi, l'objet de profondes méditations.

Résultat de mes méditations sur cet aperçu :

L'HOMME EST UN PETIT UNIVERS.

Je me figure que, dans l'espace occupé par moi, il

existe toutes les relations possibles de quantité et de qualité.

L'homme et l'Univers me paraissent une même mécanique sur deux échelles. Je me représente l'homme comme une montre enfermée dans une grande horloge dont elle reçoit le mouvement.

Cette manière de concevoir les choses donne les moyens d'éclaircir plusieurs points scientifiques importants (1). Je me bornerai, pour le moment, à m'en aider dans l'examen comparatif de la marche de l'esprit humain pendant le dix-septième et le dix-huitième siècles.

Pendant le dix-septième siècle, le génie transcendant qui a dirigé les travaux de l'École a étudié l'Univers

(1) On n'a encore donné aucune explication satisfaisante de l'opération par laquelle notre intelligence se rend compte des relations existant entre les choses extérieures à elle. La comparaison du miroir, employée par plusieurs auteurs, celle de la lunette produite par Kant, compliquent la question au lieu de la simplifier. J'engage les savants du XIXme siècle à faire usage de la supposition que j'emploie pour rendre compte des travaux scientifiques du XVIIIme siècle. Je les préviens que c'est en grande partie sur cette supposition que reposera le système qui sera développé dans les quatre ouvrages que j'ai annoncés.

L'HOMME EST UN PETIT UNIVERS ;

Je dis, comme développement de cet aperçu : LE MÉCANISME DE L'HOMME ET LE MÉCANISME DE L'UNIVERS SONT LES MÊMES A CES DIFFÉRENCES PRÈS :

L'UNIVERS EST UNE MÉCANIQUE QUI A LE MOUVEMENT PERPÉTUEL POUR MOTEUR. LE MÉCANISME DE L'HOMME, N'ÉTANT MU QUE PAR UN MOUVEMENT DÉRIVÉ, A UNE DURÉE LIMITÉE

L'HOMME EST UNE MÉCANIQUE CONSTRUITE SUR LA PLUS PETITE ÉCHELLE POSSIBLE ; L'UNIVERS A UNE DIMENSION INFINIE.

L'HOMME SE REND COMPTE DES RELATIONS DE QUANTITÉ ET DE QUALITÉ EXTÉRIEURES A LUI, PAR LA RAISON QUE, DANS LUI, SE FONT TOUTES LES DIFFÉRENTIATIONS ET LES INTÉGRATIONS DE QUANTITÉ ET DE QUA-

sur la grande et sur la petite échelle. Il s'est occupé d'astronomie et de physiologie : nous avons de lui, de Descartes, le système des tourbillons et le traité de l'homme.

Dans le dix-huitième siècle, comme je l'ai déjà dit, l'École s'est divisée en deux ateliers : Newton, qui s'est mis à la tête de l'un, s'est exclusivement attaché à étudier l'Univers sur la grande échelle; Locke ne l'a observé que sur la petite.

C'est le propre des génies transcendants de s'élever aux généralités du premier ordre : les sciences secondaires ne peuvent fixer que passagèrement leur attention.

La chimie ne porte que sur des considérations secondaires de la physique des corps bruts. Les chimistes n'observent que des rouages secondaires de la grande machine. — Cette science n'a point fixé l'attention de Newton.

La botanique ne renferme que des considérations secondaires de la physique des corps organisés : cette science n'a que médiocrement fixé l'attention de Locke.

Voilà la raison qui m'a déterminé à placer la chimie et la botanique dans la deuxième section de la première classe des travaux scientifiques.

LITÉ; PAR LA RAISON, POUR M'EXPRIMER EN LANGAGE DE PHYSIQUE, QUE, DANS L'HOMME, EXISTENT, SUR UNE PETITE ÉCHELLE, TOUS LES PHÉNOMÈNES : JE DIS TOUS, C'EST-A-DIRE, CEUX QU'IL VOIT ET MÊME CEUX QUI ÉCHAPPENT AU SENS DE SA VUE.

LES PHÉNOMÈNES QUI, ÉCHAPPANT AUX SENS PARTICULIERS DE L'HOMME, NE SONT SOUMIS QU'A SON *sensorium commune*, SONT CEUX QUE LES POÈTES CONSIDÈRENT COMME DES PRODUITS DE L'IMAGINATION, ET QUE LES SAVANS ENVISAGENT COMME DES EFFETS DE LA MÉTAPHYSIQUE.

CHIMIE.

La chimie a fait de grands progrès pendant le dix-huitième siècle.

Black, Cavendish, Priestley ont décomposé l'air et l'eau. Monge, Berthollet, Lavoisier, Fourcroy et Guiton ont perfectionné les découvertes faites en Angleterre.

Lavoisier a lié systématiquement les nouvelles découvertes de chimie dans un ouvrage dont voici le discours préliminaire.

Discours préliminaire de Lavoisier.

« Je n'avais pour objet, lorsque j'ai entrepris cet ouvrage, que de donner plus de développement au mémoire que j'ai lu à la séance publique de l'Académie des sciences du mois d'avril 1787, sur la nécessité de réformer et de perfectionner la nomenclature de la chimie.

« C'est en m'occupant de ce travail, que j'ai mieux senti que je ne l'avais encore fait jusqu'alors, l'évidence des principes qui ont été posés par l'abbé de Condillac, dans sa logique et dans quelques autres de ses ouvrages. Il y établit que *nous ne pensons qu'avec le secours des mots;* que *les langues sont de véritables méthodes analytiques;* que *l'algèbre, la plus simple. la plus exacte et la mieux adaptée à son objet de toutes les manières de s'énoncer, est à la fois une langue et une méthode analytique;* enfin que *l'art de raisonner se réduit à une langue bien faite.* Et, en effet, tandis que je croyais ne m'occuper que de nomenclature, tandis que je n'avais pour objet que de perfectionner le langage de la chimie, mon ouvrage

s'est transformé insensiblement, entre mes mains, sans qu'il m'ait été possible de m'en défendre, en un traité élémentaire de chimie.

« L'impossibilité d'isoler la nomenclature de la science, et la science de la nomenclature, tient à ce que toute science physique est nécessairement formée de trois choses : La série des faits qui constituent la science; les idées qui les rappellent; les mots qui les expriment. Le mot doit faire naître l'idée, l'idée doit peindre le fait : ce sont trois empreintes du même cachet; et, comme ce sont les mots qui conservent les idées et qui les transmettent, il en résulte qu'on ne peut perfectionner le langage sans perfectionner la science, ni la science sans le langage, et que, quelque certains que fussent les faits, quelque justes que fussent les idées qu'ils auraient fait naître, ils ne transmettraient encore que des impressions fausses, si nous n'avions pas des expressions exactes pour les rendre.

« La première partie de ce traité fournira à ceux qui voudront bien le méditer, des preuves fréquentes de ces vérités; mais, comme je me suis vu forcé d'y suivre un ordre qui diffère essentiellement de celui qui a été adopté jusqu'à présent dans tous les ouvrages de chimie, je dois compte des motifs qui m'y ont déterminé.

« C'est un principe bien constant, et dont la généralité est bien reconnue dans les mathématiques, comme dans tous les genres de connaissances, que nous ne pouvons procéder pour nous instruire que du connu à l'inconnu. Dans notre première enfance, nos idées viennent de nos besoins; la sensation de nos besoins fait naître l'idée des objets propres à les satisfaire, et insensiblement par une suite de sensations, d'observations et d'analyses, il se forme une génération successive d'idées toutes liées les unes aux autres, dont un observateur attentif peut même jusqu'à un certain point, retrouver le fil et l'enchaînement et qui constituent l'ensemble de ce que nous savons.

« Lorsque nous nous livrons pour la première fois à l'étude d'une science, nous sommes, par rapport à cette science, dans un état très-analogue à celui dans lequel sont les enfants, et la marche que nous avons à suivre est précisément celle que suit la nature dans la formation de leurs idées. De même que, dans l'enfant, l'idée est un effet de la sensation, que c'est la sensation

qui fait naître l'idée, de même aussi, pour celui qui commence à se livrer à l'étude des sciences physiques, les idées ne doivent être qu'une conséquence, une suite immédiate d'une expérience ou d'une observation.

« Qu'il me soit permis d'ajouter que celui qui entre dans la carrière des sciences, est dans une situation moins avantageuse que l'enfant même qui acquiert ses premières idées : Si l'enfant s'est trompé sur les effets salutaires ou nuisibles des objets qui l'environnent, la nature lui donne des moyens multipliés de se rectifier; à chaque instant, le jugement qu'il a porté se trouve redressé par l'expérience. La privation ou la douleur viennent à la suite d'un jugement faux; la jouissance et le plaisir à la suite d'un jugement juste. On ne tarde pas, avec de tels maîtres, à devenir conséquent, et on raisonne bientôt juste quand on ne peut raisonner autrement, sous peine de privation ou de souffrance.

« Il n'en est pas de même dans l'étude et dans la pratique des sciences : Les faux jugements que nous portons n'intéressent ni notre existence, ni notre bien être; aucun intérêt physique ne nous oblige de nous rectifier : l'imagination au contraire qui tend à nous porter continuellement au delà du vrai, l'amour propre et la confiance en nous-mêmes, qu'il sait si bien nous inspirer, nous sollicitent à tirer des conséquences qui ne dérivent pas immédiatement des faits; en sorte que nous sommes en quelque façon intéressés à nous séduire nous-mêmes. Il n'est donc pas étonnant que, dans les sciences physiques en général, on ait souvent supposé au lieu de conclure; que les suppositions transmises d'âge en âge soient devenues de plus en plus imposantes par le poids des autorités qu'elles ont acquises, et qu'elles aient enfin été adoptées et regardées comme des vérités fondamentales, même par de très-bons esprits.

« Le seul moyen de prévenir ces écarts, consiste à supprimer ou au moins à simplifier, autant qu'il est possible, le raisonnement qui est de nous et qui seul peut nous égarer; à le mettre continuellement à l'épreuve de l'expérience; à ne conserver que les faits qui ne sont que des données de la nature, et qui ne peuvent nous tromper; à ne chercher la vérité que dans l'enchaînement naturel des expériences et des observations, de la même manière que les mathématiciens parviennent à la solution d'un problème

par le simple arrangement des données et en réduisant le raisonnement à des opérations si simples, à des jugements si courts, qu'ils ne perdent jamais de vue l'évidence qui leur sert de guide.

« Convaincu de ces vérités, je me suis imposé la loi de ne procéder jamais que du connu à l'inconnu, de ne déduire aucune conséquence qui ne dérive immédiatement des expériences et des observations, et d'enchaîner les faits et les vérités chimiques dans l'ordre le plus propre à en faciliter l'intelligence aux commençants. Il était impossible qu'en m'assujétissant à ce plan, je ne m'écartasse pas des routes ordinaires. C'est en effet un défaut commun à tous les cours et à tous les traités de chimie, de supposer dès les premiers pas, des connaissances que l'élève ou le lecteur ne doivent acquérir que dans les leçons subséquentes. On commence, dans presque tous, par traiter des principes des corps ; par expliquer la table des affinités, sans s'apercevoir qu'on est obligé de passer en revue, dès le premier jour, les principaux phénomènes de la chimie, de se servir d'expressions qui n'ont point été définies, et de supposer la science acquise par ceux auxquels on se propose de l'enseigner. Aussi est-il reconnu qu'on n'apprend que peu de chose dans un premier cours de chimie ; qu'une année suffit à peine pour familiariser l'oreille avec le langage, les yeux avec les appareils, et qu'il est presqu'impossible de former un chimiste en moins de trois ou quatre ans.

« Ces inconvénients tiennent moins à la nature des choses qu'à la forme de l'enseignement ; et c'est ce qui m'a déterminé à donner à la chimie une marche qui me paraît plus conforme à celle de la nature. Je ne me suis pas dissimulé qu'en voulant éviter un genre de difficultés, je me jettais dans un autre, et qu'il me serait impossible de les surmonter toutes : mais je crois que celles qui restent n'appartiennent point à l'ordre que je me suis prescrit, qu'elles sont plutôt une suite de l'état d'imperfection où est encore la chimie. Cette science présente des lacunes nombreuses qui interrompent la série des faits, et qui exigent des raccordements embarrassants et difficiles. Elle n'a pas, comme la géométrie élémentaire, l'avantage d'être une science complète et dont toutes les parties sont étroitement liées entr'elles ; mais, en même temps, sa marche actuelle est si rapide, les faits s'arrangent d'une manière si

heureuse dans la doctrine moderne, que nous pouvons espérer, même de nos jours, de la voir s'approcher beaucoup du degré de perfection qu'elle est susceptible d'atteindre.

« Cette loi rigoureuse, dont je n'ai pas dû m'écarter, de ne rien conclure au delà de ce que les expériences présentent, et de ne jamais suppléer au silence des faits, ne m'a pas permis de comprendre, dans cet ouvrage, la partie de la chimie la plus susceptible, peut-être, de devenir un jour une science exacte : c'est celle qui traite des affinités chimiques ou attractions électives. M. Geoffroy, M. Gellert, M. Bergman, M. Schéele, M. de Morveau, M. Kirvan et beaucoup d'autres ont déjà rassemblé une multitude de faits particuliers qui n'attendent plus que la place qui doit leur être assignée ; mais les données principales manquent, ou du moins celles que nous avons ne sont encore ni assez précises, ni assez certaines, pour devenir la base fondamentale sur laquelle doit reposer une partie aussi importante de la chimie. La science des affinités est d'ailleurs à la chimie ordinaire ce que la géométrie transcendante est à la géométrie élémentaire, et je n'ai pas cru devoir compliquer, par d'aussi grandes difficultés, des éléments simples et faciles qui seront, à ce que j'espère, à la portée d'un très-grand nombre de lecteurs.

« Peut-être un sentiment d'amour-propre a-t-il, sans que je m'en rendisse compte à moi-même, donné du poids à ces réflexions. M. de Morveau est au moment de publier l'article Affinité de l'encyclopédie méthodique, et j'avais bien des motifs pour redouter de travailler en concurrence avec lui.

« On ne manquera pas d'être surpris de ne point trouver, dans un traité élémentaire de chimie, un chapitre sur les parties constituantes et élémentaires des corps ; mais je ferai remarquer ici que cette tendance que nous avons à vouloir que tous les corps de la nature ne soient composés que de trois ou quatre éléments, tient à un préjugé qui nous vient originairement des philosophes grecs. L'admission de quatre éléments qui, par la variété de leurs proportions, composent tous les corps que nous connaissons, est une pure hypothèse imaginée longtemps avant qu'on eût les premières notions de la physique expérimentale et de la chimie. On n'avait point encore de faits, et l'on formait des systèmes ; et, aujourd'hui que nous avons rassemblé des faits, il semble que nous nous efforcions

de les repousser, quand ils ne cadrent pas avec nos préjugés; tant il est vrai que le poids de l'autorité de ces pères de la philosophie humaine se fait encore sentir, et qu'elle pèsera sans doute encore sur les générations à venir.

« Une chose très-remarquable, c'est que, tout en enseignant la doctrine des quatre éléments, il n'est aucun chimiste qui, par la force des faits, n'ait été conduit à en admettre un plus grand nombre. Les premiers chimistes qui ont écrit depuis le renouvellement des lettres, regardaient le soufre et le sel comme des substances élémentaires qui entraient dans la combinaison d'un grand nombre de corps : Ils reconnaissaient donc l'existence de six éléments, au lieu de quatre; Becher admettait trois terres; et c'était de leur combinaison et de la différence des proportions que résultait, suivant lui, la différence qui existe entre les substances métalliques. Stahl a modifié ce système. Tous les chimistes qui lui ont succédé se sont permis d'y faire des changements, même d'en imaginer d'autres; mais tous se sont laissé entraîner à l'esprit de leur siècle, qui se contentait d'assertions sans preuves, ou du moins qui regardait souvent comme telles de très-légères probabilités.

« Tout ce qu'on peut dire sur le nombre et sur la nature des éléments se borne, suivant moi, à des discussions purement métaphysiques : Ce sont des problèmes indéterminés qu'on se propose de résoudre, qui sont susceptibles d'une infinité de solutions, mais dont il est très-probable qu'aucune en particulier n'est d'accord avec la nature. Je me contenterai donc de dire que, si, par le nom d'éléments, nous entendons désigner les molécules simples et indivisibles qui composent les corps, il est probable que nous ne les connaissons pas; que, si au contraire, nous attachons, au nom d'éléments ou de principes des corps, l'idée du dernier terme auquel parvient l'analyse, toutes les substances que nous n'avons encore pu décomposer par aucun moyen, sont pour nous des éléments; non pas que nous puissions assurer que ces corps que nous regardons comme simples, ne soient pas eux-mêmes composés de deux ou même d'un plus grand nombre de principes; mais, puisque ces principes ne se séparent jamais, ou plutôt puisque nous n'avons aucun moyen de les séparer, ils agissent à notre égard à la manière des corps simples, et nous ne devons les supposer composés qu'au

moment où l'expérience et l'observation nous en auront fourni la preuve.

« Ces réflexions sur la marche des idées s'appliquent naturellement au choix des mots qui doivent les exprimer. Guidé par le travail que nous avons fait en commun, en 1787, M. de Morveau, M. Berthollet, M. de Fourcroy et moi, sur la nomenclature de la chimie, j'ai désigné, autant que je l'ai pu, les substances simples par des mots simples, et ce sont elles que j'ai été obligé de nommer les premières. On peut se rappeler que nous nous sommes efforcés de conserver à toutes ces substances les noms qu'ils portent dans la société; nous ne nous sommes permis de les changer que dans deux cas: le premier, à l'égard des substances nouvellement découvertes et qui n'avaient point encore été nommées, ou du moins pour celles qui ne l'avaient été que depuis peu de temps, et dont les noms encore nouveaux n'avaient point encore été sanctionnés par une adoption générale; le second, lorsque les noms adoptés, soit par les anciens, soit par les modernes, nous ont paru entraîner des idées évidemment fausses, lorsqu'ils pouvaient faire confondre la substance qu'ils désignaient avec d'autres qui sont douées de propriétés différentes ou opposées; nous n'avons fait alors aucune difficulté de leur en substituer d'autres que nous avons empruntés principalement du grec; nous avons fait en sorte qu'ils exprimassent la propriété la plus générale, la plus caractéristique de la substance, et nous y avons trouvé l'avantage de soulager la mémoire des commençants qui retiennent difficilement un mot nouveau lorsqu'il est absolument vide de sens, et de les accoutumer de bonne heure à n'admettre aucun mot sans y attacher une idée.

« A l'égard des corps qui sont formés de la réunion de plusieurs substances simples, nous les avons désignés par des noms composés comme le sont les substances elles-mêmes; mais, comme le nombre des combinaisons binaires est déjà très considérable, nous serions tombés dans le désordre et dans la confusion, si nous ne nous fussions pas attachés à former des classes. Le nom de classes et de genres est, dans l'ordre naturel des idées, celui qui rappelle la propriété commune à un grand nombre d'individus; celui d'espèces au contraire est celui qui ramène l'idée aux propriétés particulières à quelques individus.

« Ces distinctions ne sont pas faites, comme on pourrait le penser, seulement par la métaphysique; elles le sont par la nature. Un enfant, dit l'abbé de Condillac, appelle du nom d'*arbre* le premier arbre que nous lui montrons. Un second arbre, qu'il voit ensuite, lui rappelle la même idée, il lui donne le même nom; de même à un troisième, à un quatrième, et voilà le mot d'*arbre* donné d'abord à un individu, qui devient, pour lui, un nom de classe ou de genre, une idée abstraite qui comprend tous les arbres en général. Mais, lorsque nous lui aurons fait remarquer que tous les arbres ne servent pas aux mêmes usages, que tous ne portent pas les mêmes fruits, il apprendra bientôt à les distinguer par des noms spécitiques et particuliers. Cette logique est celle même de toutes les sciences; elle s'applique naturellement à la chimie.

« Les acides, par exemple, sont composés de deux substances de l'ordre de celles que nous regardons comme simples : l'une qui constitue l'acidité et qui est commune à tous; c'est de cette substance que doit être emprunté le nom de classe ou de genre; l'autre qui est propre à chaque acide, qui les différencie les uns des autres, et c'est de cette substance que doit être emprunté le nom spécifique.

« Mais, dans la plupart des acides, les deux principes constituants, le principe acidifiant et le principe acidifié, peuvent exister dans des proportions différentes qui constituent toutes des points d'équilibre ou de saturation; c'est ce qu'on observe dans l'acide sulfureux. Nous avons exprimé ces deux états du même acide en faisant varier la terminaison du nom spécifique.

« Les substances métalliques qui ont été exposées à l'action de l'air et du feu, perdent leur éclat métallique, augmentent de poids et prennent une apparence terreuse; elles sont, dans cet état, composées, comme les acides, d'un principe qui est commun à toutes et d'un principe particulier propre à chacune; nous avons dû également les classer sous un nom générique dérivé du principe commun, et le nom que nous avons adopté est celui d'*oxide;* nous les avons ensuite différenciées les unes des autres par le nom particulier du métal auquel elles appartiennent.

« Les substances combustibles qui, dans les acides et dans les oxides métalliques, sont un principe spécifique et particulier, sont susceptibles de devenir, à leur tour, un principe commun à un

grand nombre de substances. Les combinaisons sulfurantes ont été longtemps les seules connues en ce genre : on sait aujourd'hui, d'après les expériences de MM. Vandermonde, Monge et Berthollet, que le charbon se combine avec le fer et peut-être avec plusieurs métaux ; qu'il en résulte, suivant les proportions, de l'acier, de la plombagine, etc. On sait également, d'après les expériences de M. Pelletier, que le phosphore se combine avec un grand nombre de substances métalliques. Nous avons encore rassemblé ces différentes combinaisons sous des noms génériques dérivés de celui de la substance commune, avec une terminaison qui rappelle cette analogie, et nous les avons spécifiées par un autre nom dérivé de leur substance propre.

« La nomenclature des êtres composés de trois substances simples présente un peu plus de difficulté, en raison de leur nombre et surtout parce qu'on ne peut exprimer la nature de leurs principes constituants, sans employer des noms plus composés. Nous avons eu à considérer, dans les corps qui forment cette classe, tels que les sels neutres, par exemple :

1° Le principe acidifiant qui est commun à tous ;

2° Le principe acidifiable qui constitue leur acide propre ;

3° La base saline, terreuse ou métallique qui détermine l'espèce particulière du sel. Nous avons emprunté le nom de chaque classe de sels, de celui du principe acidifiable commun à tous les individus de la classe ; nous avons ensuite distingué chaque espèce par le nom de la base saline, terreuse ou métallique qui lui est particulière.

« Un sel, quoique composé des trois mêmes principes, peut être cependant dans des états très différents, par la seule différence de leur proportion. La nomenclature que nous avons adoptée aurait été défectueuse, si elle n'eût pas exprimé ces différents états, et nous y sommes principalement parvenus par des changements de terminaison que nous avons rendus uniformes pour un même état des différents sels.

« Enfin nous sommes arrivés au point que par le mot seul, on reconnaît sur le champ quelle est la substance combustible qui entre dans la combinaison dont il est question ; si cette substance combustible est combinée avec le principe acidifiant et dans quelle proportion, dans quel état est cet acide, à quelle base il est uni,

s'il y a saturation exacte ; si c'est l'acide, ou bien la base qui est en excès.

« On conçoit qu'il n'a pas été possible de remplir ces différentes vues sans blesser quelquefois des usages reçus, et sans adopter des dénominations qui ont paru dures et barbares dans le premier moment ; mais nous avons observé que l'oreille s'accoutumait promptement aux mots nouveaux surtout lorsqu'ils se trouvaient liés à un système général et raisonné. Les noms au surplus qui s'employaient avant nous, tels que ceux de *poudre d'Algaroth*, de *sel alembroth*, de *pompholix*, d'eau *phagédénique*, de *turbith minéral*, de *colcothar* et beaucoup d'autres ne sont ni moins durs ni moins extraordinaires ; il faut une grande habitude et beaucoup de mémoire pour se rappeler les substances qu'ils expriment et surtout pour reconnaître à quel genre de combinaison ils appartiennent. Les noms *d'huile de tartre par défaillance*, *d'huile de vitriol*, *de beurre d'arsenic et d'antimoine*, *de fleurs de zinc*, etc., qui sont plus impropres encore, parce qu'ils font naître des idées fausses, parce qu'il n'existe, à proprement parler, dans le règne minéral, et surtout dans le règne métallique, ni beurres, ni huiles, ni fleurs, enfin parce que les substances, qu'on désigne sous ce nom, sont de violents poisons.

« On nous a reproché, lorsque nous avons publié notre Essai de nomenclature chimique, d'avoir changé la langue que nos maîtres ont parlée, qu'ils ont illustrée et qu'ils nous ont transmise, mais on a oublié que c'étaient Bergman et Macquer qui avaient eux-mêmes sollicité cette réforme. Le savant professeur d'Upsal, M. Bergman, écrivait à M. de Morveau, dans les derniers temps de sa vie : « *Ne faites grâce à aucune dénomination impropre ; ceux qui savent déjà, entendront toujours ; ceux qui ne savent pas encore, entendront plus tôt.* »

« Peut-être serait-on plus fondé à me reprocher de n'avoir donné, dans l'ouvrage que je présente au public, aucun historique de l'opinion de ceux qui m'ont précédé, de n'avoir présenté que la mienne, sans discuter celle des autres. Il en est résulté que je n'ai pas toujours rendu à mes confrères, encore moins aux chimistes étrangers, la justice qu'il était dans mon intention de leur rendre ; mais je prie le lecteur de considérer que, si l'on accumulait les citations dans un ouvrage élémentaire, si l'on s'y livrait à de

longues discussions sur l'historique de la science et sur les travaux de ceux qui l'ont professée, on perdrait de vue le véritable objet qu'on s'est proposé, et l'on formerait un ouvrage d'une lecture tout à fait fastidieuse pour les commençants. Ce n'est ni l'histoire de la science, ni celle de l'esprit humain qu'on doit faire dans un traité élémentaire; on ne doit y chercher que la facilité et la clarté; on en doit soigneusement écarter tout ce qui pourrait tendre à détourner l'attention. C'est un chemin qu'il faut continuellement aplanir, dans lequel il ne faut laisser subsister aucun obstacle qui puisse apporter le moindre retard. Les sciences présentent déjà par elles-mêmes assez de difficultés sans en appeler encore qui leur sont étrangères. Les chimistes s'apercevront facilement d'ailleurs que je n'ai presque fait usage dans la première partie que des expériences qui me sont propres. Si quelquefois il a pu m'échapper d'adopter, sans les citer, les expériences ou les opinions de M. Berthollet, de M. de Fourcroy, de M. de la Place, de M. Monge et de ceux en général qui ont adopté les mêmes principes que moi, c'est que l'habitude de vivre ensemble, de nous communiquer nos idées, nos observations, notre manière de voir, a établi entre nous une sorte de communauté d'opinions, dans laquelle il nous est souvent difficile, à nous-mêmes, de distinguer ce qui nous appartient plus particulièrement.

« Tout ce que je viens d'exposer sur l'ordre que je me suis efforcé de suivre dans la marche des preuves et des idées, n'est applicable qu'à la première partie de cet ouvrage ; c'est elle seule qui contient l'ensemble de la doctrine que j'ai adoptée; c'est à elle seule que j'ai cherché à donner la forme véritablement élémentaire.

« La seconde partie est principalement formée des tableaux de la nomenclature des sels neutres. J'y ai joint seulement des explications très sommaires dont l'objet est de faire connaître les procédés les plus simples pour obtenir les différentes espèces d'acides connus. Cette seconde partie ne contient rien qui me soit propre : elle ne présente qu'un abrégé très concis de résultats extraits de différents ouvrages.

« Enfin j'ai donné dans la troisième partie une description détaillée de toutes les opérations relatives à la chimie moderne. Un ouvrage de ce genre paraissait désiré depuis longtemps, et je crois

qu'il sera de quelque utilité. En général, la pratique des expériences, et surtout des expériences modernes, n'est point assez répandue; et peut-être, si dans les différents mémoires que j'ai donnés à l'Académie, je me fusse étendu davantage sur le détail des manipulations, me serais-je fait plus facilement entendre, et la science aurait-elle fait des progrès plus rapides. L'ordre des matières, dans cette troisième partie, m'a paru à peu près arbitraire, et je me suis seulement attaché à classer dans chacun des huit chapitres qui la composent les opérations qui ont ensemble le plus d'analogie. On s'apercevra aisément que cette troisième partie n'a pu être extraite d'aucun ouvrage, et que dans les articles principaux, je n'ai pu être aidé que de ma propre expérience.

« Je terminerai ce discours préliminaire en transcrivant littéralement quelques passages de M. l'abbé de Condillac qui me paraissent peindre avec beaucoup de vérité l'état où était la chimie dans des temps très rapprochés du nôtre. Ces passages, qui n'ont point été faits exprès, n'en acquerront que plus de force, si l'application en paraît juste.

« Au lieu d'observer les choses que nous voulions connaître, « nous avons voulu les imaginer. De supposition fausse en suppo- « sition fausse, nous nous sommes égarés parmi une multitude « d'erreurs ; et ces erreurs étant devenues des préjugés, nous les « avons prises par cette raison pour des principes; nous nous « sommes donc égarés de plus en plus. Alors nous n'avons su rai- « sonner que d'après les mauvaises habitudes que nous avions « contractées. L'art d'abuser des mots sans les bien entendre a été « pour nous l'art de raisonner... Quand les choses sont parvenues à « ce point, quand les erreurs se sont ainsi accumulées, il n'y a « qu'un moyen de remettre l'ordre dans la faculté de penser : c'est « d'oublier tout ce que nous avons appris ; de reprendre nos idées « à leur origine ; d'en suivre la génération, et de refaire, comme dit « Bacon, l'entendement humain. »

« Ce moyen est d'autant plus difficile qu'on se croit plus instruit. Aussi des ouvrages, où les sciences seraient traitées avec une grande netteté, une grande précision, un grand ordre, ne seraient-ils pas à la portée de tout le monde. Ceux qui n'auraient rien étudié les entendraient mieux que ceux qui ont fait de grandes études, et surtout que ceux qui ont écrit beaucoup sur les sciences.

« M. l'abbé de Condillac ajoute à la fin du chap. V : « Mais enfin « les sciences ont fait des progrès, parce que les philosophes ont « mieux observé, et qu'ils ont mis dans leur langage la précision « et l'exactitude qu'ils avaient mises dans leurs observations ; ils « ont corrigé la langue, et l'on a mieux raisonné. »

OBSERVATION

SUR LE DISCOURS PRÉLIMINAIRE DE LAVOISIER.

Ce discours, que l'École regarde encore comme un modèle, n'est à bien l'examiner qu'une production bâtarde. Les idées de Lavoisier ont été, relativement à celles de Newton, ce que les idées de Malebranche avaient été à l'égard de celles de Descartes. Lavoisier a faitune application exagérée de la méthode d'analyse. Malebranche avait dépassé dans les *Recherches de la vérité,* les bornes de la faculté synthétique de notre intelligence.

Je dirai plus en détail ce que je pense de ce discours quand je parlerai de la statique chimique de Berthollet, à l'article des travaux scientifiques du dix-neuvième siècle. Je ferai alors mes efforts pour tracer une route de communication entre l'idée de GRAVITATION et celle d'AFFINITÉ. J'annonce d'avance qu'il n'y aura d'autre différence entre les travaux de M. Berthollet et le mien, sinon que M. Berthollet est parti de l'affinité pour remonter à l'attraction et que moi je partirai de l'attraction pour descendre à l'affinité.

BOTANIQUE.

Jusqu'à Linné, la botanique n'avait été presque qu'une nomenclature. Il a, en quelque façon, créé cette science. Condorcet a rendu compte de ses travaux de la manière suivante :

« M. de Linné a publié une longue suite d'observations sur les végétaux et les animaux comparés ensemble.

« Les végétaux naissent, vivent et meurent comme les animaux ; ils se nourrissent, naissent et dépérissent comme eux, ils ont comme eux un principe interne de mouvement. M. de Linné observa de plus que les plantes ont des instants de mouvement et de repos, de sommeil et de veille, qu'elles subissent ces alternatives dans des serres où l'on entretient jour et nuit une chaleur égale, et qu'ainsi ces phénomènes ne sont pas l'effet d'une chaleur plus ou moins grande, mais de la présence ou de l'absence de la lumière, qu'enfin les feuilles dans quelques plantes et les anthères des étamines dans un plus grand nombre donnent des signes d'irritabilité. La sensibilité et le mouvement spontané qui en est la suite, paraissent seuls distinguer la vie des plantes et celle des animaux.

« On observe des rapports encore plus frappants entre l'œuf d'un animal et la semence d'une plante dans la manière dont les germes sont fécondés. Enfin la reproduction par bouture, cette manière de multiplier ou d'éterniser l'existence d'un même individu, a lieu dans ces deux règnes, et forme une sorte d'analogie entre les plantes les plus parfaites et les animaux les plus imparfaits. Ainsi quand on observe la chaîne de tous les genres d'animaux, depuis les quadrupèdes jusqu'aux polypes, on voit l'organisation se simplifier, le mouvement spontané et la sensibilité s'affaiblir, et en même temps les organes destinés à recevoir la nourriture se multiplier ; le principe de la vie, au lieu d'appartenir seulement à

l'individu, se trouver tout entier dans plusieurs de ses parties, et l'animal se rapprocher de la plante jusqu'à n'en être plus séparé que par des nuances imperceptibles. »

M. de Linné a résumé ses travaux sur la Botanique dans son ouvrage intitulé : *Philosophie botanique;* en voici l'introduction :

INTRODUCTION

A LA PHILOSOPHIE BOTANIQUE

DE LINNÉ.

« 1. TOUT ce que la terre nous présente porte le nom d'*éléments* et de *choses naturelles* (1).

« 2. LES CHOSES NATURELLES se divisent en trois classes : le *minéral*, le *végétal*, l'*animal* (2).

« 3. LES PIERRES croissent. LES VÉGÉTAUX croissent et vivent. LES ANIMAUX croissent, vivent et sentent (3).

---

(1) « *Syst. nat.* 6. *ob. in regn. tria.* § 6. 7.

« Les *éléments* sont simples, les *choses naturelles* composées avec un artifice merveilleux.

« La *physique* rend compte des propriétés des éléments.

« Mais la *science de la nature* apprend les propriétés des choses naturelles. »

(2) « *Syst. nat.*, 6., p. 211. § 14. 8. 9. Nécessité de savoir.

« *Faun. suecic. præfat* 4. Action du premier homme.

« *Act. Stockh.* 1740. p. 411. Usage. »

(3) « *Syst. nat.*, 6. p. 211. § 15, idem.

— — 219, 2 Que les pierres croissent

« 4. La Botanique est la science de la nature, qui donne la connaissance des végétaux (1).

« V. 132. Nous prétendons que, dans l'origine des choses, il fut uniquement créé deux sexes de toutes espèces d'êtres vivants (2).

« *Sponsal. plant.*, § 1. 14. Que les végétaux vivent.

« *Jung Isag.* c. 1 La plante est un corps vivant, dépourvu de sentiment, constamment inhérent à un lieu ou à un endroit où elle puisse se nourrir, s'accroître et enfin se multiplier.

« *Boerh. hist.* 3. La plante est un corps organique, inhérent à un corps par quelqu'une de ses parties, à l'aide de laquelle elle attire et prend la matière de sa nulrition, de son accroissement et de sa vie.

« *Ludwig. veg.* 3. Les corps naturels qui ont toujours la même forme et la faculté de changer de lieu, se nomment *animaux;* ceux qui ont toujours la même forme, mais qui ne peuvent se déplacer, se nomment *végétaux;* et ceux qui prennent des formes variables, se nomment *minéraux.*

« Obs. *Les pétrifications et les cristaux* se ressemblent tout à fait dans la même espèce : Le changement de lieu dans le *Gland de mer* (Balanus), le *Lerne* (Lernea), n'est pas plus marqué que dans la *Sensitive* (Mimosa). »

(1) « *Boerh. hist.* 16. La Botanique est la partie de la science naturelle, à l'aide de laquelle on acquiert heureusement et facilement la connaissance des végétaux, et l'on en conserve la mémoire.

« *Ludwig. aph.* 1. La Botanique est la science des végétaux ou la connaissance de ce qui s'opère dans les plantes et par les plantes. »

(2) « *Notre discours sur l'augmentation de la terre habitable* (de Tell. habit. Inc. *Ups. et Lugd.* 1743) explique cette assertion.

« Les eaux s'éloignent chaque année ; de là l'accroissement de la terre.

« Diverses plantes indiquent la hauteur perpendiculaire de la terre.

« La fertilité des semences dans les plantes est souvent étonnante ; d'une seule racine, dans un seul été, le *Zéa* donne 2000 graines, l'*Inula* 3000, l'*Hélianthus* 4000, le *Papaver* 32,000, la *Nicotiana* 40.320.

« Ajoutez les plantes vivaces, les drageons, les bourgeons.

« Autant de bourgeons, autant d'herbes ; par conséquent sur un arbre, dont le tronc a le diamètre à peine d'une palme, on trouve souvent 10,000 bourgeons ou herbes.

« La dissémination de la nature étonne.

« Ses véhicules sont : les mouvements, la force de l'air et surtout les orages du printemps et de l'automne.

« L'*Érigeron* 3. *jard. de Cliff.* 407 a été disséminé de l'Amérique par toute l'Europe.

« Le fruit est élevé par les tiges.

« 133. Quoique les végétaux soient dépourvus de sensations, ils *vivent* cependant comme les animaux ; ce que prouvent leurs *nais-*

« C'est pourquoi elles ont de l'aptitude à grimper, afin de porter les fruits plus haut.

« C'est par en haut que les capsules s'ouvrent.

« Semences *voltigeantes* à l'aide :

d'une aigrette plumeuse : Les *Composées*, *Valeriana*.
velue : les *Composées*, *Stapelia*, *Xylon*.
du calice : les *Composées*, *Scabiosa*, *Statice*, *Lagœcia*, *Brunia*, *Trifolium*.
d'une queue : *Pulsatilla*, *Populus*, *Typha*, *Lagurus*, *Arundo*, *Saccharum*.
de l'aile de la semence : *Abies*, *Liriodendron*, *Betula*, *Plumeria*, *Bignonia*, *Conocarpus*, *Anethum*, *Artedia*, *Hesperis*, *Corispermum*, *Thalictrum*.
du péricarpe : *Acer*, *Fraxinus*, *Isatis*, *Begonia*, *Hœmatoxylon*, *Ulmus*, *Pteica*, *Dioscorea*.
par le calice : *Humulus*, *Rajania*, *Rumex*.
par l'enflure, afin que le volume diminue de pesanteur,
du calice : *Physalis*, *Cucubalus*, *Trifolium*.
du péricarpe : *Colutea*, *Fumaria*, *Staphylœa*, *Cardiospermum*, *Cicer*.

« Les capsules *élastiques* jettent au loin les semences :

par le cartilage : les *Tricoques* (Ord. nat. 47).
Impatiens, *Oxalis*, *Diosma*, *Dictamnus*.
par la pointe : *Justicia*, *Ruellia*, *Barleria*, *Lathræa*.
par les fibres : *Momordica*, *Cucumis*, *Cardamine*.
par enlèvement : *Crupina*, *Avena*, *Geranium*, *Sigesbeckia*, *Equisetum*, *Filices* (les fougères).

« Croissantes dans les vieilles maçonneries et *s'attachant* aux animaux, au moyen d'hameçons :

par le calice : *Arctium*, *Agrimonia*, *Neurada*, *Rhexia*, *Asperugo*, *Rumex*, *Urtica*, *Parietaria*, *Plumbago*, *Linnæa*, *Sigesbeckia*.
par le péricarpe : *Triumfetta*, *Bartramia*, *Heliocarpus*, *Peliveria*, *Triglochin*, *Martynia*, *Hedysarum*, *Glycyrrhiza*, *Scorpiurus*, *Vella*, *Circœa*, *Valantia*, *Aparine*.
par les semences : *Cynoglossum*, *Myosotis*, *Verbena*, *Daucus*, *Caucalis*, *Sanicula*, *Bidens*, *Verbesina*, *Arctopus*.

sance, nutrition, âge, mouvement, la *propulsion*, leurs *maladies, mort, anatomie, organisation* (1).

« Les *animaux* qui avalent les semences entières les dispersent avec usure : *Viscum, Avena, Juniperus, Epidendrum.*

« Les baies ont été créées pour qu'elles soient répandues à cause de leur pulpe.

« Les écureuils, les chouettes, les souris dispersent les semences en se nourrissant.

« Les vers, le hérisson, la taupe fouillent la terre, et la disposent à recevoir la semence.

« Les *rivières,* la *mer,* les *lacs*, les *pluies,* les *chaleurs* concourent au même but.

« La *Jérose* (Anastatica) est un exemple admirable, étonnant.

« Conservation naturelle des semences : *Cassia, Mimosa, Cucumis.*

« Le fond de la mer ne corrompt point les semences.

« La ressemblance trompe les animaux : *Salicornia*, *Medicago.*

« Les plantes cachent leur semence : *Arachis, Trifolium*, *Lathyrus, Valantia.*

« Elles sont défendues de l'attaque des animaux par la disposition des *Épines,* des *Aiguillons*, des *Tiges*

« Les plantes grasses se propagent par les feuilles.

« Les *arbres* en particulier sont comme un jardin clos par la prévoyance admirable de la nature.

« L'ovaire et l'embryon dans la semence sont le produit de la moelle, donc toute multiplication est une génération continuée. »

(1) « *Naissance :* par la semence ou par le bourgeon.

« *Nutrition :* prise de la terre très fine et très déliée : *Kylbel*, avec l'air et l'eau : *Hales.*

« *Age :* enfance, premier et deuxième degré, adolescence, âge mûr, vieillesse, les *Arbres*, le *Lierre* (Hedera).

« *Mouvement :* les fleurs semiflosculeuses et diverses autres marquent l'heure du jour.

« Un *Soucî* (Calendula) annonce le matin la pluie.

« Pendant la nuit, se penchent le *Draba*, le *Parthenium à feuilles ovales crenées,* le *Trientalis.*

Se fanent : l'*Impatiens*, l'*Amorpha.*

Se réfléchissent : le *Sigesbeckia*, le *Triumfetta.*

Se closent : les *Mimosa*, les *Papilionacées*, les *Lomentacées.*

Se resserre : le *Tamarindus.*

« 134. Tout ce qui a vie provient d'un œuf, par conséquent aussi les végétaux ; leurs semences, destinées à reproduire des individus semblables à leurs auteurs, montrent qu'elles sont des *œufs* (1).

« 135. La raison et l'expérience nous disent souvent que les végétaux proviennent d'œufs ; les Cotylédons le confirment (2).

« 136. Les *Cotylédons* des animaux proviennent du jaune de l'œuf

---

« Pendant le jour leurs feuilles ouvertes annoncent que ces plantes veillent.

« Le *Réséda gaude* (Luteola) et les fleurs semiflosculeuses suivent le mouvement du soleil.

« Le défaut de mouvement dû à l'ombre ou à la multitude occasionne la diverse stature des *Pins* et autres arbres.

« *Propulsion :* car dans les plantes on ne peut point admettre de circulation.

« *Maladie :* la chaleur, la soif, l'engelure, la faim, le trop d'embonpoint, les chancres, les insectes.

« *Mort :* l'opposé de la vie.

« *Anatomie :* les vaisseaux, les utricules, les trachées, la peau, l'épiderme.

« *Organisation :* les vaisseaux secrétoirs, les glandes. »

(1) « Tout ce qui a vie provient d'un œuf, s'est écrié *Harvey*.

« La fin et l'essence de l'œuf consistent dans le point de vie.

« Bobart a vu le premier les semences des *Fougères ;* moi, j'ai découvert celles des *Mousses ;* Réaumur a découvert celles des *Varecs* (Fucus), Micheli, celles des *Champignons :* point de doute sur l'existence de celles des plantes d'un ordre plus relevé.

« L'observation des boutons, la précocité de la floraison annoncent que la semence et les bourgeons sont les générations des plantes.

(2) « Nul homme sensé n'a nié que toute plante contienne des *semences*.

« Les *Polypes* ne sont point destitués d'œufs.

« Les *Racines* ont toutes quelque chose de la nature des polypes comme on le remarque par les bourgeons, les plants enracinés, les drageons.

« La présence des *Cotylédons* dans toute plante naissante prouve qu'il a existé une semence.

« Il y a longtemps que par les expériences, la *génération équivoque* est reléguée parmi les fables, et que la présence des Cotylédons l'a détruite sans retour.

au milieu duquel naît le point de vie ; ainsi il en est de même des feuilles séminales des plantes qui ont enveloppé l'embryon (1).

« 137. Que la lignée ne provient pas seulement de l'*œuf* ni de la *liqueur séminale* seule, mais qu'elle procède de l'un et de l'autre ; cela est prouvé par les animaux *hybrides*, par la *raison*, par l'*anatomie* (2).

« 138. Qu'un œuf non fécondé germe, c'est une chose que l'expérience dément ; il en est de même pour les œufs des végétaux.

« 139. Toute espèce de végétaux est pourvue de fleur et de fruit, lors même que l'œil ne peut les saisir (3).

« 140. Toute fleur est pourvue d'anthères et de stigma (4).

---

(1) « Cotylédons et *feuilles séminales* sont synonymes dans les plantes.

« Les cotylédons *remplis de lait* nourrissent la plumule, tandis qu'elle manque de racines, fonction pareille à celle du placenta, ou des cotylédons dans les animaux.

« Les Mousses et les familles voisines manquent seules de cotylédons.

« *Dissertation touchant les semences des Mousses* (de Seminibus Muscorum).

(2) « Les vers *spermatiques* de Leuwenhoeck ne sont pas existants, ils sont cependant des *corpuscules* ne vivant pas par eux-mêmes, et néanmoins ils fécondent.

« *Animaux hybrides* de diverses espèces : par ex. le *Mulet* provenant d'une cavale et d'un âne, qui n'est exactement semblable ni à l'un, ni à l'autre de ses auteurs.

« *Anatomie :* la considération du placenta et des cordons ombilicaux.

« *Raison :* les vices héréditaires, les chiens, les poules.

(3) « Nous avons découvert des semences dans les *Mousses*.

« Les fleurs de la *Lentille d'eau* (Lemna) ont été dessinées par Valisner.

« Celles des *Varecs* (Fucus) ont été observées par Réaumur.

« Celles du *Pilularia* ont été recherchées avec sagacité par B. Jussieu.

« Les étamines des *Champignons* ont été décrites par Micheli.

(4) « Nous avons découvert les anthères de l'*Isoëtes ;* voyage de Scand.

« Le stigma de *Parnassia* manque dans la fleur (il croit ensuite) ; mais le germe bâille.

« Peut-être les *Mousses* sont-elles les seules qui manquent de pistils, puisque les embryons sont nus.

« 141. La fleur précède tout fruit, comme la génération précède l'accouchement (1).

« 142. Les *parties génitales* des plantes constituent la FRUCTIFICATION; ainsi la FLORAISON est la *génération;* mais la maturité du FRUIT est l'*accouchement.*

« 143. Que les ANTHÈRES soient les *parties génitales mâles* et leur POLLEN la vraie *liqueur spermatique*, cela est prouvé par leur essence, la précédence, la situation, le temps, les boîtes, la castration, la structure du pollen (2).

« 144. Que les STIGMA partout attachés au germe soient les *parties génitales féminines*, cela est prouvé par l'essence, la précédence, la situation, le temps, la chute, l'amputation (3).

---

(1) « Le *Colchicum* et l'*Hamamelis* fleurissent en automne; leur fruit paraît l'année suivante.

« Le fruit du *Musa* ne précède point la fleur, quoique le germe devienne très grand; et n'étant point fécondé, il cesse de croître pour produire, mais non pour mûrir.

« Donc la fleur précède, et le fruit toujours suit la fleur. »

(2) « *Situation :* dans la *Didynamie*, les étamines montent sous la lèvre supérieure de la corolle, vers laquelle le pistil se courbe.

« La plupart des plantes de la *Monœcie* portent des fleurs staminées au dessus des pistilifères : *Zea*, *Ricinus*.

« *Temps :* Les fleurs de la *Monœcie* et de la *Diœcie* achèvent la formation des anthères dans le même temps que les pistils achèvent celle des stigma.

« *Castration :* Dans le *Musa*, quand les fleurs staminées paraissent plus tard que les pistilifères, le fruit est stérile, et sans graines.

« Ceux qui coupent trop soigneusement les fleurs staminées des *Melons* n'obtiennent point de fruit.

« *Boîtes :* Anthères uniloculaires, biloculaires, triloculaires, quadriloculaires, exactement comme le péricarpe, § 101

« *Structure du pollen :* elle est singulière et déterminément comme la semence, § 101.

« Tout pollen est vésiculaire, et contient une matière impalpable qu'il lance. »

(3) « *Situation :* Les fleurs de la *Syngénésie*, dont les stigma semblent perforer les anthères, sont rarement stériles.

« *Temps :* Le *Stigma* est *en vigueur* au moment où les anthères soufflent le pollen.

« 145. La GÉNÉRATION des végétaux se fait par la chute du pollen des anthères sur les stigma nus, la rupture de ce pollen et l'explosion de la *vapeur séminale* qui est absorbée par l'humeur du stigma : cela est confirmé par l'œil, la proportion, le lieu, le temps, les pluies, les Palmicoles, les fleurs penchées, les fleurs submergées, la Syngénésie; et même par la considération naturelle de toutes les fleurs (1).

« *Chute :* Dans la plupart des fleurs le stigma *tombe* et se fane après la chute des anthères : donc l'effet est soumis à la floraison.

« *Amputation :* Ainsi on peut opérer la *Castration* sur toute fleur. »

(1) « *L'œil :* Marilland a cru que le pollen entre dans les germes; Vaillant a prétendu que son essence est attirée au moyen de l'humidité propre au stigma. B. Jussieu a vu le pollen de l'*érable* (Acer), faire éruption dans cette espèce d'humeur. Needham a confirmé que tout pollen lançait avec explosion la vapeur séminale.

« La *proportion :* Les stigma se penchent vers les anthères ; ensuite ils se redressent. Voyez le *Dianthus*, le *Passiflora*, le *Nigella*

« Quand le pistil est très court, les anthères se réunissent au-dessus des stigma : le *Saxifraga*, le *Parnassia*.

« Dans le *Celosia* les anthères sont conniventes ou rapprochées, tandis qu'elles versent le pollen.

« Dans le *Teucrium* la corolle pousse légèrement les anthères vers les stigma.

« Le *lieu :* Jamais il ne nait spontanément de fleurs pistilifères dans un endroit qu'on n'y trouve aussi des fleurs staminifères ; elles proviennent toutes deux de la même semence.

« Le *temps :* Dans la *Diœcie* les fleurs le plus souvent paraissent avant les feuilles, de peur qu'elles n'offensent les pistils : le *Salix*, le *Populus*, le *Corylus*.

« Les *pluies :* Elles imbibent le pollen, de sorte qu'il ne peut se verser sur les stigma.

« C'est une chose très connue des *jardiniers*, à l'égard des arbres à pépins et des arbres à noyaux.

« Elles sont détestées des *laboureurs*, lors de la floraison des blés.

« La *fumée* cause le même accident, en absorbant l'humidité propre aux stigma.

« Les *Palmicoles :* la culture des Pistachiers, très connue dans les îles de l'Archipel, par *Théophraste*, *Pline*, *Kempfer*, et autres : *Tournefort*.

« 146. Donc le Calice est le *Lit nuptial* (Thalamus), la Corolle les *Rideaux* (aulæum), les Filaments les *Vaisseaux spermatiques* (Vasa Spermatica), les Anthères les *Testicules*, le Pollen le *Sperme*, le Stigma la *Vulve*, le Style le *Vagin*, le Germe l'*Ovaire*, le Pericarpe l'*Ovaire fécondé*, la Graine l'*Œuf* (1).

« *Caprification* des anciens et pratiquée encore dans le Levant par le moyen d'insectes. Voyez notre *Dissertation sur le Figuier* (de Fico).

« Les *fleurs penchées* ont un pistil plus long, afin que le Pollen tombe sur le Stigma : *Campanula*, *Leucoïum*, *Galanthus*, *Fritillaria*.

« Les *fleurs submergées* s'élèvent au-dessus de l'eau pendant la floraison : *Nymphæa*, *Stratiotes*, *Myriophyllum*, *Potagometon*. *Hydrocharis*, *Valisneria*.

« La *syngénésie frustranée* : où le stigma manque, là nulle fécondation.

« Voyez le rayon du *Centaurea*, de *l'Hélianthus*, du *Rudbeckia*, du *Coreopsis*.

« Si l'on ôte les anthères d'une *Tulipe* solitaire avant la chute du Pollen, elle sera stérile.

« Les diverses variétés de *Choux* (Brassica), rassemblées en même lieu lors de la floraison, ne donneront jamais de semences propres à la variété qui les portera.

« Le *Rhodiola*, dans le jardin d'Upsal, était stérile depuis 1702 ; en 1750 on y plaça une espèce mâle, et on eut des semences.

« Le *Clutia* était stérile dans la plupart des jardins de Hollande. mais ayant vu à Leyde une femelle fécondée, j'ai avancé qu'il y avait un mâle, et je l'ai trouvé.

« Prenez garde que le *Ficus*, l'*Humulus*, le *Musa*, le *Morus*, qui portent des fruits sans étamines, ne vous fassent penser autrement ; il faut distinguer les parties de la fructification, le calice, les péricarpes, les réceptacles, des semences. »

(1) « Le Calice pourrait passer pour les *Lèvres* de la femme, ou pour le *Prépuce*.

« La Corolle pourrait être aussi prise pour les *Nymphes*.

« Les Filaments qui portent les sucs aux anthères sont appelés *Vaisseaux spermatiques*.

« Les Anthères sont les *Testicules* (testiculi).

« Le Stigma, la *Vulve* (Vulva) correspondante à cette partie qui, dans le sexe féminin, sépare la *Lymphe génitale*.

« Le Style répond au *Vagin* (Vagina), ou à la *trompe* de *Fallope*, moins particulièrement à cette dernière.

« 147. *La Terre* est le VENTRICULE (Ventriculus) des plantes, les VAISSEAUX CHYLIFÈRES (Vasa chylifera) les *Racines*, les os, le *Tronc*, les POUMONS, les *Feuilles*, le CŒUR, la *Chaleur;* de là la plante fut appelée par les anciens un *animal renversé* (1).

« 148. La FLEUR pourvue d'*Anthères* est MALE, de *Stigma* FEMELLE, de *Stigma* et d'*Anthères* HERMAPHRODITE (2).

« 149. La PLANTE avec des fleurs mâles seulement, est appelée MALE.

Des fleurs femelles seulement, FEMELLE.

Des fleurs hermaphrodites seulement, HERMAPHRODITE.

Des fleurs mâles et femelles ensemble, ANDROGYNE.

Des fleurs hermaphrodites et femelles ou mâles ensemble, POLYGAME, mais le plus ordinairement elle est composée d'*Hermaphrodite mâle ou femelle* (3).

« Le Germe, l'*Ovaire* (Ovarium), puisqu'il contient le rudiment des semences.

« Le Péricarpe, l'*Ovaire fécondé* (fœcundatum) d'où on retire des œufs féconds.

« Les Semences sont les *Œufs* (Ova), les §§ 134, 135 l'établissent clairement. »

(1) « On appela autrefois la plante un *animal renversé ;* elle tire par la racine comme par des vaisseaux lactés, des particules les plus déliées de la terre, le chyle qui monte le long de la tige durcie, dont les rameaux étalés donnent naissance aux parties génitales.

« Qu'on ne cherche point de *cœur* (cor) dans les plantes, la chaleur en tient lieu ; le cœur est inutile où l'effet d'un moteur perpétuel n'est pas nécessaire, et où l'on ne reconnait point une circulation des humeurs, mais une propulsion.

« Les *feuilles* mises en mouvement et respirantes, remplissent les fonctions du poumon : elles ont encore de l'analogie avec les muscles, quoiqu'elles ne soient pas fixées par une queue, comme les muscles des animaux, et qu'elles soient privées d'un mouvement spontané. »

(2) « Les hermaphrodites sont aussi fréquents dans les végétaux que rares dans les animaux. Parmi les *Vers* plusieurs paraissent être hermaphrodites ; les *Limaçons* sont certainement androgynes.

« La réunion des sexes dans les plantes est nécessaire, puisqu'elles ne peuvent aller à la recherche et à la rencontre des époux. »

(3) « Une plante *Hermaphrodite* (Hermaphrodita) porte sur une même

« 150. Nulles fleurs LUXURIANTES ne sont naturelles, mais toutes sont des *monstres ;* car les fleurs *pleines* sont devenues eunuques, et par conséquent elles avortent toujours; les *Multiples* n'avortent

---

racine des fleurs pourvues de pistils et d'étamines comme la plupart des genres.

« Une plante *Androgyne* (Androgyna) porte sur la même racine des fleurs mâles et femelles ensemble.

Ceratocarpus.	*Zannichellia.*	*Callitriche.*	*Cynomorium.*
Zea.	*Coix.*	*Carex.*	*Axyris.*
Typha.	*Sparganium.*	*Phyllanthus.*	*Tragia.*
Urtica.		Morus.	Plantago.
Alnus.	*Betula.*	*Buxus.*	
Xanthium.	*Ambrosia.*	*Iva.*	*Parthenium.*
Amaranthus.	Les Composées et quelques Ombellées.		
Zizania.	Rumex.		
Myriophyllum.	*Ceratophyllum*	*Sagittaria.*	*Poterium.*
Quercus.	*Corylus.*	*Carpinus.*	*Juglans.*
Fagus.	*Liquidambar.*		
Pinus.	*Abies.*	*Cupressus.*	*Thya.*
Ricinus.	*Jatropha.*	*Sterculia.*	*Croton.*
Acalypha.	*Theligonum.*	*Hura.*	*Hernandia.*
Cucurbita.	*Cucumis.*	*Trichosanthes.*	*Momordica.*
Bryonia.	*Sicyos.*	*Feuillea.*	
Andrachne.			
Fucus.	*Isoetes.*	*Pilularia.*	
Bryum.	*Hypnum.*	*Phascum.*	*Lycopodium.*

Une plante MALE (masc.). ou une plante FEMELLE (feminea) porte sur la même racine, ou seulement des fleurs *mâles* ou seulement des fleurs *femelles.*

Naïas?			
Valisneria.	*Salix.*	*Rumex.*	
Osyris.	*Ficus.*	Valeriana.	
Viscum.	*Hippomane.*	*Myrica.*	*Hippophaé.*
Morus.	Urtica.		
Antidesma.	Rhus.	Rhamnus.	
Pistacia.	*Ceratonia.*	*Pisonia.*	*Zanonia.*
Humulus.	*Cannabis.*	*Acnida.*	*Spinacia.*

pas aussi décidément ; les *Prolifères* augmentent la difformité des monstrueuses (1).

Smilax.	*Tamus.*	*Rajania.*	*Dioscorea.*
Cissampelos.	*Phœnix.*	*Borassus.*	
Populus.	*Diospiros.*	*Begonia.*	
Laurus.	*Mercurialis.*	*Hydrocharis.*	
Carica.	Guilandina.	*Kiggelaria.*	*Coriaria.*
Datisca.	Cucubalus.	Silene.	
Aruncus.			
Cliffortia.			
Juniperus.	*Taxus.*	*Ephedra.*	
Napæa.	Croton.		
Ruscus.			
Clutia.			
Polytricum.	*Mnium.*	*Splachnum.*	

Une plante Polygame (Polygama) que d'autres appelleront hybride (*hybrida*), a nécessairement des fleurs hermaphrodites ; mais elle en a d'autres encore de l'un des deux sexes, dans les rapports suivants .

« *Fleurs hermaphrodites mâles et fleurs hermaphrodites femelles*, de manière que l'une des fleurs est hermaphrodite et l'autre opposée stérile : *Musa*.

« *Fleurs hermaphrodites femelles et mâles* sur la même plante : *Veratrum, Celtis, Ægylops, Valantia.*

« *Fleurs hermaphrodites femelles et mâles* sur un individu séparé :

« *Chamœrops, Panax, Nyssa, Diospyros.*

« *Fleurs hermaphrodites et femelles* sur la même plante : *Parietaria, Atriplex.*

« *Fleurs hermaphrodites et femelles* sur un individu séparé.

« *Fleurs androgynes et mâles* sur un individu séparé : *Arctopus.*

« *Fleurs polygames par un hermaphrodite femelle et par une fleur mâle* dans la même plante, *femelle* dans une plante séparée : *Gleditsia.*

« *Fleurs hermaphrodites mâles et femelles* sur diverses plantes : *Empetrum.* »

(1) « Aucune fleur parfaitement pleine ne se reproduit de semences, mais d'elle-même par des branches couchées, ou par des plants enracinés : *Dianthus, Lychnis, Hepatica , Cheiranthus, Tropœolum, Rosa, Punica, Caltha, Ranunculus, Viola Pœonia, Narcissus.*

« Peu de fleurs, comme le *Pavot* (Papaver), la *Nigelle*, qu'il faut plutôt appeler multiples que parfaitement pleines, donnent des semences.

OBSERVATIONS SUR LES TRAVAUX DE LINNÉ.

Il y a deux points de vue distincts auxquels on peut se placer pour observer les phénomènes.

On donne le nom de NATURALISTES à ceux qui basent leurs considérations sur l'examen des premières apparences.

On appelle PHYSICIENS ceux qui s'efforcent de découvrir le mécanisme des phénomènes.

Linné a été incontestablement un grand naturaliste; mais sa direction n'étant que secondaire, il n'appartient, ainsi que la botanique qu'il a spécialement cultivée, qu'à une seconde section de la première classe scientifique. Le grand Linné est bien petit en comparaison d'hommes tels que LAGRANGE, LAPLACE, CONDILLAC, ou CONDORCET. Les considérations de botanique sont bien peu importantes en comparaison de celles d'astronomie et de physiologie de l'homme.

Si je voulais, si je pouvais, dans cet aperçu rapide de la marche de l'esprit humain pendant les deux derniers

---

« Les fleurs *luxuriantes* multiplient la corolle aux dépens des étamines qui deviennent pétales; de sorte que les fleurs *multiples* ont perdu beaucoup d'étamines, et les *pleines*, toutes. L'ordre multiple des pétales offre l'idee d'une fleur multiple, mais les fleurs du *Nénuphar* (*Nymphœa*), du *Cactus*, du *Ficoïde* ne sont pas à citer, puisqu'elles sont telles, sans que les étamines souffrent aucune altération.

« Que ceux qui désireront pénétrer plus avant dans le mystère du sexe des plantes, aient recours au MARIAGE DES PLANTES (Sponsalia Plantarum). Amœn. Acad. Vol. I. »

siècles, m'arrêter un moment sur la critique de Linné, je dirais : Que signifie cette phrase qui se trouve en tête de son ouvrage le plus marquant?

« Tout ce que la terre nous présente porte le nom d'éléments et de choses naturelles, etc. »

Cette phrase présente-t-elle une idée générale neuve? Indique-t-elle une conception qui puisse servir directement aux progrès de la science générale?

OBSERVATIONS GÉNÉRALES

SUR LA PREMIÈRE CLASSE.

Des travaux scientifiques du XVIIe siècle.

Pendant le dix-septième siècle, les physiciens avaient marché sous la bannière de Descartes.

Au commencement du dix-huitième siècle, Locke et Newton ont divisé les physiciens en deux caravanes. Ces deux caravanes se sont efforcées, chacune de leur côté, de faire des découvertes dans le nouveau continent scientifique.

Il résulte de la nature des choses, comme je l'ai dit plus haut, que l'École est dirigée alternativement par un et par deux chefs, et (ce qu'il faut bien observer) que les hommes de génie qui déterminent le changement de direction de l'École en la faisant passer de l'ordre des

considérations à *priori* à celles à *posteriori*, ou de celles à *posteriori* à celles à *priori*, présentent des idées plus larges et d'un intérêt plus important qu'aucune de celles que l'École enfante, pendant qu'elle suit l'impulsion qu'ils lui ont imprimée.

Il est certain que les hommes de génie qui déterminent le changement de direction de l'École aperçoivent tout ce qu'il y a de plus important dans leur nouvelle direction, et que les hommes les plus forts arrivant après eux ne peuvent être regardés que comme leurs lieutenants.

Il est encore certain que ces lieutenants, marchant avec l'École et approchant des objets, ne peuvent plus saisir l'ensemble de leurs rapports, et que leurs plus grands efforts ne peuvent donner que des perfectionnements partiels des idées émises par ces êtres également privilégiés par leur organisation, et par les circonstances dans lesquelles ils arrivent : je dis également privilégiés par leur organisation et par les circonstances, parce que je crois qu'il est nécessaire d'établir cette comparaison. En effet, l'organisation, la force de conception d'hommes tels que Lagrange et Laplace sont-elles inférieures à celles de Newton? Je ne le crois point. Mais je pense qu'ils se trouvent soumis à une loi de circonstances qui ne leur a laissé d'autre emploi de leurs moyens que celui des perfectionnements que nous leur devons. A la fin du XVIe siècle ils auraient été des Bacon, au commencement du XVIIe des Descartes, au commencement du XVIIIe des Locke ou des Newton, et si aujourd'hui ces mêmes hommes n'avaient que vingt ans, je répondrais qu'avant d'avoir fourni la moitié de leur carrière, ils changeraient la marche de l'École.

Revenons au fait.

Newton a été supérieur dans la physique des corps bruts à tous ceux qui, après lui, ont suivi cette direction ; il a inventé le calcul des fluxions, il a trouvé l'idée de la gravitation universelle, il a calculé avec l'exactitude la plus rigoureuse, la marche de la lumière, il a créé l'instrument astronomique le plus parfait que nous possédions, il a indiqué la décomposition de l'eau et la combustion du diamant.

Les travaux scientifiques les plus marquants faits depuis Newton n'ont été que des perfectionnements de ses idées ; et ces perfectionnements ont été faits partie par partie : aucun homme n'est parvenu à perfectionner deux des inventions de Newton, ce qui rentre dans l'opinion que je viens d'émettre : que les LIEUTENANTS (de ces hommes de génie qui ont changé la direction de l'École) APPROCHANT TROP PRÈS DES OBJETS NE PEUVENT PLUS SAISIR L'ENSEMBLE DE LEURS RAPPORTS ET QUE LEURS PLUS GRANDS EFFORTS NE PEUVENT DONNER QUE DES PERFECTIONNEMENTS PARTIELS, etc.

Il en est de même pour la physique des corps organisés. Locke a été tout à la fois botaniste, anatomiste, physiologiste et moraliste.

Condillac et Condorcet, les deux hommes les plus marquants après lui, dans sa carrière, ne se sont attachés qu'à l'une des branches ; ils n'ont perfectionné que les idées de morale et de méthode.

Condillac et Condorcet n'ont étudié ni l'anatomie, ni la physiologie. Leur ignorance sur ces parties essentielles de la physique des corps organisés a été cause des erreurs capitales qu'ils ont commises l'un et l'autre.

DEUXIÈME CLASSE.

Des travaux scientifiques du XVIIIe siècle.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

Les travaux qui ont pour objet le progrès de la science, ne sont pas les seuls dont l'École s'occupe. Il est une loi à laquelle les savants sont soumis de même que les autres hommes. TOUT HOMME, TOUTE COALITION D'HOMMES, DE QUELQUE NATURE QU'ELLE SOIT, TEND A ACCROITRE SON POUVOIR. Le militaire avec le sabre, le diplomate avec ses ruses, le géomètre avec le compas, le chimiste avec les cornues, le physiologiste avec le scalpel, le héros par ses actions, le philosophe par ses combinaisons, s'efforcent de parvenir au commandement, ils escaladent par différents côtés le plateau au sommet duquel se trouve l'être fantastique qui commande à toute la nature, et que chaque homme fortement organisé tend à remplacer.

J'ai rangé dans la première classe, les travaux ayant pour objet direct le progrès de la science. Je place dans cette seconde, les efforts de la nouvelle École pour améliorer son existence sociale.

Je vais parler du grand combat livré à l'ancienne École, et de la victoire éclatante remportée par les savants novateurs sur le clergé défenseur de l'ancien

système, sur le clergé défenseur du système conçu par l'humanité à l'époque de la plus grande vigueur de son imagination, et de sa plus grande incapacité en raisonnements.

Vers le milieu du XVIIIe siècle, DIDEROT et d'ALEMBERT ont fait appel aux partisans des idées de Bacon, de Descartes, de Locke et de Newton, ils les ont coalisés, ils se sont mis à la tête de cette armée de physiciens pour attaquer les théologiens.

Donnons un coup-d'œil à l'état des choses au moment de la publication du Discours préliminaire de l'Encyclopédie; faisons un nouvel examen de la marche scientifique suivie depuis Bacon; considérons sous un nouveau point de vue, les faits que nous avons récapitulés. Nous nous sommes jusqu'à présent attachés à jalonner les progrès de la science. Envisageons maintenant les succès obtenus par les savants qui ont travaillé à l'organisation du nouveau système.

A la fin du XVIe siècle, Bacon avait provoqué une insurrection des lettrés laïcs contre le corps scientifique constitué, c'est-à-dire contre le clergé. Bacon avait planté un drapeau sur le nouveau terrain de la science, et les physiciens s'étaient ralliés à ce drapeau.

Au commencement du XVIIe siècle, Descartes, en donnant une organisation provisoire au système de physique, avait élevé un grand fanal sur ce même terrain, et tous les privilégiés en organisation, nés postérieurement à lui, s'étaient rassemblés autour de ce fanal.

Peu d'années après la mort de Descartes, Louis XIV avait institué une académie des sciences, académie qui n'était composée que de physiciens et de géomètres.

L'académie des sciences, dès le moment de sa création avait commencé le siége de la place dans laquell les théologiens s'étaient renfermés.

Je me figure les principes du système théologique solidifiés formant des remparts, et le clergé réfugié dans l'enceinte de cette fortification. Je me représente les physiciens composant une armée occupée à battre en brèche ces remparts. Enfin, j'envisage Diderot et d'Alembert comme les généraux, sous les ordres desquels les physiciens ont donné un assaut général à la place défendue par les théologiens.

Laissant toute métaphore de côté, il est certain que, depuis l'apparition de Bacon, la considération des physiciens s'est continuellement accrue, et que celle des théologiens a éprouvé une décroissance successive. Mais il est également certain qu'en 1750, époque dont je parle, le clergé jouissait encore d'un grand pouvoir et d'immenses richesses, la Sorbonne était encore le seul tribunal scientifique constitué, le clergé était encore chargé de l'éducation publique. J'atteindrais complétement le but que je me propose dans ce moment, si je faisais connaître bien exactement les moyens employés par les physiciens pour anéantir le pouvoir et la fortune du clergé; car, ainsi que je l'ai dit au commencement des considérations générales que j'expose, la deuxième classe des travaux scientifiques se compose des travaux de l'École pour améliorer son existence sociale.

C'est une belle partie de l'histoire que celle renfermée depuis Bacon jusqu'à nous; mais les faits compris dans cette période sont très compliqués. Il faudrait être pourvu d'une bien grande force de jugement et

d'une très grande capacité d'exécution pour rendre compte, d'une manière satisfaisante et distincte, des travaux de démolition de l'ancien système et des efforts faits pour l'édification du nouveau.

Je me représente cet ancien système comme un vaste bâtiment couronné d'une construction élevée telle qu'un clocher dominant une église. Les physiciens avaient commencé par démolir le clocher; mais en 1750, toute la partie inférieure de l'ancien système était encore intacte. C'est cette partie inférieure qui était habitée par la masse; c'est dans cette partie inférieure que le clergé était descendu, et qu'il continuait à exercer son empire sur le vulgaire; c'est à la démolition de cette partie que les physiciens ont travaillé sous la conduite de Diderot et de d'Alembert.

Les encyclopédistes, dis-je, ont travaillé bien plus efficacement à la démolition de l'ancien système qu'à la construction du nouveau. Cette opinion (d'après laquelle j'ai placé leur ouvrage dans la seconde classe des travaux scientifiques du XVIIIe siècle), étant neuve, doit être motivée.

DEUXIÈME CLASSE.

Des travaux scientifiques du XVIIIe siècle.

EXAMEN DES FAITS.

Je partagerai cet examen en quatre parties.

Dans la première, je dirai les raisons qui m'ont

engagé à placer l'Encyclopédie dans la deuxième classe des travaux, et j'indiquerai les moyens de faire une Encyclopédie digne de figurer au premier rang des ouvrages scientifiques.

Dans la seconde, je donnerai un coup d'œil aux travaux qui ont précédé ceux des Encyclopédistes et qui les ont préparés. Je m'attacherai principalement, dans cette seconde partie, à constater l'influence exercée par Voltaire sur les littérateurs qui ont travaillé pendant les cinquante premières années du XVIIIe siècle.

Dans la troisième, je parlerai de J.-J. Rousseau, et je dirai mon opinion sur l'ensemble de ses travaux.

Dans la quatrième, je présenterai le résultat des travaux des littérateurs du XVIIIe siècle.

J'ai cru devoir intervertir, dans cet examen, l'ordre chronologique des faits; j'ai cru devoir parler d'abord des travaux encyclopédiques, quoiqu'ils n'aient commencé qu'en 1750, par la raison que ces travaux sont ceux qui ont été les plus saillants pendant le cours du XVIIIe siècle et que cette manière de considérer tous les travaux littéraires de ce siècle comme préparatoires ou dérivant des travaux encyclopédiques, m'a paru plus claire que celle de l'exposition chronologique de ces travaux.

EXAMEN DES FAITS.

PREMIÈRE PARTIE.

ENCYCLOPÉDIE.

Encyclopédie. Ce mot dont les racines sont grecques,

signifie enchaînement de toutes les sciences, ou exposé du système général de la connaissance humaine.

Motifs d'après lesquels j'ai placé l'Encyclopédie au nombre des ouvrages critiques.

PREMIER MOTIF.

Condillac a donné, en tête de son Traité des systèmes la définition du mot système. Cette définition a été admirée par l'École; je l'adopte.

« Un système n'est autre chose que la disposition des différentes « parties d'un art ou d'une science dans un ordre où elles se sou- « tiennent toutes mutuellement et où les dernières s'expliquent « par les premières. Celles qui rendent raison des autres s'appel- « lent *principes*, et le système est d'autant plus parfait que les « principes sont en plus petit nombre : il est même à souhaiter « qu'on les réduise à un seul. »

D'après cette définition, le système le plus parfait est celui dont les principes sont le mieux coordonnés, et le plus imparfait, celui dans lequel on place au même rang les principes les plus opposés. Or, les principes théologiques et les principes de physique sont évidemment opposés, puisque les uns sont basés sur des idées révélées ou inspirées, et que les autres sont fondés sur les connaissances acquises, et qu'ils ne sont autre chose que des observations généralisées.

Diderot et d'Alembert, en faisant marcher de front l'exposé des principes de ces deux ordres, n'ont pu atteindre qu'un but critique : celui de démontrer la

supériorité des principes de physique sur les principes théologiques. L'Encyclopédie examinée avec l'œil critique, n'est autre chose qu'une comparaison entre ces deux ordres de principes. De cette observation sur l'Encyclopédie, je conclus qu'elle doit être classée au nombre des ouvrages critiques, et qu'elle ne mérite pas d'être placée au rang des ouvrages d'invention.

DEUXIÈME MOTIF.

La division scientifique adoptée par Diderot et d'Alembert est celle que Bacon avait inventée 150 ans avant qu'ils eussent pris la plume. Cette division avait été trouvée avant que le trésor de la connaissance humaine eût été enrichi des idées et des découvertes de Descartes, de Locke et de Newton. L'imperfection de la division en *Sciences de mémoire, Sciences de raison et Sciences d'imagination* est aujourd'hui reconnue vicieuse sous deux rapports bien essentiels.

PREMIER RAPPORT. La division en trois parties est aujourd'hui reconnue vicieuse. Les progrès de la métaphysique nous ayant fait connaître que toutes les opérations de notre esprit ne sont que des comparaisons, nous sommes certains que c'est toujours en deux parties qu'il faut diviser les idées qu'on expose, sauf à subdiviser ensuite chacune des parties.

DEUXIÈME RAPPORT. La classification de Bacon n'est qu'une division des facultés de notre intelligence. Or, il existe deux choses distinctes : CE QUI EST NOUS ; CE QUI EST EXTÉRIEUR A NOUS.

L'action de NOUS, sur l'EXTÉRIEUR A NOUS;

L'action DE CE QUI EST EXTÉRIEUR A NOUS SUR NOUS. Cett division est bien plus large que celle des facultés d notre intelligence, qui n'est à bien prendre qu'un sous-division.

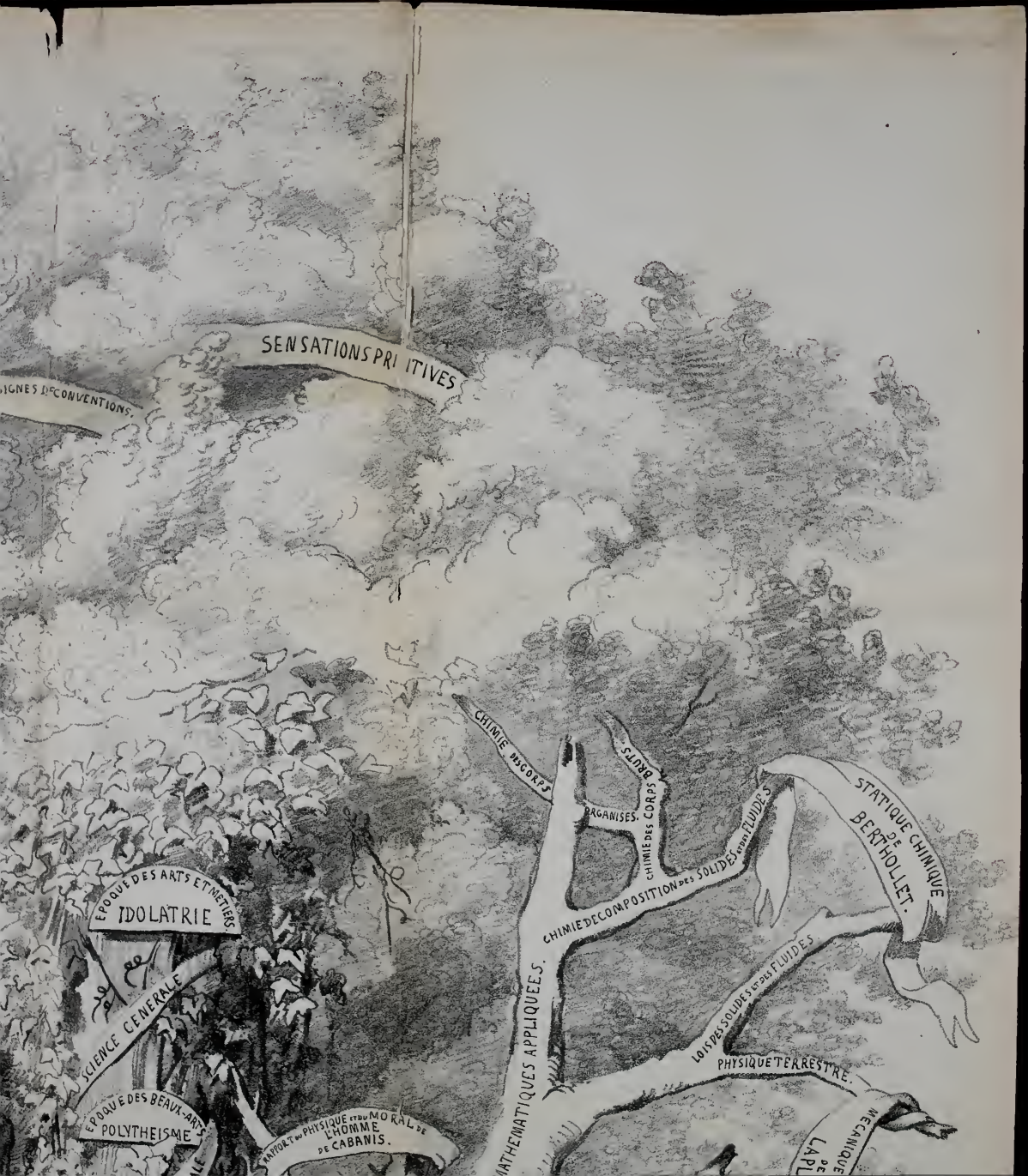
Je vais donner copie du Discours préliminaire d l'Encyclopédie; je présenterai à la suite de cette copi d'autres idées tendantes à justifier l'opinion que j viens de motiver sommairement (1).

(1) Saint-Simon reproduit ici le Discours préliminaire de l'Encyclopédi avec l'arbre encyclopédique qui suit ce discours, et cette citation termine l premier volume de l'*Introduction des travaux scientifiques au* XIXe *siècle*

Ce discours est trop connu et trop étendu pour que nous ayons cr devoir le reproduire.

NOTE DES ÉDITEURS.

ETABLISSEMENT DES 1ES SIGNES D'CONVENTIONS.
SENSATI
EPOQUE DES ARTS ET METIERS.
IDOLATRIE
MECANIQUE ANALYTIQUE.
THEORIE DES FONCTIONS OU STATIQUE TRANSCENDANTE.
GEOMETRIE TRANSCENDANTE.
ARITHMETIQUE TRANSCENDANTE OU ALGEBRE.
ELEMETAIRE.
SCIENCE GENERALE
EPOQUE DES BEAUX-ARTS
POLYTHEISME
APPLICATION DE L'ALGEBRE A LA GEOMETRIE.
GEOMETRIE ELEMENTAIR
RAPPORT DU PHYSIQUE
L'HO
DE CA


SENSATIONS PRI ITIVES
IGNES DE CONVENTIONS.
CHIMIE DES CORPS
BRUTS
ORGANISES.
CHIMIE DES CORPS
STATIQUE CHIMIQUE DE BERTHOLLET.
CHIMIE DE COMPOSITION DES SOLIDES et DES FLUIDES
EPOQUE DES ARTS ET METIERS
IDOLATRIE
SCIENCE GENERALE
EPOQUE DES BEAUX-ARTS
POLYTHEISME
RAPPORT DE PHYSIQUE ET DU MORAL DE L'HOMME DE CABANIS.
MATHEMATIQUES APPLIQUEES.
LOIS DES SOLIDES et DES FLUIDES
PHYSIQUE TERRESTRE.
MECANIQUE DE LAPLACE

Lithographie de PH. HAM, Rue des Pierres, 76.

phie de PH. HAM, Rue des Pierres, 76.

INTRODUCTION

AUX

TRAVAUX SCIENTIFIQUES

DU

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

TOME SECOND.

INTRODUCTION

AUX

TRAVAUX SCIENTIFIQUES

DU

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

PAR C. H. DE SAINT-SIMON

TOME SECOND.

A PARIS
de l'imprimerie française-allemande de J. L. Scherff
rue des Bons-Enfans n° 30
1808.

ANNONCE D'UN ÉPISODE.

L'inspection de mon arbre encyclopédique aura certainement suffi à mes lecteurs pour leur faire apercevoir la possibilité d'une nouvelle organisation des idées scientifiques. Ainsi, j'ai déjà rempli l'engagement contracté dans mon opinion sur le Discours préliminaire de d'Alembert placé en tête de cette citation; ainsi je pourrais continuer immédiatement l'examen des travaux scientifiques du XVIIIe siècle : je le pourrais , mais je puis aussi présenter épisodiquement une première explication de mon arbre. Je puis en un mot placer un épisode; je ne laisserai pas échapper cette occasion de causer librement avec mes lecteurs. Entretenons-nous du noble but que nous nous proposons d'atteindre; développons par cet entretien toute l'énergie de nos âmes : accroître nos désirs, c'est accroître nos forces.

Communiquez-moi, je vous prie, vos observations; éclaircissons par la discussion les idées que je vais vous présenter. Le but que je me suis proposé en commençant cet ouvrage est d'organiser un nouveau travail encyclopédique. Je ne me sens pas encore en état de rédiger le discours préliminaire; mais j'ai des matériaux rassemblés pour ce travail. J'ai éclairci un certain nombre d'idées qui doivent y entrer. Ce sont ces idées, ce sont ces matériaux que je vais mettre sous vos yeux dans un épisode auquel je donnerai le nom de : *Mon portefeuille.*

ÉPISODE.

—

MON PORTEFEUILLE.

PREMIÈRE DIVISION.

N° 1er.

SYSTÈME DU MONDE IDÉAL.

Perfectionner l'organisation du monde idéal est le plus large moyen à employer pour faire faire des progrès à nos connaissances sur le monde existant.

La découverte de Newton, la gravitation universelle peut être considérée comme un fait ou comme une idée générale. En sa qualité de fait général, on peut, on doit l'employer à l'explication du monde existant; en sa qualité d'idée générale elle peut servir à l'organisation du monde imaginaire. C'est de ce monde imaginaire que je vais parler.

Le point engendre la ligne, la ligne engendre la surface, la surface engendre le corps géométrique, qui est le vide. Si dans l'espace ainsi conçu je projette de la matière, qu'arrivera-t-il?

Première supposition.

Je projette du fluide dans le vide après avoir pourvu chaque molécule d'une force attractive.

La molécule placée au centre du système entre en rotation sur elle-même et conserve ce mouvement.

Les autres molécules exécutent trois mouvements :

1° Un mouvement de rotation sur elles-mêmes ;

2° Un mouvement de translation au centre où elles rencontrent la molécule centrale contre laquelle elles choquent, et qui les réfléchit. Quand la force de répulsion est épuisée, la force d'attraction les transporte de nouveau au centre, elles sont réfléchies une seconde fois, puis une troisième, etc. ;

3° Un mouvement de rotation autour de la molécule centrale.

Deuxième supposition.

Je projette dans le vide un solide dont les molécules intégrantes sont pourvues d'une force attractive.

Le solide projeté entre en rotation, et se maintient dans cet état.

Troisième supposition.

Je projette dans le vide du fluide et un solide de masse égale.

Le solide se place si exactement au milieu du système que le centre du solide et celui du système se trouvant au même point, il entre en rotation et s'y maintient; il n'a point d'autre mouvement, il joue le rôle attribué à la molécule centrale dans la première supposition. Les molécules constituant le fluide exécutent les trois mouvements décrits dans cette supposition.

Quatrième supposition

Je projette dans le vide des solides et des fluides égaux de masse, la portion de matière en état de solidité, et celle en état de fluidité, formant deux corps séparés et inégaux.

Le plus volumineux des deux corps est celui qui se place le plus près du centre du système.

L'autre se place plus loin à une distance proportionnelle à la différence des volumes.

Les deux corps ont un mouvement de rotation sur eux-mêmes, et un mouvement de translation autour du centre du système.

Les molécules constituant le fluide, obéissent aux mouvements indiqués dans les suppositions précédentes; elles ne troublent point les mouvements des solides.

En ajoutant successivement de nouvelles hypothèses à celles que je viens de présenter, on procéderait méthodiquement à la formation d'un nouvel idéal dont le mécanisme serait parfaitement connu, puisqu'on l'au-

rait composé pierre à pierre. Je ne pousserai pas pour le moment ces suppositions plus loin, ce que j'ai dit me paraissant suffisant pour faire sentir aux bons esprits la possibilité d'existence d'un système composé de solides et de fluides dans lequel le fluide n'altère point les mouvements des solides. Cette possibilité une fois connue, il doit être facile aux mathématiciens de lier par la même théorie les faits d'optique à ceux de la mécanique céleste, c'est-à-dire, les observations faites sur les fluides et sur les solides célestes.

J'aurais pu donner une autre base à mes suppositions, j'aurais pu créer la matière dans le vide au lieu de l'y projeter.

Je crée la matière dans l'espace vide, j'imprime à chaque molécule une force générale, c'est-à-dire, je donne à chaque molécule tous les genres de force, force d'attirer et de repousser toutes les autres molécules, tendance à se mouvoir dans tous les sens, etc.

J'anéantis une seule molécule. De ce moment la totalité de la matière existante entre en mouvement; elle se meut d'après une loi à laquelle je donne le nom de gravitation universelle.

L'esprit me paraît conduit de cette manière à une conception claire de l'idée de la gravitation universelle.

N° 2.

SUR NEWTON.

Newton, grand physicien, grand géomètre et grand astronome, n'a su ni généraliser, ni coordonner ses pensées; leur valeur philosophique lui fut entièrement inconnue. Comme Astronome, il a tiré un grand parti de son idée sur la gravitation universelle; comme Géomètre, il a inventé les moyens d'en calculer les effets. Mais il n'a point eu conscience de l'importance de sa découverte; il n'a point vu que les phénomènes de toutes les classes étaient des effets de cette cause; il a cherché dans les ouvrages théologiques une conception plus capitale que celle enfantée par son cerveau; il a commenté l'Apocalypse.

C'est très improprement qu'on a donné à la collection des découvertes scientifiques de Newton, le titre de système du monde. Ce savant n'avait point reçu de la nature la capacité philosophique nécessaire pour organiser ses pensées et en former un tout systématique. Il

est entré en contradiction avec lui-même. Ses conceptions les plus capitales sont évidemment en opposition.

Newton a dit d'une part que toutes les parties de l'univers étaient soumises à la gravitation; et d'une autre part, que l'espace entre les corps célestes était vide. N'est-il pas évident que, s'il y avait des vides, la gravitation ne serait pas universelle, qu'elle ne serait que partielle?

S'il existait (disait l'Astronome Newton) de la matière dans l'espace qui sépare les corps célestes, les mouvements de ces corps seraient altérés par le frottement. L'observation ne nous faisant apercevoir aucune altération dans la mécanique céleste, nous devons conclure que les astres se meuvent dans le vide.

L'Astronome Newton aurait pu faire le raisonnement suivant; il ne serait point entré en contradiction avec le Physicien Newton :

S'il existe, dans l'espace qui sépare les astres, une quantité de matière égale à celle qui constitue ces corps, l'action exercée par eux sur le fluide qui les enveloppe doit compenser celle que la masse de ce fluide exerce sur eux; et, dans ce cas d'égalité de force, il ne doit pas y avoir de frottement.

Le Géomètre Newton raisonnant dans cette hypothèse aurait fait application de sa belle conception (les corps s'attirent en raison directe des masses et inverse du carré de la distance) avec tout autant d'exactitude que dans celle du vide.

Si Newton s'était élevé à des considérations générales, son sens intime se serait révolté contre l'idée du vide. Est-il possible de concevoir l'univers comme for-

mant un tout systématique, et d'admettre des parties de cet univers comme entièrement dépourvues de valeur; de les considérer comme entièrement nulles dans leurs rapports avec les autres; d'envisager, en un mot, certaines parties de l'univers comme n'exerçant et ne supportant aucune action?

Newton aurait senti, s'il s'était élevé à des considérations du premier ordre de généralité, que l'idée de frottement ne devait point être transportée sans modification de la mécanique terrestre à la mécanique céleste. La force attractive qui porte au centre de la terre tous les corps existants à sa surface, modifie despotiquement toute action de mécanique terrestre. En mécanique céleste, il faut examiner soigneusement quel peut être l'effet de la force attractive dans le cas qu'on examine, avant d'introduire l'idée de frottement dans le raisonnement.

En réfléchissant sur la marche de l'esprit humain, et sur l'ordre dans lequel nos idées ont dû s'éclaircir; en se rendant compte des sensations que les solides nous font éprouver, sensations infiniment plus vives, plus claires, plus faciles à calculer que celles résultant de l'action des fluides, on cesse d'être étonné que les Physiciens aient jusqu'à présent considéré les solides comme les grands agents, et les fluides seulement comme des agents secondaires; et l'on voit clairement que, pour faire faire un pas capital à la science, il est nécessaire d'établir une comparaison directe et générale entre l'action des fluides et celle des solides.

Toutes les tentatives faites pour expliquer la transmission de la lumière dans l'hypothèse du vide ont abouti à des résultats absurdes.

Les efforts fait par Newton lui-même et par plusieurs grands physiciens postérieurement à lui pour expliquer la formation des comètes n'ont rien produit de satisfaisant.

Je me suis mis en colère contre Newton, pour lancer plus fortement ma pensée. Je vois que l'influence exercée par les mânes de Newton est très nuisible aux progrès de la science, et je crie de toutes mes forces à mes contemporains, et en particulier à mes compatriotes : il est temps de changer de route; c'est sur la route A PRIORI qu'il y a, dans ce moment, des découvertes à faire (1).

(1) Plusieurs personnes m'ont dit que la distinction des deux routes scientifiques, route A PRIORI, route A POSTERIORI, n'avait rien de clair, et qu'elle n'était pas utile. Je vais faire mes efforts pour éclaircir cette distinction et pour prouver qu'elle est utile.

Fontenelle a dit :

« Descartes et Newton, tous deux génies du premier ordre, ont suivi des « routes très différentes ; l'un prenant son vol hardi, a voulu se placer à « la source de tout, se rendre maître des premiers principes par quelques « idées claires et fondamentales, pour n'avoir plus qu'à descendre aux phé- « nomènes de la nature, comme à des conséquences nécessaires ; l'autre, « plus timide ou plus modeste, a commencé sa marche par s'appuyer sur « les phénomènes, pour remonter aux principes inconnus, résolu de les « admettre quels que pût les donner l'enchaînement des conséquences. « L'un part de ce qu'il entend nettement pour trouver la cause de ce qu'il « voit; l'autre part de ce qu'il voit, pour en trouver la cause, soit claire, « soit obscure. Les principes évidents de l'un ne le conduisent pas toujours « aux phénomènes tels qu'ils sont. Les phénomènes ne conduisent pas « toujours l'autre à des principes assez évidents. Les bornes qui, dans des « routes contraires, ont arrêté des hommes de cette espèce, ne sont pas les « bornes de leur esprit, mais celles de l'esprit humain. »

Fontenelle a très bien saisi et clairement exposé la différence des méthodes suivies par Descartes et par Newton ; il a présenté d'une manière piquante l'observation que l'un a pris pour but le point de départ de l'autre. Fontenelle n'était qu'un littérateur : il n'a donc pu s'élever à la hauteur de ce point de vue d'où l'on aperçoit l'enchaînement des décou-

vertes et la liaison des grandes conceptions qui ont successivement enrichi la connaissance humaine ; il ne s'est pas aperçu que l'esprit humain généralisait et particularisait tour à tour ; autrement il aurait dit :

Descartes ayant généralisé, le génie du premier ordre qui a paru après lui, devait particulariser : nous ne devons donc pas être étonné que Newton ait particularisé.

Newton ayant particularisé, nous devons généraliser. Le premier homme de génie qui paraîtra généralisera.

Toujours est-il vrai que Fontenelle a reconnu l'existence de deux routes scientifiques et qu'il a constaté leur existence ; maintenant, Messieurs les critiques, donnez à chacune de ces routes un nom ; donnez-leur un nom, car c'est le seul moyen pour les distinguer, et ne trouvez pas mauvais que j'aie appelé l'une : route A PRIORI, et l'autre : route A POSTERIORI.

Socrate a marché sur la route A POSTERIORI, pour passer de la croyance à plusieurs Dieux ou à plusieurs Causes, à l'idée d'une seule Cause. Tous les philosophes déistes qui ont existé depuis lui, ont suivi la route A PRIORI, puisqu'ils sont tous partis de l'idée d'un seul Dieu, ou d'une Cause unique, pour descendre, par les Causes secondaires, jusqu'à l'examen des faits.

Si je parviens, comme je l'espère, à démontrer que la gravitation universelle est la seule cause de tous les phénomènes physiques et moraux, l'École marchera par la route A PRIORI, puisque tous ses membres partiront de la croyance à la gravitation universelle pour procéder à l'examen des phénomènes.

Je viens de me servir de la division de moral et de physique : cette division n'est pas mauvaise en elle-même ; mais il est essentiel de ne pas perdre de vue que la meilleure division ne doit avoir pour objet que de mettre de l'ordre dans ses idées, d'en faciliter la combinaison ; en un mot que c'est une formule de mathématiques générales qui donne le moyen de mettre en équation tel ordre de phénomènes avec tel autre. L'École verra, quand elle sera totalement purgée des idées théologiques et qu'elle aura fait de nouveaux progrès en physique générale, qu'il vaudrait mieux établir la division générale : PHÉNOMÈNES DES SOLIDES ; PHÉNOMÈNES DES FLUIDES. Les phénomènes qu'on appelle aujourd'hui moraux, sont des phénomènes qui ont le fluide nerveux pour moteur.

N° 3.

SYSTÈME DU MONDE EXISTANT.

L'Univers est un espace rempli de matière.

La matière existe sous deux formes : forme solide, forme fluide.

La quantité de fluide est égale à celle des solides.

Les molécules de la matière se constituent alternativement en état de solidité et en état de fluidité.

Tous les phénomènes sont des effets de la lutte existante entre les solides et les fluides.

L'Univers est partagé en deux parties égales : j'appelle l'une de ces parties solide, et l'autre fluide. La partie solide est celle dans laquelle la matière tend à se solidifier; la partie fluide est celle dans laquelle la matière tend à se fluidifier.

A certaines époques, la matière existante dans les deux parties se confond. Il y a désorganisation générale qui est suivie d'une réorganisation générale sur la même base.

L'Univers est le seul phénomène éternel; la durée des phénomènes secondaires est plus ou moins longue.

Le système solaire fait partie du système solide.

Le système solaire est un sphéroïde aplati. La quantité de fluide qu'il renferme égale à peu près celle des solides. La masse des solides est un peu supérieure.

Dans le système solaire, la masse des solides augmente continuellement aux dépens de celle des fluides; il y a formation continuelle de comètes.

Le fluide qui sépare les astres renfermés dans le système solaire est soumis au mouvement de rotation général du système; sa densité n'est point égale dans toutes les parties de l'espace qu'il remplit; vers le centre du système, l'action de ce fluide est considérablement troublée par le solide qui s'y trouve placé; son mouvement propre étant troublé, il subit une espèce de décomposition; des agglomérations de matières solides et fluides doivent se former dans cette partie du système; ces agglomérations s'accroissent en s'identifiant celles d'une formation postérieure, dont l'existence est déterminée par la même cause. Ces agglomérations forment d'abord les taches que nous voyons sur le soleil. Elles sortent de son atmosphère, quand elles ont acquis un certain degré de volume et de densité, et prennent alors le nom de comètes.

Les comètes commencent par être très excentriques et presque perpendiculaires au plan équitorial du système; elles diminuent d'obliquité et d'excentricité à mesure qu'elles acquièrent de la densité. Cette densification s'opère:

1° Par l'attraction moléculaire qui s'exerce dans leur intérieur;

2° Par les pressions instantanées qu'elles éprouvent lors de leur passage dans le voisinage des planètes.

Il se détermine dans les comètes un mouvement de rotation sur leur axe, quand elles sont parvenues à un certain point de densité, ce qui les revêt du caractère de planète (1).

La densité des planètes s'accroît de plus en plus; il se forme à leur surface de jolis petits phénomènes nommés corps organisés. Ces phénomènes cessent d'avoir lieu quand les comètes sont arrivées à un certain point de solidification.

(1) J'ai communiqué il y a plusieurs années mes idées sur la formation des comètes à M. Bouvard, membre du bureau des longitudes, chargé du soin des observations.

M. Bouvard m'a dit, il y a trois ans :

« Il existe, dans ce moment, sur l'horizon, une comète qui a bien peu de « consistance; on voit les étoiles à travers; elle est diaphane dans toutes « ses parties; elle n'a point de noyau; elle a l'apparence d'un nuage, d'un « fluide légèrement épaissi. Il est certain que ce fait cadre très bien avec « vos idées, et qu'il est en opposition directe avec toutes les théories pro- « duites jusqu'à ce jour. »

J'ai observé il y a quelques mois avec M. Bouvard, une comète qui présentait une apparence absolument contraire. Ses bords étaient presque aussi bien terminés que ceux d'une planète; son caractère de comète n'était plus marqué que par une légère trainée lumineuse.

Ainsi, depuis quatre ans, les astronomes ont vu deux comètes, dont l'une était dans l'enfance et l'autre près de subir la métamorphose qui la changera en planète.

N° 4.

FORMATION DES CORPS ORGANISÉS.

Il y a formation des corps organisés toutes les fois qu'il y a fermentation d'une certaine importance. Quand la quantité de matière en fermentation n'est pas très considérable, les animaux qu'elle produit sont petits, faiblement organisés; ils ne sont pourvus que de qualités intellectuelles extrêmement bornées : ce ne sont que des vers. Les plus gros animaux ont été produits par la plus grande fermentation. La plus grande fermentation sur notre globe a eu lieu quand il a passé de l'état de comète à celui de planète; c'est-à-dire quand il a pris un mouvement de rotation sur son axe.

La surface de notre globe était couverte d'eau en totalité lorsqu'il a passé de l'état de comète à celui de planète. Les premiers corps organisés formés ont été les poissons, et c'est dans la classe des poissons que se trouvent les plus gros animaux. La baleine est le plus gros animal connu.

Le plateau de la Tartarie est la partie de la terre la plus élevée. C'est la première qui a été asséchée; c'est la première sur laquelle il y a eu formation d'animaux terrestres. Aussi les animaux qui ont été formés à cette époque (animaux qu'on pourrait appeler de seconde formation), sont-ils, pour la dimension, d'une classe secondaire.

Lorsque l'Amérique est sortie des eaux (événement qui a occasionné le déluge), il y a eu troisième grande formation d'animaux. Les animaux de cette troisième formation sont d'une dimension inférieure à ceux des deux premières.

Mécanisme des corps organisés.

En considérant les corps organisés comme une lutte existante entre les solides et les fluides, on voit que leur mécanisme se réduit au dégagement des fluides dans la cervelle (et autres organes exerçant la même fonction), organe d'où partent les nerfs qui conduisent ce fluide dans toutes les parties de l'individu.

Les sens sont des épanouissements de nerfs par l'embouchure desquels il existe communication entre le fluide nerveux ou vital, et les fluides du même degré de ténuité qui existent dans l'espace.

La pensée est une attraction matérielle : elle est un résultat du mouvement du fluide nerveux (1).

(1) D'Alembert hésitait de croire que la pensée fût matérielle à cause de sa rapidité. « C'est, » disait-il, « un des mystères de la métaphysique, que « cette multiplicité instantanée d'opérations dans une substance aussi

L'homme n'a pas été primitivement séparé des autres animaux par une forte ligne de démarcation ; on reconnaît, en comparant son organisation à celle des autres animaux, que sa structure, tant interne qu'externe, est, en somme, la plus avantageuse de toutes. Pourquoi attribuer sa supériorité morale à une autre cause? La ligne de démarcation entre l'intelligence de l'homme et l'instinct des animaux, n'a été clairement tracée qu'après la formation du système des signes de convention parlés ou écrits.

« simple que la substance pensante. » Il aurait pu remarquer que la rapidité de l'électricité était tout aussi extraordinaire, puisque sa marche était incommensurable. Le fluide nerveux doit être d'une ténuité moléculaire égale à celle du fluide électrique, si même elle n'est pas plus grande.

N° 3.

SUR LA DIFFÉRENCE

ENTRE L'INTELLIGENCE DE L'HOMME

ET CELLE DES ANIMAUX.

Si la différence est immense aujourd'hui entre l'intelligence de l'homme et celle des autres animaux, c'est par la raison que l'homme s'est placé, dès la première génération, dans la position la plus avantageuse pour son perfectionnement. La population de son espèce a toujours augmenté, et celle des animaux les plus intelligents après lui a toujours diminué. Dans toutes ses relations avec les autres animaux, il a nui au développement de leurs facultés, en forçant les uns à se cacher dans les déserts, en réduisant les autres en esclavage, en s'opposant constamment au progrès de leurs facultés qui auraient pu leur donner le moyen d'entrer en lutte avec lui, et en favorisant de tout son pouvoir le développement de celles qui lui sont utiles : de manière que le moral de l'homme a toujours dû se perfectionner et celui des autres animaux toujours se détériorer.

SI L'ESPÈCE HUMAINE DISPARAISSAIT DU GLOBE, L'ESPÈCE LA MIEUX ORGANISÉE APRÈS ELLE SE PERFECTIONNERAIT.

Il est essentiel, pour la justesse de certains raisonnements politiques, de considérer l'espèce humaine comme divisée en plusieurs variétés. Certainement la première variété de l'espèce humaine est la variété Européenne, puisqu'elle s'est établie et qu'elle s'est maintenue dans la partie du globe qui produit le plus de blé et qui contient le plus de fer.

Pendant le cours de la révolution, les Chefs du Gouvernement ont commis de grandes erreurs, faute d'avoir pris connaissance des faits observés par les Physiologistes. Ils ont établi en principe que les Nègres étaient égaux aux Européens : ce principe était nécessairement mauvais puisqu'il était basé sur un fait dont la fausseté est constatée par les observations.

Le physiologiste, en étudiant l'histoire de l'humanité, remarque, avec le plus vif intérêt, les moyens par lesquels les anomalies sont parvenues à s'organiser en corporations privilégiées; il distingue deux sortes d'anomalies, les anomalies militaires, et les anomalies scientifiques, etc. (1).

Le physiologiste dont la tête est fortement organisée

(1) Quand l'école sera convaincue que l'établissement du clergé et de la noblesse est un résultat organique de l'espèce humaine, elle rejettera toute idée tendante à anéantir ces corporations ; elle n'accueillera que les travaux scientifiques ayant pour objet de prouver : 1° que les corporations du clergé et de la noblesse doivent être composées des anomalies les plus marquantes ; 2° que le clergé et la noblesse doivent être recomposés, réorganisés, reconstitués, quand les individus qui les composent ne possèdent pas des qualités éminemment distinguées, évidemment supérieures ; 3° qu'une bonne réorganisation du clergé et de la noblesse ne peut être faite que par un génie du premier ordre.

se reporte par la pensée, à l'époque de la formation des animaux; et, après avoir descendu les siècles en observant les progrès successifs de l'intelligence humaine, il vient rejoindre ses compatriotes avec des idées claires sur les moyens d'améliorer leur sort.

N° 6.

PREMIER APERÇU

D'UNE IDÉE IMPORTANTE.

Il n'y a pas deux ordres de choses; il n'y en a qu'un : c'est l'ordre physique.

Les phénomènes se partagent en deux classes : les phénomènes des solides et les phénomènes des fluides.

L'homme est un petit monde; il existe en lui, sur une petite échelle, tous les phénomènes qui s'exécutent en grand dans l'univers.

La planète est dépendante de l'univers; elle est comme une pendule enfermée dans une horloge dont elle reçoit le mouvement.

L'homme est dépendant de la planète qu'il habite; il est comme une montre enfermée dans une pendule qui est enfermée dans une horloge.

L'esprit humain vieillit à mesure que la planète approche du terme de sa durée.

A mesure que l'esprit humain vieillit, sa faculté de raisonner augmente, et sa faculté d'imaginer diminue.

A mesure que la planète vieillit, l'action des solides qu'elle contient devient prépondérante.

Nous imaginons quand l'action des fluides est prédominante dans les actes de notre intelligence; nous raisonnons quand l'action des solides est prépondérante.

N° 7.

THÉORIE

DE L'HISTOIRE DE L'ESPÈCE HUMAINE.

L'INTELLIGENCE générale et l'intelligence individuelle se développent d'après la même loi. Ces deux phénomènes ne diffèrent que sous le rapport de la dimension des échelles sur lesquelles ils ont été construits. Cette vérité facile à constater par l'examen comparé de la marche de l'esprit humain et du développement de l'intelligence individuelle, offre l'avantage de pouvoir connaître le sort futur de l'humanité jusqu'à sa mort.

Développement de l'intelligence individuelle.

Enfant, l'homme travaille par plaisir à élever des tas de pierres, à construire de petites digues, à creuser des petits lacs; donnez-lui des haches, des scies, des rabots, des clous, des marteaux et de quoi les

employer, c'est le plus grand plaisir que vous puissiez lui faire ; ce sont les joujoux auxquels il donnera la préférence. Il est certain que, dans son enfance, c'est pour les arts que l'homme montre le plus d'inclination.

A l'âge de puberté, l'homme devient artiste. Existe-t-il un jeune homme qui ne se soit pas essayé en musique, en peinture ou en poésie ?

A vingt-cinq ans, les forces de l'homme ont acquis leur principal développement et il cherche toutes les occasions d'en faire usage. Ses semblables lui paraissent autant de rivaux ; on le voit toujours prêt à entrer en lutte avec eux, avec la nature entière, avec lui-même. Il est essentiellement militaire jusqu'à quarante-cinq ans.

A quarante-cinq ans, l'homme entre dans la seconde moitié de sa carrière ; ses forces actives commencent à diminuer, ses forces spéculatives augmentent ; il se retourne et commence à descendre la vie ; il ne fait plus de découvertes mais il envisage sous de nouvelles faces les objets qu'il avait vus. La première partie de sa vie morale est employée à produire des aperçus ; la seconde à former des résumés.

Voilà la récapitulation de l'histoire de l'individu. Voyons maintenant celle des annales de l'espèce.

Développement de l'esprit humain.

Je commence aux Égyptiens parce qu'il n'y a rien de clair ni d'intéressant à dire sur les peuples qui les ont

précédés. J'agis conformément à l'opinion émise à la fin du N° 4. *La ligne de démarcation entre l'intelligence de l'homme et l'instinct des animaux n'a été clairement tracée qu'après la formation du système des signes de convention parlés et écrits.*

A partir des Égyptiens jusqu'à nous, quatre peuples ont successivement exercé une action prépondérante sur l'humanité : les Égyptiens, les Grecs, les Romains et les Sarrazins.

Les Égyptiens ont élevé les plus grands tas de pierres; ils ont creusé les plus grands lacs; ils ont construit les plus fortes digues qui aient été faites de main d'homme.

Dans les beaux-arts, les ouvrages des Grecs servent encore de modèles.

Les Romains ont surpassé leurs prédécesseurs dans l'art de la guerre; et les conquêtes des Sarrazins ont été plus étendues et plus rapides que celles des Romains.

Les Sarrazins ne se sont pas distingués sous le seul rapport militaire; ils ont eu leur caractère particulier de supériorité; ils ont été les inventeurs des sciences physiques et analytiques; c'est à eux que nous devons l'algèbre, la chimie et la physiologie; c'est par eux que les premiers observatoires ont été construits en Europe; en un mot, ils ont créé les grandes formules de raisonnement et les bonnes méthodes d'observation.

Examen comparatif fait de l'histoire de l'individu et de celle de l'espèce, je présume que l'humanité est arrivée à l'époque de sa durée correspondante à celle de quarante ans pour l'individu. D'après l'opinion la

plus accréditée, l'humanité a environ huit mille ans d'existence. Dans cette supposition, l'année pour l'individu correspondrait à deux siècles pour l'espèce.

Le phénomène général est le seul qui puisse être éternel; le phénomène système solaire est d'un ordre très secondaire; sa durée est nécessairement limitée. La planète que nous habitons est une portion du système solaire; sa durée, de quelque dimension qu'elle soit, ne peut passer les limites du système dont elle fait partie.

Cette vérité, dont l'existence est généralement reconnue, n'a point encore été d'une utilité directe au progrès de la science, parce qu'on n'a point encore découvert la loi d'après laquelle les phénomènes tendent à leur fin. La découverte de cette loi serait très utile aux progrès de la science.

En examinant les faits d'astronomie, de chimie et de physiologie, j'ai entrevu une loi à laquelle les phénomènes de ces différentes classes m'ont paru soumis. J'ai conçu que tous ces phénomènes pouvaient être considérés comme une lutte entre les solides et les fluides; que les fluides exerçaient une action prépondérante sur les solides, à l'origine d'un phénomène quelconque; que, passé le terme moyen de sa durée, l'action des solides devenait dominante, et que la supériorité de leur action devenait de plus en plus absolue, jusqu'à la cessation du phénomène; que les molécules fixées dans les solides se désunissaient alors; qu'elles reprenaient de l'indépendance, de la mobilité individuelle et qu'elles rentraient dans la masse des fluides.

Dans l'enfance de l'homme, les fluides prédominent

et la solidification des parties molles est pour lui une cause inévitable de mort. Les autres animaux sont soumis à la même loi, qui a également lieu pour les végétaux. On la retrouve encore dans le règne animal. Les pierres, d'abord en état de dissolution, ensuite en état de suspension dans les liquides, se précipitent, existent alors sous forme de dépôt légèrement consistant, et se solidifient de plus en plus jusqu'à l'époque de leur conversion en poussière, c'est-à-dire de leur destruction.

Les observations des Géologues, ainsi que les faits recueillis par les Historiens, prouvent que la superficie du globe a été plus aqueuse qu'elle ne l'est aujourd'hui.

Les astronomes ont reconnu :

1° Que la lune (astre plus petit que la terre, et dont la durée phénoménique doit être moins longue) était déjà entièrement desséchée à sa surface.

2° Qu'il se formait de nouvelles comètes dans le système solaire.

N° 8.

SUR LES MONUMENTS DES DIFFÉRENTS AGES.

Les monuments les plus anciens que nous possédions sont les pyramides; ces monuments sont aussi les plus considérables qui existent; ils sont également les plus inutiles qui aient jamais été construits.

Les monuments les plus considérables après ceux des Égyptiens, ont été ceux des Grecs; les monuments les plus marquants des Grecs ont été des portiques. Ces monuments, sans être d'une utilité directe, avaient au moins l'avantage de contribuer aux jouissances de toute la population.

Les aqueducs et les grands chemins des Romains ont été d'une utilité bien plus grande que les pyramides des Égyptiens et les portiques des Grecs.

Aujourd'hui nos monuments les plus importants sont nos vaisseaux. La supériorité d'utilité de cet ordre de monuments sur tous les autres est incontestable. Quant à nos monuments terrestres, ils sont d'une dimension

beaucoup plus petite que ceux de nos devanciers, mais ils sont infiniment multipliés (1). Chez nos ancêtres, il se trouvait quelques monuments publics superbes, quelques magnifiques maisons de particuliers; mais la masse de la population était ignominieusement logée. Aujourd'hui l'Europe entière est couverte de belles fermes et d'agréables habitations de particuliers.

Quelle que soit la route qu'on prenne pour descendre des Égyptiens jusqu'à nous, on trouve que le sort de l'humanité s'est considérablement amélioré.

Un roi d'Égypte employait, pendant des années entières, la moitié de ses sujets à construire son mausolée. Peut-on pousser plus loin l'abus du pouvoir?

Chez les Grecs, quel était le nombre des hommes libres en comparaison de celui des esclaves?

Du temps des Romains, l'existence de tout homme qui n'était pas né à Rome était bien précaire.

Aujourd'hui, la France, l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne et l'Angleterre sont habitées par plus de cent vingt millions d'habitants, qui, à quelques exceptions près, sont tous bien logés, bien nourris et bien vêtus. Ils sont égaux en droits, sous tous les rapports essentiels. Dans tous ces pays, la loi inflige les mêmes peines pour les mêmes délits aux coupables des différentes classes de la société.

Toute idée a ses bornes au delà desquelles elle ne peut être utilement employée. Condorcet a exagéré l'emploi qu'il a fait du principe de la perfectibilité.

Condorcet a victorieusement combattu, avec le prin-

(1) Saint-Simon est mort en 1825, sans avoir connu les chemins de fer et le télégraphe électrique.

NOTE DES ÉDITEURS.

cipe de la perfectibilité, l'opinion des Philosophes circulaires. J'appelle Philosophes circulaires les savants qui prétendaient que l'esprit humain tournait toujours dans le même cercle; qu'il revenait par conséquent au point d'où il était parti, et qu'il avait déjà plusieurs fois parcouru son cercle. Mais dans l'organisation du système qu'il a basé sur le principe de la perfectibilité, Condorcet a commis les erreurs les plus grossières.

Il a dit : « L'histoire prouve que l'esprit humain a « fait de continuels progrès. On doit conclure qu'il se « perfectionnera indéfiniment. »

Si cette opinion était parfaitement exacte, l'esprit humain aurait acquis de nouvelles facultés, sans éprouver aucune diminution dans celles qu'il possédait; et l'histoire fournit la preuve du contraire : l'Iliade est le poème le plus ancien que nous possédions, et l'Iliade est le meilleur poème connu; l'Apollon du Belvédère est la plus belle statue qui existe, etc., etc. Sous beaucoup de rapports la génération actuelle ne peut pas rivaliser avec celles qui l'ont précédée, tandis qu'à d'autres égards, elle leur est infiniment supérieure. Nous décomposons l'air et l'eau, que nos ancêtres regardaient comme des éléments, nous jouons avec le tonnerre, et nous faisons le tour de la terre, etc.

N° 9.

BONHEUR DE LA PRÉSENTE GÉNÉRATION.

C'est depuis trente-cinq jusqu'à quarante-cinq ans que l'homme est le plus heureux ; il produit encore des aperçus, et il jouit déjà de la faculté de former des résumés. La génération actuelle est arrivée à l'époque de la durée de l'humanité à laquelle l'esprit humain exerce avec le plus d'intensité les deux facultés d'imagination et de raison. Nos enfants croiront avoir de l'imagination : ils n'auront que des réminiscences. Nos pères se sont abusés en croyant qu'ils avaient une grande force de raisonnement : la preuve que leur raison était encore dans l'enfance, c'est qu'ils n'ont point lié leurs raisonnements ; c'est qu'ils ne sont pas parvenus à organiser un système général raisonné ; c'est qu'ils ont basé leur système scientifique sur un produit indigeste de leur imagination.

La génération présente se trouvera avoir été la plus heureuse de toutes celles qui auront existé, et l'Empereur se trouvera avoir été l'homme le plus fort.

N° 10.

SUR L'HISTOIRE.

D'après les recherches historiques faites depuis quelques années en Égypte, dans l'Inde et la Chine, il paraît que la Chine, l'Inde et la Palestine ont été peuplées en même temps.

Je crois que le plateau de Tartarie a été le berceau de l'espèce humaine; je crois que l'espèce humaine s'est divisée en quatre peuplades, qui sont descendues dans la plaine aussitôt que les eaux ont laissé le continent de l'Asie à découvert; je crois que chacune de ces peuplades s'est dirigée vers un des quatre points cardinaux; que l'une, par conséquent, est descendue en Chine, l'autre dans l'Inde, une autre en Palestine et la quatrième en Sibérie.

Cette croyance facilite l'explication des faits historiques les plus importants.

Les progrès des connaissances faits par les peuplades de l'est, de l'ouest et du sud, ont été beaucoup plus prompts que ceux de la peuplade du nord. Cela n'est pas extraordinaire, puisque ces peuplades se sont

trouvées dans des circonstances beaucoup plus favorables au développement de leur intelligence. Elles ont trouvé à se procurer facilement leur nourriture, et elles n'ont point eu à lutter contre un climat rigoureux.

Jusqu'au cinquième siècle, à peu près, avant Socrate, les Chinois, les Indiens et les Chaldéens ont fait, chacun de leur côté, des progrès scientifiques à peu près égaux. Depuis cette époque, la peuplade de l'ouest a pris son essor, et les deux autres se sont arrêtées. Cela n'est point extraordinaire : les Chinois et les Indiens étant bornés par la mer, n'ont pu prendre connaissance de phénomènes nouveaux; ils n'ont pas été à portée de faire de nouvelles expériences; tandis que les Chaldéens, à cheval sur les deux continents d'Europe et d'Afrique, se sont facilement répandus jusque dans les parties les plus éloignées du monde habitable; ils ont joint à cet avantage celui de se trouver sur les bords d'une mer petite, parsemée d'îles et d'une facile navigation.

Les communications anciennes qui ont eu lieu entre les Chaldéens et leurs colonies d'une part, et les Indiens et les Chinois d'autre part, ont été beaucoup plus avantageuses aux premiers qu'aux derniers. Pythagore, dans son voyage dans l'Inde, avait recueilli tout ce qu'il y avait d'important sous le rapport scientifique. Nous n'avons pas connaissance que les Chinois et les Indiens se soient enrichis des connaissances acquises par les Grecs : ils ont reçu les coups qu'Alexandre leur a donnés, et ils ont fermé leurs portes aux découvertes d'Aristote.

Cela n'est pas encore extraordinaire : entre deux

hommes également instruits, le plus savant est celui qui travaille avec le plus d'ardeur à agrandir le cercle de ses connaissances ; il est celui qui gagne le plus dans la communication des idées.

L'histoire ne me paraît bien intéressante et fort instructive que depuis Socrate. Les recherches sur les événements antérieurs à son existence, sont à mes yeux de la nature de celles d'un homme qui travaillerait avec grand soin à se rappeler de tout ce qu'il a pensé pendant qu'il était en nourrice, pendant son sevrage, durant les années qu'il a passées à apprendre à lire et à écrire; enfin jusqu'à ce qu'il ait atteint l'âge de puberté.

Les recherches sur l'histoire des Chinois et des Indiens ne doivent point occuper les têtes fortes. Il est évident que ces peuples sont restés dans l'enfance; que le peu de progrès qu'ils ont fait depuis Confutzée, sont dus aux rapports qu'ils ont eus avec les Européens. Il est certain qu'on peut faire une bonne histoire des progrès de l'esprit humain, sans parler des travaux scientifiques des Indous et des Chinois.

L'histoire scientifique des peuplades du Nord et de l'Ouest, renferme tout ce qu'il y a d'important dans celle des progrès de l'esprit humain.

Peuplade de l'Ouest.

Les Phéniciens, les Égyptiens, les Grecs, les Français, ainsi que les Espagnols, sont des peuples dont les

ancêtres ont habité la Chaldée et l'Arabie. C'est une chose très amusante et très instructive d'observer, dans l'histoire, les rapports scientifiques qui ont eu lieu entre les colonies et la mère patrie.

Jusqu'au troisième siècle, les métropolitains ont produit toutes les idées capitales neuves, et leurs colons ont perfectionné ces idées.

Moïse a inventé l'idée de Dieu (1). Socrate a précisé cette idée et l'a donnée pour base à son système de Philosophie.

Jésus a fondé la religion chrétienne. Paul a organisé la doctrine de cette religion.

Sous le calife Alamoun, les Arabes se sont occupés d'algèbre, de physique générale, d'astronomie et de physiologie.

Les Européens ont perfectionné les sciences mathématiques et physiques; ils s'occupent maintenant à organiser systématiquement ces sciences.

Peuplade du Nord.

La peuplade qui s'est dirigée vers le nord, en descendant du plateau de Tartarie, ne s'est distinguée, jusqu'à l'époque de Roger Bacon qui en descendait, que sous le rapport militaire; elle ne s'est fait connaître

(1) Je dis que Moïse a inventé l'idée de Dieu; mais je ne dis pas, je ne pense pas qu'il soit le seul qui l'ait inventée. Je crois, au contraire, et je suis même certain qu'elle a été inventée séparément par chacune des quatre grandes peuplades descendues du plateau de Tartarie.

que par ses incursions et ses brigandages. Les métropolitains de cette peuplade ont pris le nom de Tartares. Les colons qu'ils ont envoyés dans le nord, ont été désignés sous la dénomination de Celtes, d'Esclavons, de Normands, etc.

Découverte de l'Amérique.

Depuis la découverte de l'Amérique, l'Europe est devenue la métropole du globe. C'est aujourd'hui, des quatre parties du monde, celle qui se trouve dans la position la plus avantageuse : ses habitants sont les intermédiaires de l'ancien et du nouveau monde.

Les habitants de l'Europe resteront-ils toujours les métropolitains du globe? Quand l'Amérique sera totalement peuplée, quand les Américains auront une marine supérieure à celle des Européens, le nouveau continent ne deviendra-t-il pas le continent métropolitain? C'est une question que je ne veux pas examiner actuellement. Je ne veux entrer dans le champ de l'avenir qu'après avoir parcouru dans ses principales directions, celui du passé.

N° 11.

SUR LA DIVISION DE L'HISTOIRE.

L'Histoire a été jusqu'à présent mal divisée; les différentes divisions successives admises par l'École, ont toutes partagé le temps d'une manière très inégale, et les époques choisies pour déterminer ces divisions n'ont point été prises dans la série générale de développement de l'intelligence humaine; elles ont toujours été puisées dans la classe des événements secondaires ou locaux. C'est sur les faits politiques, religieux ou militaires que les historiens ont, jusqu'à présent, fixé leur attention; ils ne se sont point placés à un point de vue assez élevé. Condorcet est le premier écrivain qui ait entrepris de rédiger l'histoire de l'esprit humain, et la passion philanthropique qui le dominait lui a fasciné les yeux. Ce n'est point une histoire dont il nous a donné l'ébauche; c'est un roman qu'il a esquissé : il n'a pas vu les choses comme elles sont, mais comme il voulait qu'elles fussent.

Jusqu'à l'époque de Socrate, aucune des quatre peuplades descendues du plateau de Tartarie, n'avait acquis une bien grande supériorité sur les autres; elles avaient fait, chacune de leur côté, des progrès à peu près égaux. Chacune d'elles s'était élevée, par ses propres forces, à la conception de la divinité; mais aucune d'elles n'avait conçu cette idée d'une manière bien claire. Socrate est le premier homme connu qui ait fortement imprimé à cette idée le caractère unitaire; il est le premier qui ait annoncé qu'on devait considérer l'idée de Dieu comme un instrument de combinaison scientifique. Il a été le fondateur de la Science générale. Jusqu'à Socrate, les idées n'ont été qu'accolées; il est le premier qui ait commencé à les lier systématiquement.

Depuis Socrate jusqu'aujourd'hui, les travaux scientifiques se sont suivis sans interruption; les septième, huitième, neuvième, dixième, onzième et douzième siècles qu'on a collectivement appelés le moyen âge, n'ont point été des siècles d'une barbarie générale, certaines peuplades que nous appelons barbares étaient alors des gens très policés; ils ont défriché le champ scientifique que nous cultivons aujourd'hui.

Socrate, dis-je, ayant été le premier qui se soit élevé à un point de vue général, ses travaux ont évidemment signalé l'époque qui sépare l'histoire ancienne de l'histoire moderne.

L'histoire se divise donc en deux grandes parties :

Depuis l'histoire de l'espèce humaine jusqu'à Socrate . . . . . HISTOIRE ANCIENNE.

Depuis Socrate jusqu'à nous . . HISTOIRE MODERNE.

L'histoire ancienne est pour l'humanité, ce qu'est pour l'individu l'histoire de son enfance; c'est la partie

la moins importante, la moins intéressante et la moins instructive. Les hommes médiocres sont les seuls dont elle puisse fixer l'attention. Le genre de recherches auquel se livrent les auteurs qui fouillent dans la haute antiquité, les empêche de sentir leur incapacité. Ils sont comme les hommes qui fixent les nuages avec attention, et qui y voient la représentation de tout ce qui existe au monde; ou plutôt ils sont comme des aveugles qui voudraient placer les clairvoyants dans les ténèbres pour les rabaisser à leur niveau.

Je propose de partager l'histoire ancienne en deux parties : la première depuis l'origine de l'espèce humaine jusqu'à Moïse; la seconde depuis Moïse jusqu'à Socrate.

Ce qui a précédé Moïse est couvert d'un voile impénétrable pour l'historien; voile épais que l'œil du Physicien physiologiste peut seul percer.

Un jour bien faible éclaire les événements historiques depuis Moïse jusqu'à Socrate. La tradition laisse de grandes lacunes. La chronique est très incomplète. L'historien pourrait cependant présenter un tableau assez intéressant de ces dix siècles, pendant lesquels les Égyptiens ont préparé les succès obtenus par les Grecs dans les beaux arts. Mais jamais cette partie de l'histoire ne sera bien faite, par la raison que l'homme se sentant pourvu d'une capacité suffisante, travaillera de préférence à l'histoire moderne. Ce sont les sujets les plus intéressants auxquels les premiers peintres consacrent leurs pinceaux.

Je propose de diviser l'histoire moderne en deux parties.

PREMIÈRE PARTIE.

Depuis Socrate jusqu'à Mahomet.

SECONDE PARTIE.

Depuis Mahomet jusqu'à nous.

Je fais observer d'abord que cette division partage le temps en parties égales. Il s'est écoulé deux mille deux cents ans depuis Socrate jusqu'à nous, savoir : onze cents ans depuis Socrate jusqu'à Mahomet, et onze cents ans depuis Mahomet jusqu'à nous.

L'exactitude mathématique de cette division ne m'aurait pas déterminé à l'adopter si elle n'avait pu être motivée par un grand changement dans la marche de l'esprit humain.

Le filon découvert par Socrate s'est trouvé épuisé au bout d'une exploitation qui a employé mille années. Dans le cinquième siècle, le dernier déïste marquant par la chaleur de sa croyance et ses talents oratoires, Augustin, est mort, et l'empire romain s'est éteint.

Les colonies de la peuplade de l'ouest, tant celles établies en Europe que celles habitant l'Afrique, étaient plongées dans un profond assoupissement. L'esprit humain paraissait être en stagnation; il semblait que l'intelligence eût atteint ses limites; mais ces apparences étaient trompeuses. Les Arabes étaient en

fermentation; et à la fin du dixième siècle, ils ont donné le jour à deux conceptions capitales : l'une politique, l'autre scientifique. Ils ont changé la marche de l'esprit humain.

Pendant les septième, huitième, neuvième, dixième, onzième et douzième siècles, les Arabes ont été la première nation sous le rapport politique et scientifique. Ce n'est que depuis le treizième siècle qu'ils ont cessé de former l'avant-garde de l'humanité.

C'est dans le treizième siècle que Roger Bacon a paru, et Roger Bacon a été le premier Européen qui se soit montré supérieur aux Arabes en Physique et en Mathématiques.

Depuis Roger Bacon, les progrès des Européens dans les sciences physiques et mathématiques, se sont succédé sans interruption.

Depuis le treizième siècle, les sciences physiques et mathématiques ont acquis, en Europe, une prépondérance toujours croissante sur les sciences théologiques.

Depuis le treizième siècle, les Européens ont cultivé le champ de la Physique avec plus de soin que les Asiatiques et les Africains; ils ont acquis sur eux un ascendant toujours croissant.

C'est aux progrès de la Physique et des Mathématiques que les Européens doivent la découverte de l'Amérique.

C'est la découverte de l'Amérique qui a constitué l'Europe métropole du monde.

Depuis onze cents ans, la culture du Physicisme est de plus en plus soignée, et celle du Déisme de plus en plus abandonnée. Cela m'a paru motiver suffisamment la coupure que je propose dans l'histoire moderne.

Une histoire moderne bien faite, fixerait la principale attention du lecteur sur les travaux des Déistes depuis Socrate jusqu'à Mahomet, et sur les travaux des Physiciens depuis Mahomet jusqu'aujourd'hui.

Nous n'avons point encore, comme je l'ai déjà dit, d'histoire bien faite; nous n'avons pas même de bonnes tablettes chronologiques; les meilleures que nous possédions sont celles de Lenglet Dufresnoi; et les trois quarts des événements relatés dans ces tablettes sont de la plus grande insignifiance, tandis que des événements de la plus haute importance n'y sont point portés. Elle ne font aucune mention des découvertes scientifiques des Arabes; elles ne disent que quelques mots de leurs succès militaires.

L'Institut commence à sentir le besoin d'une histoire des Arabes; il stimule les littérateurs à s'en occuper, et déjà il a reçu sur cette matière plusieurs Mémoires intéressants.

Il faudrait que l'histoire des Arabes fût divisée en deux parties : histoire politique, histoire scientifique.

M. de Volney est tombé dans une grande erreur en disant : « On doit donc faire une grande différence des « Arabes de nos jours à ceux d'El-Mamoun et d'Aroun-« el-Raschid. Encore faut-il avouer que l'on se fait, de « ceux-ci, des idées exagérées. Leur empire fut trop « passager pour qu'ils pussent faire de grands progrès « dans les sciences. Ce que nous voyons arriver de « nos jours à quelques grands États de l'Europe, prouve « qu'il leur faut des siècles pour se naturaliser. Aussi, « dans ce que nous connaissons de livres des Arabes, « ne les trouvons-nous que les traducteurs ou les « échos des Grecs. La seule science qui leur soit pro-

« pre, la seule qu'ils cultivent encore, c'est celle de « leur langue; et, par étude de la langue, il ne faut pas « entendre cet esprit philosophique qui, dans les mots, « cherche l'histoire des idées pour perfectionner l'art « de les peindre. Chez les Musulmans, l'étude de « l'Arabe n'a pour objet que ses rapports à la religion : « ils sont étroits, attendu que le Coran est la parole « immédiate de Dieu. »

J'engage M. de Volney à faire des recherches sur les travaux scientifiques des Arabes en Sicile et en Espagne, pendant les neuvième, dixième, onzième et douzième siècles. Il verra que, pendant ce laps de temps, les Arabes ont été le seul peuple qui ait cultivé les sciences; qu'ils ont défriché à cette époque le champ scientifique que nous cultivons aujourd'hui; qu'ils ont été les fondateurs des sciences physico-mathématiques, de la chimie et de la physiologie. Je suis certain que le seul examen de la bibliothèque de l'Escurial suffirait pour changer son opinion.

Il est bien regrettable que cet auteur se soit placé à un mauvais point de vue pour envisager l'histoire moderne de l'esprit humain. Cela l'a arrêté dans sa carrière littéraire. Il est arrivé à l'époque de la vie la plus favorable pour écrire l'histoire et il ne fait plus rien. La nature l'avait pourvu d'un grand talent; il joint à une grande érudition un style plein de force et de clarté. Personne n'était plus en état que lui de fixer l'attention de l'École sur les seuls événements dont la connaissance puisse faciliter l'explication de ce qui est arrivé en Europe pendant les derniers siècles.

N° 12.

SUR LES PROGRÈS DE L'IDÉE GÉNÉRALE.

C'est au système des tourbillons que nous devons l'essor pris par les sciences physiques et la prépondérance qu'elles ont acquises sur les sciences théologiques.

Qu'il eût été beau, clair, satisfaisant, le système que Descartes aurait organisé, s'il avait connu la loi de la gravitation !

Avec quelle énergie ce philosophe a peint l'indépendance de ses conceptions ! *Donnez-moi,* disait-il, *de la matière et du mouvement, je ferai un monde.*

Avec quelle sagacité Descartes a dirigé ses recherches ! Il a senti que la philosophie positive se divisait en deux parties également importantes : la physique des corps bruts et la physique des corps organisés. Il a conclu que les idées du premier ordre ne pouvaient s'élaborer que dans une tête enrichie des connaissances acquises dans ces deux directions. Il a étudié

l'anatomie, la zoologie, la pathologie, l'hygiène ; en un mot, toutes les parties de la physiologie. Son Traité de l'Homme, est un ouvrage plus profond qu'aucun de ceux antérieurement écrits sur cette matière.

Les Égyptiens ont adoré les astres, les fleuves, les montagnes, certains végétaux, quelques animaux. Ils ont confié à ceux de ces êtres qui leur ont paru avoir le plus d'influence sur les événements, le soin de régir le monde. Ces êtres ont été pour eux les premières causes.

Chez les Grecs, Homère déifia chacune des diverses qualités morales. L'Olympe fut un conseil suprême chargé du soin de gouverner l'univers.

Socrate conçut ensuite l'idée de confier à un seul être les pouvoirs de l'Olympe. Il annonça qu'il y avait un Dieu ; que ce Dieu gouvernait tout dans son ensemble et dans ses détails.

Descartes enfin a dit : Dieu a créé l'univers; il l'a soumis à une loi immuable.

Descartes a exclu toute idée de révélation, toute croyance aveugle. Il a stimulé les hommes à s'instruire et n'a condamné que les paresseux à croire.

Ainsi, en science générale, l'esprit humain a commencé par croire à l'existence d'un grand nombre de causes indépendantes.

Il a adopté ensuite l'idée de plusieurs causes considérées comme fraction d'un même tout : l'Intelligence.

Il s'est élevé, après, à l'idée d'une intelligence universelle et unique : Dieu.

Il a enfin senti que les relations entre Dieu et l'univers étant incompréhensibles et indifférentes (indifférentes puisque Dieu, ayant prévu tout ce qui arriverait,

ne peut rien changer à l'ordre qu'il a établi), il devait s'attacher à la recherche des faits, et considérer le fait le plus général qu'il découvrirait, comme cause unique de tous les phénomènes.

A chacun des perfectionnements subis par l'idée générale, elle a commencé par se montrer avec le caractère philosophique; elle a pris ensuite le caractère scientifique, puis elle s'est revêtue du caractère religieux. Alors devenue superstitieuse, elle est tombée dans l'avilissement.

Peu de temps après que Cicéron eut dit qu'il ne concevait pas comment deux augures pouvaient se regarder sans rire, le déisme a remplacé le paganisme.

L'idée de l'unité divine a été purement philosophique dans la tête de l'inventeur. Platon et Aristote ont commencé à lui donner une forme scientifique, caractère qu'elle a acquis de plus en plus jusqu'à l'établissement de la religion chrétienne.

Descartes, dis-je, a mis le raisonnement et l'observation à la place de la croyance; il a fondé le système des idées sur cette base; mais, pour organiser ce système, les faits lui ont manqué : je veux dire qu'il n'a point trouvé de fait général.

Depuis Descartes, les deux savants les plus marquants ont été Locke et Newton; ils ont rassemblé d'excellents matériaux; mais ils n'ont pas su les employer.

La modification de l'idée générale au perfectionnement de laquelle l'esprit humain travaille en ce moment a été introduite par Bacon dans les ouvrages duquel elle a le caractère purement philosophique. Descartes a commencé à lui donner le caractère scien-

tifique. Locke et Newton ont trouvé, ainsi que je viens de le dire, les moyens de lui imprimer ce caractère d'une manière ineffaçable. La circonstance est favorable pour l'organisation du nouveau système.

Les grandes pensées, les grandes révolutions scientifiques sont le résultat des grandes fermentations morales. C'est dans les crises morales les plus fortes que se forment les plus grands hommes. L'esprit humain était encore tout agité de la secousse qu'il avait reçue de Luther, quand Descartes a organisé son système. La tourmente révolutionnaire était à peine finie en Angleterre qu'on a vu paraître Locke et Newton. Quel prodigieux résultat scientifique ne doit-on pas attendre de la fermentation causée par la révolution française!

N° 13.

SUR LA RELIGION.

Tous les lettrés que j'ai rencontrés ont adopté une des quatre opinions que je vais exposer, et sur lesquelles ensuite je dirai ce que je pense.

Première opinion.

Un parti assez nombreux et très animé travaille à rendre à la religion chrétienne sa première vigueur. MM. de Bonald et de Chateaubriand sont les chefs de ce parti; ce sont eux qui ont émis l'opinion dont il est question. Ils l'ont développée et soutenue, l'un avec beaucoup de force et de raisonnement, l'autre avec beaucoup de talent. Je vais réfuter ce qu'ils ont dit; je vais mettre en évidence l'erreur capitale dont toutes leurs idées se trouvent entachées.

Cicéron a dit dans son ouvrage sur la nature des dieux, liv. 3, chap. Ier :

« *Ego verò eas defendam (cœremonias religionis) sem-*
« *perque defendi. Nec me ex eâ opinione quam à majo-*
« *ribus accepi de cultu Deorum immortalium, ullius*
« *unquam oratio aut docti, aut indocti movebit. Sed cùm*
« *de religione agitur, T. Coruncanium, P. Scipionem,*
« *P. Scævolam, pontifices maximos, non Zenonem, aut*
« *Chrysippum sequor, aut Cleanthem, habeoque C. Læ-*
« *lium augurem, eumdem sapientem, quem potiùs audiam*
« *de religione dicentem in illâ oratione nobili quam*
« *quemquam principem stoïcorum.*

« *Cùmque omnis populi romani religio in sacra et in*
« *auspicia divisa sit, si quid prædictionis causâ ex por-*
« *tentis et monstris sybillæ interpretes auruspices res*
« *monuerunt, harum ego religionum nullam unquam*
« *contemnendam putavi; mihique ita persuasi Romulum*
« *auspiciis, Numam sacris constitutis fundamenta jecisse*
« *nostræ civitatis quæ nunquam profectò sine summâ pla-*
« *catione Deorum immortalium tanta esse potuisset* (1). »

---

(1) TRADUCTION.

« Quant à moi, j'ai toujours défendu, et je défendrai toujours
« les cérémonies et les rits religieux. Les discours d'un savant
« ou d'un ignorant ne me détourneront jamais de l'opinion que
« j'ai reçue de mes ancêtres, relativement au culte des Dieux
« immortels; mais lorsqu'il s'agit de religion, je dois suivre et je
« suis en effet T. Coruncanius, P. Scipion, P. Scævola, grands
« pontifes, plutôt que Zénon, Cléanthe, Chrysippe et autres Philo-
« sophes. J'ai pour moi C. Lælius, augure si recommandable par

Cicéron a voulu s'opposer aux progrès des lumières ; il n'a point arrêté la marche de l'esprit humain, et il a laissé à la postérité la preuve que son esprit n'avait pu s'élever à la hauteur du premier ordre de conception.

Bossuet a commis la même faute dans son oraison funèbre de la reine d'Angleterre. Il a fait un pompeux éloge de la direction que cette princesse avait donnée à son énergie en faisant ses efforts pour maintenir son mari et son peuple sous le joug papal ; et l'expérience a prouvé aux Anglais qu'ils avaient bien fait de marcher sous les drapeaux de Luther, puisqu'ils sont parvenus, en suivant cette direction, à occuper, pendant plus d'un siècle, le poste d'avant-garde de l'humanité ; ils sont aujourd'hui forcés de céder ce poste aux Français ; mais ils l'ont occupé pendant plus d'un siècle.

M. de Chateaubriand a parcouru, avec beaucoup de

« sa sagesse. Je l'écouterai parlant du culte des Dieux et des droits « des pontifes, plus volontiers que les plus illustres des Philo- « sophes stoïciens.

« La religion du peuple romain est fondée sur les sacrifices et « les aruspices. Ainsi, ce que les prêtres, interprètes de la Sybille, « ce que les aruspices ont annoncé d'extraordinaire et de merveil- « leux ne me paraîtra jamais devoir être l'objet de mon mépris. « J'ai fortement conçu que Romulus, par les aruspices, Numa, par « les rits religieux, ont fondé notre ville qui jamais ne fût parve- « nue à ce haut degré de gloire sans le culte éclatant et l'invoca- « tion publique des Dieux immortels. »

Nota. La traduction qui précède paraît être de Saint-Simon lui-même ; l'expression : « j'ai fortement conçu » est de son style ; il a reproduit la même citation dans le *Travail sur la gravitation universelle.*

Note des éditeurs

grâce, la fausse route tracée par les deux plus grands orateurs qui aient paru depuis Démosthènes.

Depuis l'établissement du Déisme jusqu'au quinzième siècle, les ecclésiastiques s'étaient montrés supérieurs aux laïcs en talents et en vertus. C'était le clergé qui avait défriché les terres incultes et desséché celles dont l'habitation était malsaine; c'était lui qui avait déchiffré les anciens manuscrits. Il avait enseigné à lire et à écrire aux laïcs; il avait perfectionné la métaphysique, en s'exerçant à faire partir tous les raisonnements d'un seul point pour les faire arriver à un seul but. Avant le XIVe siècle, aucun Européen ne s'était autant distingué dans les sciences physiques et mathématiques que Roger Bacon, et Roger Bacon était moine. C'est le clergé qui a fondé les premiers hôpitaux et les premières maisons d'éducation moderne; c'est lui qui a coalisé les peuples européens pour résister aux Sarrazins; et qui les a ensuite déterminés à porter la guerre en Asie et en Afrique, seul moyen de les dégoûter de faire de nouvelles tentatives pour troubler le repos de l'Europe.

Les talents obtiennent toujours la récompense qu'ils méritent. Si quelquefois les individus ont été privés pendant leur vie, des jouissances auxquelles ils avaient acquis des droits, c'est qu'ils sont morts avant que le public ait pu apprécier leurs travaux; mais les corporations dont l'existence s'est prolongée pendant plusieurs générations ont toujours recueilli les fruits de leur labeur.

Depuis le VIIe siècle jusqu'au XIVe, le clergé a joui de la récompense qu'il avait méritée; il s'est continuellement élevé en pouvoir, en considération et en richesses.

Si, depuis cette époque, son pouvoir, sa considération, ses richesses ont diminué, c'est parce qu'il s'est laissé dépasser, dans la carrière scientifique, par les lettrés laïcs.

La récapitulation de la marche que l'esprit humain a suivie en religion éclairera les idées que je viens de présenter.

Il y a eu système religieux dès le moment que l'intelligence humaine s'est élevée à la division des causes et des effets. C'est très inutilement qu'on chercherait dans l'histoire des détails sur la première religion, puisqu'elle a pris naissance en même temps que le système des signes et que les historiens n'ont pu commencer à écrire qu'après la formation complète d'un système de signes.

Nous ne possédons aucun renseignement satisfaisant ni sur l'origine des Égyptiens, ni sur les usages des peuples qui les ont précédés; mais l'histoire nous fournit les moyens de suivre la filiation des idées religieuses depuis les Égyptiens jusqu'aujourd'hui.

Les Égyptiens adoraient les astres, les fleuves, les montagnes, certains végétaux, quelques animaux. Ils avaient choisi parmi ces êtres ceux qui les avaient frappés davantage, pour leur confier le pouvoir de régir le monde.

Quelque temps après, chez les Grecs, Homère parut. Il perfectionna le système religieux. Sa puissante imagination personnifia chacune des facultés de l'homme, et, par son talent, il déifia chacune d'elles.

Socrate ensuite conçut l'idée de former un être composé de la réunion de tous ceux créés par Homère. Il inventa Dieu. Ce philosophe enseigna à ses

disciples que les hommes devaient considérer tout ce qui existait comme étant le résultat d'une seule cause.

L'opinion de Socrate s'était répandue; elle avait été adoptée par tous les hommes éclairés, lorsque Jésus parut.

Cinq cents ans après Socrate, Jésus parut. Jésus était bon; il avait de l'énergie, de l'enthousiasme; il était exalté dans une belle et bonne direction; mais Jésus était ignorant. Il fonda la religion chrétienne, à laquelle il donna le déisme pour base. Il communiqua son exaltation à ses disciples; mais il ne leur laissa pas un corps de doctrine.

Paul, disciple de Jésus; Paul, homme de génie, homme instruit; Paul, qui connaissait si bien la philosophie de Socrate, et qui était bien au courant des connaissances acquises depuis sa mort par les Académiciens et par les Péripatéticiens, organisa la doctrine chrétienne.

Les disciples de Paul se sont répandus de tous côtés pour enseigner la nouvelle religion. Ils se sont particulièrement attachés à la conversion des habitants de la capitale du monde. C'est à Rome qu'ils ont établi leur principale école. Ce corps de professeurs du déisme (auquel on a donné le nom de clergé, c'est-à-dire corps de savants), s'est vigoureusement opposé à la dissolution des mœurs romaines et à la férocité des coutumes suivies par les barbares qui avaient envahi l'Italie.

Le clergé est le lien qui a uni la confédération européenne, et au moyen duquel elle est devenue la plus puissante de toutes celles qui ont existé, puisqu'elle a

soumis les habitants de toutes les autres parties du globe.

C'est sous le pape Hildebrand que le clergé est arrivé au plus haut degré de puissance. Depuis cette époque, son pouvoir a commencé à diminuer; mais cette diminution s'opérait d'une manière lente. Il abandonnait sa prépondérance sur l'humanité, comme la marée quitte la place qu'elle découvre. Quelquefois il faisait de grandes pertes; mais le moment d'après il les réparait d'une manière presque absolue. Sa chute n'a été rapide que depuis le xve siècle.

Au xve siècle, le nouveau jour scientifique dont on avait aperçu l'aurore à Bagdad, sous le calife El-Mamoun, parut en Italie d'une manière sensible. Les beaux-arts prirent un nouvel essor. Raphaël, Michel-Ange, Léonard de Vinci le leur ont donné ; et ils étaient laïcs tous trois. Peu après, Machiavel a levé le rideau qui cachait les opérations du sacré collége. Il a donné l'explication du mécanisme de ses combinaisons politiques. Il a démontré que ce n'étaient point les principes enseignés par le clergé qui lui servaient à combiner les moyens de maintenir sa puissance. Il a constaté que le clergé n'était plus occupé que de ses propres intérêts, et qu'il ne travaillait plus dans une direction utile aux progrès de la science.

Copernic est arrivé ensuite. Il a donné un aperçu neuf de la position et du mouvement respectif des astres dépendant du système solaire. Képler a dicté aux géomètres les lois qu'ils devaient suivre pour calculer les changements de position de ces astres; et Galilée, faisant application des idées de Copernic et de Képler, a dit : La terre tourne.

A ce mot, le sacré collége s'est armé contre les novateurs. Le coup lui portait au cœur. Il a réuni toutes ses forces pour le repousser. « La terre, a-t-il « dit, ne peut pas tourner, car c'est le soleil que Josué « a arrêté et non pas la terre. Il existe dans les saintes « écritures une quantité de preuves que la terre est le « centre du monde; que tout ce qui existe a été créé « pour l'homme, etc. » Depuis cette époque la chute du clergé déiste s'est opérée avec une rapidité telle que les penseurs les plus médiocres peuvent enchaîner les événements qui ont précédé l'état d'agonie dans lequel il est entré. Il est évident que Jésus et ses commentateurs n'avaient eu aucune idée claire du mécanisme de l'Univers. Il a été également prouvé que le clergé, dépositaire de la loi sacrée, n'a pas su améliorer le dépôt qui lui avait été confié.

A la fin du XVIe siècle, deux astres nouveaux parurent sur l'horizon scientifique. Bacon, Descartes ébranlèrent la masse entière du vieux temple de la sagesse. Ils saisirent l'entendement humain et le remirent au creuset. Ils proclamèrent cette vérité anti-chrétienne : L'HOMME NE DOIT CROIRE QUE LES CHOSES AVOUÉES PAR LA RAISON, ET CONFIRMÉES PAR L'EXPÉRIENCE.

Bientôt dans toutes les directions secondaires, ces hommes de génie frayèrent de nouvelles routes à la pensée. Les Académies se formèrent. Le corps des lettrés laïcs, quoiqu'encore très imparfaitement organisé, lutta avec avantage contre le clergé. Il le surpassa dans toutes les directions scientifiques.

A la fin du XVIIe siècle, Bossuet fit concevoir au sacré collége l'espoir de ressaisir l'autorité qui s'échappait de ses mains. Bossuet fit un feu terrible sur

les incrédules; mais il vida l'arsenal du saint Siége. Les Théologiens n'eurent pas longtemps l'avantage : les Physiciens reprirent promptement le dessus (1).

(1) Tout homme de génie laisse après lui de larges traces de son existence. Il ne produit pas toujours l'effet qu'il aurait désiré, mais il en produit toujours un très grand.

Bossuet voulait prolonger l'existence du déisme ; il voulait rajeunir la religion chrétienne, et il a poussé l'esprit humain dans une direction absolument opposée. Il voulait le faire rétrograder; et par ses efforts, il a accéléré ses progrès.

Bossuet a creusé la tombe du clergé catholique. Il a anéanti la seule force qui restait à la disposition du sacré collége. Il a été le véritable auteur de la révolution française. Ce que je viens de dire paraîtra paradoxal, je le sens ; mais le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable ; et j'espère satisfaire les hommes sans préjugés par l'explication que je vais donner.

Toutes les oraisons funèbres, tous les ouvrages de Bossuet ne sont que le développement de cette idée : *Tous les hommes sont égaux aux yeux de Dieu.*

Par son admirable talent, Bossuet a fixé l'attention générale sur l'idée d'égalité, et il a, de cette manière, inoculé la révolution ; car une révolution n'est autre chose que le désir exalté des classes inférieures pour l'établissement de l'égalité.

Les révolutions sont des maux affreux, et en même temps des maux inévitables. Les grands progrès de l'esprit humain sont le résultat de grandes crises ; et ces progrès en préparent de nouvelles. Le peuple s'est toujours insurgé ; il s'insurgera toujours, quand il cessera d'y avoir proportion entre les lumières et le pouvoir des gouvernants, d'une part; et d'une autre part entre l'ignorance et la dépendance des gouvernés. Le Gouvernement actuel est extrêmement fort, parce que la masse des lumières des gouvernants est énormément au-dessus de celle des gouvernés, et parce qu'il a pour chef un homme aussi marquant par sa capacité acquise que par son génie.

Le résultat d'une révolution est de diminuer l'inégalité qui régnait entre les différentes classes de la société

Les hommes qui ont joué un rôle actif dans une révolution et qui ne peuvent ensuite calmer leur exaltation pour l'idée d'égalité sont fort malheureux.

Je connais encore des républicains en France. Ils sont bien à plaindre de ne pouvoir quitter ce point de vue révolutionnaire.

Bacon et Descartes avaient dit que les physiciens devaient s'attacher à la recherche d'un fait général.

Newton trouva le fait général.

Quand la découverte de Newton fut suffisamment répandue en Europe, les lettrés laïcs français se coalisèrent pour donner un assaut général à la religion chrétienne. Ils firent une Encyclopédie, ouvrage dans lequel ils démontrèrent, relativement à toutes les parties de la connaissance humaine, que les travaux faits d'après l'impulsion donnée par Descartes, étaient infiniment supérieurs à ceux qui étaient sortis du système de croyance inventé par Jésus; ils ont fait sentir que l'idée de gravitation universelle était celle qui devait servir de base au nouveau système scientifique et *par suite au nouveau système religieux*.

La considération et la fortune du clergé catholique ont été anéanties par la révolution. Son existence aujourd'hui n'est plus que subalterne et précaire. Elle dépend entièrement du Gouvernement.

Cette récapitulation de la marche de l'esprit humain me paraît prouver complétement que M. de Bonald est dans l'erreur. Ses ouvrages, malgré cette imperfection capitale, me paraissent les plus estimables productions qui aient été mises au jour depuis plusieurs années. Il est un point de vue duquel ils sont admirables; ils sont pleins de vie; ils sont faits pour inspirer de l'enthousiasme aux savants et aux littérateurs; ils sont propres à rajeunir la science et la littérature.

En lisant, en méditant les ouvrages de M. de Bonald, je me suis convaincu que cet auteur avait profondément senti l'utilité de l'unité systématique, puisqu'il s'était proposé pour but de démontrer à ses compa-

triotes que, dans l'état actuel des lumières, elle devait servir de base aux travaux scientifiques et littéraires.

Je suis à cet égard entièrement de l'avis de M. de Bonald; mais je ne partage pas son exaltation pour le déisme. Cette conception ne me paraît pas avoir le plus fort caractère unitaire. Ce caractère me paraît exclusivement affecté à l'idée de gravitation universelle. Je développerai mon opinion à ce sujet dans un article ayant pour titre : *Sur l'unité des causes.*

Deuxième opinion sur la religion.

Je connais plusieurs personnes qui croient à la nécessité d'une religion pour le maintien de l'ordre social, et qui sont convaincues que le déisme est usé; que la religion fondée sur le déisme ne peut pas être rajeunie, et qui travaillent, en conséquence de cette opinion, à organiser une religion fondée sur le physicisme. Ces personnes se trompent sur un point essentiel : l'organisation d'une nouvelle religion n'est pas encore possible. Il n'y a d'exécutable que ce que fait le Gouvernement : ce sont des concordats entre les différentes sectes déistes.

Je regarde le travail en question comme celui d'un peintre qui, ne voulant pas attendre pour exécuter son tableau, que la toile sur laquelle il doit fixer ses idées soit faite, entreprendrait de peindre sur les brins de fil qui doivent servir à tisser cette toile.

Troisième opinion.

Les deux opinions dont je viens de parler sont les plus marquantes que je connaisse, mais ce ne sont pas celles qui ont le plus de partisans. La très grande majorité de l'École s'occupe très peu des idées religieuses. Son insouciance à cet égard prouve la vérité de ce que j'ai avancé dans le cours de mon ouvrage.

L'esprit humain fixe alternativement sa principale attention sur la science générale et sur les sciences particulières.

L'attention de l'École est principalement fixée, dans ce moment, sur les sciences particulières.

La religion est la collection des applications de la science générale au moyen desquelles les hommes éclairés gouvernent les hommes ignorants.

Chaque âge a son caractère, chaque institution sa durée.

La religion vieillit de même que les autres institutions. De même que les autres institutions, elle a besoin d'être renouvelée au bout d'un certain temps.

Toute religion est une institution bienfaisante à son origine. Les prêtres en abusent quand ils ne sont plus contenus par le frein de l'opposition, quand ils n'ont plus de découvertes à faire dans la direction scientifique qu'ils ont reçue de leur fondateur : elle devient alors oppressive. Quand la religion a été oppressive, elle tombe dans le mépris, et ses ministres perdent la considération et la fortune qu'ils avaient acquises.

Ce que je viens de dire est une réfutation claire d'un préjugé assez accrédité dans l'École : beaucoup de savants craignent que les prêtres ne ressaisissent peu à peu le pouvoir qu'ils ont perdu. Cette crainte est bien mal fondée. Il serait bien plus raisonnable de craindre que les prêtres catholiques ne perdissent le peu de considération que le Gouvernement leur a rendu, avant que l'esprit humain ait fait assez de progrès pour pousser le nouveau système scientifique au point de le faire servir de base à une nouvelle religion.

Mon opinion.

Mon opinion n'est pas autre chose que le résumé des réflexions que j'ai faites sur les dispositions de l'Empereur.

Je crois à la nécessité d'une religion pour le maintien de l'ordre social ; je crois que le déisme est usé, je crois que le physicisme n'est point assez solidement établi pour pouvoir servir de base à une religion.

Je crois que la force des choses veut qu'il y ait deux doctrines distinctes : le Physicisme pour les gens instruits, et le Déisme pour la classe ignorante.

L'esprit humain s'est trouvé dans une situation semblable, lors de son passage du Polythéisme au Déisme, passage qui a duré depuis Socrate jusqu'à Paul ; c'est-à-dire plus de cinq siècles. Pendant tout ce temps, il y a eu deux doctrines ; les savants étaient déistes, les ignorants croyaient à plusieurs Dieux.

Ma conduite est conforme à mon opinion; je travaille à perfectionner le Physicisme; mais je ne publie point mes idées; je ne les communique qu'aux personnes suffisamment éclairées pour envisager les choses de ce point de vue, sans qu'il en résulte aucun inconvénient pour la société; je ne mets point mon ouvrage en vente, je n'en fais point parler dans les journaux, je le fais imprimer, mais je n'en fais tirer qu'un très petit nombre d'exemplaires; et je ne les place qu'en mains sûres. Enfin, je respecte ostensiblement le déisme, comme étant et devant être encore pendant longtemps la doctrine publique. Je dis que c'est la conduite que je tiens, et je dis vrai; mais je ne dis pas que je l'ai toujours tenue; j'en ai suivi une tout à fait opposée, jusqu'à l'époque à laquelle les dispositions de l'Empereur ont fait tomber la cataracte qui m'aveuglait.

N° 14.

SUR L'UNITÉ DE CAUSE.

Quand l'esprit humain a passé de l'idée de plusieurs causes à l'idée d'une seule; quand il a franchi les bornes du Polythéisme pour entrer dans la croyance du Déisme, il a fait un pas capital; mais il n'a pas atteint les limites de son perfectionnement.

Il est aisé de prouver que le déisme est une croyance très en arrière de l'état actuel des lumières. Il est facile d'établir solidement l'opinion que l'esprit humain ne doit les grands progrès qu'il a faits pendant les derniers siècles dans les sciences mathématiques et physiques qu'à l'attiédissement de sa croyance en Dieu.

Si Galilée, Bacon et Descartes ont dit qu'ils étaient déistes, c'est parce qu'ils ne voulaient point choquer l'opinion publique ; c'est aussi parce que ces têtes d'une force colossale étaient éminemment systématiques et qu'elles ne voulaient pas abandonner totalement l'ancien système, avant d'avoir complété l'organisation du nouveau.

Qu'est-ce que l'idée Dieu sans celle de la révélation?

une idée stérile. Chaque découverte scientifique a mis en évidence une des erreurs du système prétendu révélé : l'idée Dieu n'est pas autre chose que l'idée de l'intelligence humaine généralisée. On m'objectera sûrement que Newton a commenté l'Apocalypse. Je prie le lecteur de se rappeler ce que j'ai dit de Newton sous le N° 2. Je crois avoir clairement établi dans cet article que Newton n'avait été qu'un chercheur de faits et qu'il ne s'était point élevé jusqu'au point de vue général, ou pour m'exprimer avec plus d'exactitude, qu'il n'avait pas cultivé la science générale.

Osons regarder l'idée Dieu ; osons examiner les définitions qu'on nous a données de cette idée ; osons raisonner sur les descriptions de cet idéal produites par les métaphysiciens.

Toutes les définitions, toutes les descriptions de Dieu sont ainsi conçues :

Dieu est un être spirituel; Dieu est éternel, immuable, infini; il est prévoyant au suprême degré; il voit tout, il gouverne tout.

Un déiste peut faire sur cette définition un commentaire aussi long qu'il lui plaît. Mais ses développements ne seront jamais autre chose que l'énumération des diverses facultés d'intelligence connues en disant à la suite de chacune d'elles, qu'elles sont poussées au suprême degré et en finissant par conclure que leur réunion compose la perfection absolue qui est le caractère distinctif de Dieu.

Je dis que les éléments de l'idée Dieu sont en opposition les uns avec les autres de manière que cette idée est un amalgame de sensations qui se contrarient; en voici la preuve :

Si Dieu est un être purement SPIRITUEL, son existence est la pensée; mais si Dieu est éminemment prévoyant, il n'a pu penser qu'une fois; par une pensée unique il a prévu tout ce qui arriverait. Donc son existence n'a pu durer que le temps d'une pensée; donc il n'existe plus.

Dieu ne gouvernerait pas le monde, quand bien même il existerait; car le monde ayant été créé par lui qui est parfaitement prévoyant, la création du monde a été parfaite tant pour le premier moment que pour tout le temps de sa durée, et le monde n'a par conséquent pas besoin d'être gouverné.

L'idée DIEU n'a pas d'unité; car avant de présenter cette idée à ceux qui n'en ont pas connaissance, on établit en préambule qu'il y a deux natures de choses : les unes morales, les autres physiques, qu'on appelle aussi les choses matérielles et immatérielles. On dit que Dieu est d'une de ces deux natures et qu'il n'est que d'une de ces deux natures. Dans ce cas il ne peut exister aucune relation entre lui et les choses qui ne sont pas de sa nature.

L'idée DIEU étant vicieuse, toutes les applications qui ont été faites de cette idée ont dû être vicieuses.

L'homme après avoir inventé Dieu s'est regardé comme un être très important; il a cru que l'Univers avait été créé pour lui; que la planète qu'il habitait était au centre du monde; que les astres tournaient autour d'elle et avaient pour destination de l'éclairer, toutes idées reconnues aujourd'hui pour fausses.

Le Physicisme n'a point les inconvénients du Déisme.

Cette conception possède éminemment le caractère d'unité comme il est facile de s'en convaincre par l'examen des premiers termes de la série.

L'Univers est un espace sans bornes rempli de matière en mouvement. La matière existe sous deux formes : forme solide, forme fluide.

Les phénomènes qu'on appelait physiques sont de la classe des « phénomènes des solides. »

Les phénomènes qu'on appelait moraux sont de la classe des « phénomènes des fluides. »

Je dis, je crois avoir prouvé que l'idée Dieu ne doit point être employée dans les sciences physiques, mais je ne dis pas qu'elle ne doit pas servir dans les combinaisons politiques, au moins pendant longtemps. Elle est la meilleure manière qu'on ait trouvée de motiver les hautes dispositions législatives. Il faut tout examiner et combiner, en se plaçant au point de vue du Physicisme; les opinions scientifiques arrêtées par l'École devront ensuite être revêtues des formes qui les rendent sacrées, pour être enseignées aux enfants de toutes les classes et aux ignorants de tous les âges.

N° 15.

SUR LA MORALE.

Le principe de morale le plus généralement enseigné est celui de l'Évangile :

NE FAITES PAS AUTRUI CE QUE VOUS NE VOUDRIEZ PAS QU'IL VOUS FIT.

J'observe :

1° Que ce principe est négatif et qu'il n'est par conséquent qu'indirectement obligatoire;

2° Qu'il n'oblige pas l'individu vis-à-vis de lui-même. Quel usage un individu isolé de la Société pourrait-il faire de ce principe?

Je propose de substituer le principe suivant à celui de l'Évangile :

L'HOMME DOIT TRAVAILLER.

L'homme le plus heureux est celui qui travaille. La famille la plus heureuse est celle dont tous les membres emploient utilement leur temps. La nation la plus heureuse est celle dans laquelle il y a le moins de

désœuvrés. L'humanité jouirait de tout le bonheur auquel elle peut prétendre s'il n'y avait pas d'oisifs.

J'observe qu'il est bien essentiel de laisser à l'idée de travail toute la latitude dont elle est susceptible. Un fonctionnaire public quelconque, une personne adonnée aux sciences, aux beaux-arts, à l'industrie manufacturière et agricole, travaillent d'une manière tout aussi positive que le manœuvre bêchant la terre, que le porte-faix portant des fardeaux. Mais un rentier, un propriétaire qui n'a pas d'état et qui ne dirige pas personnellement les travaux nécessaires pour rendre sa propriété productive, est un être à charge à la société, même quand il est aumônier.

Les hommes qui cultivent le champ de la science sont ceux qui ont la meilleure moralité, et qui sont les plus heureux parce que leurs travaux sont utiles à toute l'humanité.

LE LÉGISLATEUR DOIT ASSURER LE LIBRE EXERCICE DE LA PROPRIÉTÉ.

LE MORALISTE DOIT POUSSER L'OPINION PUBLIQUE A PUNIR LE PROPRIÉTAIRE OISIF EN LE PRIVANT DE TOUTE CONSIDÉRATION.

Les Catholiques me répondront sûrement que l'Évangile condamne l'oisiveté.

Je dirai aux Catholiques : l'ordre qu'on met dans l'exposition de ses idées, détermine le degré d'importance qu'on attache à chacune d'elles. Il n'y a point d'ouvrage de physique écrit à une époque quelconque antérieure à Newton, dans lequel il ne soit question de la gravitation des corps. Doit-on en conclure que Newton n'a rien dit de neuf en parlant de la gravitation universelle?

Qu'est-ce que Newton a produit de neuf en parlant

d'une chose qui avait déjà été dite? Newton a donné le caractère prépondérant à une idée qui n'était que secondaire.

L'installation du principe de la gravitation universelle en première ligne, a déterminé un grand changement dans la coordination des idées de physique. Le même effet sera produit dans la morale par l'installation du nouveau principe.

N° 16.

SUR LE CATÉCHISME.

Le catéchisme se divise en deux parties :

Dans l'une, on apprend à l'homme comment le monde est formé.

Dans l'autre, on lui enseigne la manière dont il doit se conduire.

Le catéchisme est le plus important de tous les livres, parce qu'il est le lien scientifique qui unit entre elles toutes les classes de la société.

Le catéchisme qu'on enseigne actuellement ne vaut rien. Ce qu'il contient sur la création du monde est en opposition avec les connaissances acquises sur le système du monde. Le principe de morale qui y joue le principal rôle, n'est qu'un principe secondaire, et le principe qui devrait être placé en première ligne, y est confondu parmi une foule de principes subalternes.

Je dis que le catéchisme enseigné aujourd'hui ne vaut rien; mais je ne dis pas, je ne pense pas que ce

catéchisme ait été un mauvais ouvrage à l'époque de sa production. Je crois que les lettrés, loin d'anéantir le peu de considération dont il jouit maintenant, doivent faire tous leurs efforts pour prolonger le respect qui lui a été conservé par l'habitude, jusqu'à ce qu'ils aient composé un ouvrage qui puisse le remplacer avec avantage.

Je le répète et je le répéterai encore souvent : j'admire les dispositions du Gouvernement relativement à la religion. Je suis pénétré du plus grand respect pour la profonde sagesse dont il a donné cette éclatante preuve. J'éprouve pour l'Empereur, cette tendre affection et cette vive reconnaissance dont l'âme du bon écolier se sent voluptueusement agitée pour le professeur transcendant dont il a compris la leçon.

Le premier catéchisme n'a pu être qu'une collection d'aperçus. Le seul Catéchisme qui puisse être admis aujourd'hui par les peuples éclairés, sera un extrait très succinct de l'Encyclopédie, organisatrice du physicisme. On ne fera un bon Catéchisme qu'après avoir fait une bonne Encyclopédie.

N° 17.

SUR LE CLERGÉ.

Alexandre Farnèse disait avec raison qu'il ne connaissait rien de plus insupportable qu'un soldat poltron et un ecclésiastique ignorant.

Pour que le clergé soit utile, il faut qu'il soit considéré. Pour qu'il soit considéré, il faut qu'il soit savant; il faut qu'il soit le corps le plus savant.

Qu'on se représente pour un moment le sacerdoce placé entre les mains du corps de lettrés laïcs occupé de la culture des sciences mathématiques et physiques, on sentira qu'un clergé ainsi composé serait fort considéré et qu'il serait fort utile.

Un curé de campagne sachant la géométrie, la physique et la physiologie peut incontestablement être très utile à ses paroissiens. Un arpentage termine souvent une querelle; un physicien ne fait pas sonner les cloches pendant que les nuées sont chargées d'électricité. Un chimiste qui veut faire curer un puits dont

l'atmosphère lui est suspecte, y descend une chandelle allumée avant que d'y faire descendre un homme; un physiologiste trouve souvent d'heureuses applications à faire de ses connaissances en hygiène.

Il ne suffit pas que le clergé soit savant, il faut encore qu'il ait des mœurs. Toute personne qui a observé les différentes classes de la société, s'est aperçue que les personnes adonnées aux sciences physiques et mathématiques, étaient celles qui formaient la classe de la société dont les mœurs étaient les plus pures.

Je vois bien clairement que le pouvoir des théologiens passera dans les mains des physiciens et qu'il se revifiera à cette époque; mais je ne suis nullement en état de dire quand ce passage aura lieu ni de quelle manière il s'opérera.

J'attends que le chef des travaux de l'esprit humain, que le grand Napoléon ait parlé. Ses dispositions seront un trait de lumière qui éclairera mes recherches.

N° 18.

SUR LA DOCTRINE DE L'ÉCOLE

ET

SUR LA DOCTRINE PUBLIQUE.

Depuis Socrate jusqu'à l'établissement de la religion chrétienne, il y a eu deux doctrines. Les savants croyaient à l'existence d'une seule cause : ils étaient déistes. Le peuple était soumis au polythéisme : il croyait à l'existence de plusieurs causes indépendantes.

Depuis l'établissement de la religion chrétienne jusqu'aujourd'hui, il n'y a eu qu'une doctrine. Les savants ainsi que le peuple ont été déistes; je dis, depuis l'établissement de la religion chrétienne, les savants ainsi que le peuple ont été déistes. Cette idée est juste généralement parlant; mais il est nécessaire d'y mettre quelques légères restrictions pour lui donner un plus haut degré de précision.

Il n'y a eu absolument qu'une doctrine depuis l'établissement de la religion chrétienne jusqu'à l'introduction des sciences arabes. L'algèbre, l'astronomie, la chimie, la physiologie, sciences introduites par les Arabes en Europe, étaient les éléments d'une nouvelle doctrine. En lisant attentivement l'histoire de l'esprit humain, on voit que sous le calife El-Mamoun, l'esprit humain a fait un premier effort pour organiser la doctrine scientifique qu'il est à la veille de constituer. Depuis le calife El-Mamoun, l'École perfectionnante a travaillé sans relâche à l'organisation du système théologique. A mesure que l'organisation du système de physique a avancé, les savants ont été déistes moins chauds. La chaleur de leur croyance en Dieu a continuellement diminué. Mais elle n'est pas encore totalement éteinte. L'homme raisonnable ne quitte sa vieille maison qu'après avoir terminé la construction de celle qui doit la remplacer. Un bon esprit n'abandonne le système qu'il a reçu de ses pères, qu'après avoir complété l'organisation de celui qu'il veut mettre à sa place.

Les professions de foi de Galilée, de Bacon, de Descartes, de Newton et de Locke ont toutes été qu'ils croyaient en Dieu ; et cependant ils ont travaillé avec ardeur et succès à la construction du nouvel édifice scientifique.

Les savants avaient trois conditions à remplir pour être en mesure d'abandonner complétement le déisme :

1° Celle de trouver une idée simple qui pût servir de base au système de physique. — Newton a rempli cette première condition en trouvant l'idée de la gravitation.

2° Celle de vérifier l'exactitude de l'idée, du fait ou du principe trouvé. (Ces trois expressions sont synonymes dans cette occasion.) — MM. de la Grange et de la Place ont rempli cette seconde condition.

3° Celle de lier l'idée, le fait ou le principe général trouvé, avec les idées, les faits ou les principes du second ordre de généralité.

C'est à remplir cette condition que je travaille.

Je dis qu'il existera incessamment deux doctrines bien distinctes : celle des savants, ils seront Physicistes; celle du peuple, il restera Déiste. Je le dis avec confiance, parce que telle est l'opinion que l'Empereur a manifestée dans ses dernières dispositions.

L'Empereur a dit à la classe des sciences mathématiques et physiques, lorsqu'elle lui a porté sa réponse :

« J'ai voulu vous entendre sur les progrès de l'esprit « humain dans ces derniers temps, afin que ce que « vous auriez à me dire fût entendu de toutes les « Nations, et fermât la bouche aux détracteurs de « notre siècle qui, cherchant à faire rétrograder l'es- « prit humain, paraissent avoir pour but de l'éteindre.

« J'ai voulu connaître ce qui me restait à faire pour « encourager vos travaux, pour me consoler de ne « pouvoir plus concourir autrement à leur succès. Le « bien de mes peuples et la gloire de mon trône sont « également intéressés à la prospérité des sciences. »

Peu de jours après, l'Empereur a fondé l'Université. Il a placé à sa tête un Philosophe sage, bien capable d'apprécier les travaux des physiciens et de faire passer dans l'instruction de la jeunesse tout ce qui peut y être introduit de physicisme sans troubler l'ordre social.

Ainsi, grâce aux dispositions de l'Empereur, voici la ligne de démarcation clairement tracée entre les deux doctrines :

L'Institut est chargé d'organiser et de perfectionner la première ;

Et l'Université, d'améliorer et d'enseigner la seconde.

N° 19.

SUR LA CAPACITÉ DE L'EMPEREUR.

La capacité de l'Empereur ne pourra être jugée d'une manière très exacte que par la postérité; mais ses contemporains peuvent en avoir conscience d'une manière plus ou moins forte. L'homme le plus fort, après l'Empereur, est incontestablement celui qui l'admire le plus profondément.

Il existe trois actes de hautes dispositions organisatrices napoléoniennes pour lesquels je suis plus exalté d'admiration qu'aucune personne que je connaisse :

La constitution du Royaume d'Italie.

L'établissement de la Légion d'honneur.

La combinaison des deux établissements scientifiques.

Constitution du royaume d'Italie.

L'humanité, pendant tout le temps de sa durée, se

trouvera avoir été partagée en deux classes : celle des gouvernants et celle des gouvernés. A mesure que la connaissance humaine acquiert de la profondeur et de la superficie, la classe des gouvernants devient plus nombreuse, et l'action des gouvernants sur les gouvernés devient moins arbitraire. Un pouvoir colossal peut exister aujourd'hui entre les mains d'un seul homme; mais ce pouvoir n'est point arbitraire; il ne peut exister qu'entre les mains d'un génie colossal.

L'idée d'égalité est celle qui a fixé l'attention de tous les peuples qui sont entrés en révolution. Cette idée ne peut déterminer une révolution qu'à l'instant où il se trouve plus de force intellectuelle dans la classe des gouvernés que dans celle des gouvernants.

Le moyen de terminer une révolution est de tracer une nouvelle ligne de démarcation entre les gouvernants et les gouvernés. Le moyen d'éloigner le plus possible le retour d'une révolution est de tracer cette ligne de manière que les premiers aient la plus grande supériorité d'intelligence possible sur les derniers. Pour atteindre ce but, il se présente un moyen facile aux esprits bornés : c'est de priver les gouvernés de toute instruction.

L'expérience a prouvé que ce moyen ne valait rien; elle a fait voir que le Gouvernement qui usait de ce moyen diminuait la force du peuple à la tête duquel il se trouvait; que par conséquent il détériorait sa position; elle a fait voir enfin que, par cette route, un Gouvernement marchait directement à sa ruine. Mais aucun écrivain n'avait résolu la question suivante :

Comment doit-on tracer la ligne de démarcation entre les gouvernants et les gouvernés, pour remplir la condi-

TION QUE TOUT GOUVERNÉ QUI LE MÉRITE PUISSE ENTRER DANS LA CLASSE DES GOUVERNANTS, ET QUE LA CLASSE DES GOUVERNANTS SOIT PAR CONSÉQUENT A JAMAIS SUPÉRIEURE EN LUMIÈRES A CELLE DES GOUVERNÉS?

L'Empereur a résolu le problème dans la combinaison organisatrice de son Royaume d'Italie.

La ligne de démarcation entre les gouvernants et les gouvernés est tracée avec une admirable sagacité dans la Constitution de ce Royaume.

La masse des gouvernants est divisée en trois colléges : collége des propriétaires immobiliers; collége des négociants; collége des savants et des artistes.

Quelle admirable conception ! Pourquoi n'a-t-elle pas fixé davantage l'attention de l'École? Pourquoi les savants qui s'occupent d'économie politique, n'ont-ils pas amélioré leur théorie, en la réorganisant d'après cette idée éminemment philanthropique? Pourquoi? Je l'ai dit, je le répéterai et je le prouverai encore bien des fois : c'est que le génie de l'Empereur est immensément en avant de celui de ses contemporains; c'est qu'il s'écoulera des siècles avant que l'esprit humain se soit familiarisé avec les vues de l'Empereur, et qu'il en ait pénétré toute la profondeur.

Je reviens à l'examen de la haute disposition législative de l'Empereur pour son Royaume d'Italie.

L'Empereur a divisé ses sujets italiens en deux classes : les gouvernants et les gouvernés. Il a divisé les gouvernants en trois colléges.

Il s'est assuré, par la manière dont il a composé les trois colléges, qu'ils renfermeraient toujours les hommes les plus éclairés de son Royaume.

Les trois colléges sont composés de deux classes

d'hommes : d'une part, des propriétaires tant immobiliers que mobiliers; et d'une autre, des savants et des artistes.

Les propriétaires donnent, tous, à leurs enfants, une éducation plus ou moins soignée; de manière qu'un fils de propriétaire, quand il succède à ses parents, a une portion d'instruction qui le rend très supérieur au commun des non-propriétaires, et qui permet de le classer, sans inconvénient, dans le corps des gouvernants.

La grande force est la force d'intelligence. Les savants et les artistes possèdent éminemment cette force. Ce sont de véritables anomalies. Il y a beaucoup de savants et d'artistes qui sont fils de non-propriétaires et qui sont non-propriétaires eux-mêmes. Il est nécessaire, pour assurer la tranquillité sociale, de faire entrer les savants et les artistes dans le corps des gouvernants; il est essentiel de rendre leur sort satisfaisant sous le rapport de considération et d'aisance. L'Empereur a senti cette vérité; c'est lui qui l'a découverte, qui l'a proclamée, qui l'a utilisée.

Établissement de la Légion d'Honneur.

L'esprit humain ne marche que par crises; ses plus grands pas ont été précédés de sanglantes révolutions.

L'idée d'égalité (idée fausse, quand elle est prise dans un sens absolu) est le grand levier révolutionnaire ; c'est la bannière à laquelle les savants et les artistes rallient les ignorants, quand ils veulent les faire entrer

en insurrection. Les ignorants suivent cette bannière jusqu'à ce qu'ils se soient emparés des rênes du Gouvernement. Quand le bouleversement est parvenu à ce point, quand il est à son comble ; une grande force physique, la force militaire, a seule le pouvoir de faire rentrer la masse ignorante en subordination. Mais la force militaire a, elle-même, tendance au despotisme, ce qui fait que les suites d'une révolution sont en général très fâcheuses. De grands maux succèdent presque toujours à des maux insupportables. Le génie de l'Empereur a su changer cet ordre de choses, et nous mettre à l'abri des inconvénients dont nous étions menacés. L'établissement de la Légion d'honneur, composée des hommes qui se sont distingués dans toutes les classes de travaux utiles à l'État, a contenu l'esprit militaire. Quelle sublime, quelle profonde conception !

Combinaison des deux institutions scientifiques.

L'idée de partager le corps scientifique en deux classes, l'une chargée du perfectionnement de la science, l'autre chargée de l'enseignement, est sublime. Cette idée trouvée, cette vérité découverte par l'Empereur servira de base à toutes les combinaisons scientifiques que je présenterai.

N° 20.

SUR DESCARTES.

L'Empereur aurait besoin d'un lieutenant scientifique capable de comprendre ses projets et d'en seconder l'exécution; il lui faudrait un second Descartes. Sous de pareils chefs, les travaux de l'École seraient prodigieux.

La capacité de Descartes n'a point encore été appréciée à sa juste valeur. Guenard est le seul homme qui ait parlé de ses talents d'une manière un peu convenable. Voici une tirade de lui qui n'est point assez connue :

« Tous les hommes, à la réserve d'un très petit « nombre, pensent les uns d'après les autres, et leur « raison toute entière est en quelque sorte composée « d'une foule de jugements étrangers qu'ils ramassent « autour d'eux. C'est ainsi que les opinions bizarres « des peuples, les dogmes souvent absurdes de « l'École, l'esprit de corps avec tous ses préjugés, le « génie des sectes avec toutes ses extravagances, se

« perpétuent d'âge en âge. Toutes ces idées, en sol
« tant de l'âme des vieillards et des maîtres, entrent
« aussitôt dans celle des enfants et des disciples qui
« les transmettent de même à leurs crédules succes-
« seurs. Juger par ses propres yeux, être l'auteur
« véritable de ses pensées, c'est une qualité singu-
« lière et qui prouve la supériorité de l'intelligence.
« Rien de plus commun que le défaut opposé, même
« dans les Philosophes. Toute leur science ordinaire-
« ment est un amas d'opinions empruntées, auxquelles
« ils s'attachent par faiblesse, comme le peuple à ses
« traditions. Il est aisé de compter les hommes fameux
« qui n'ont pensé d'après personne et qui ont fait pen-
« ser après eux. Seuls, et la tête levée, on les voit
« marcher sur les hauteurs; tout le reste des Philo-
« sophes suit comme un troupeau. N'est-ce pas cette
« lâcheté d'esprit qu'il faut accuser d'avoir prolongé
« l'enfance du monde et des sciences? Adorateurs
« stupides de l'antiquité, les Philosophes ont campé
« durant vingt siècles sur les traces des premiers maî-
« tres : la raison, condamnée au silence, laissait parler
« l'autorité; aussi rien ne s'éclaircissait dans l'univers,
« et l'esprit humain, après s'être traîné deux mille ans
« sur les vestiges d'Aristote, se trouvait encore aussi
« loin de la vérité.

« Enfin parut en France un génie puissant et hardi
« qui entreprit de secouer le joug du prince de l'École.
« Cet homme nouveau vint dire aux autres hommes
« que, pour être Philosophe, il ne suffisait pas de
« croire, mais qu'il fallait penser. A cette parole,
« toutes les Écoles se troublèrent. Une vieille maxime
« régnait encore : *ipse dixit,* le maître l'a dit. Cette

« maxime d'esclave irrita tous les esprits faibles contre « le père de la Philosophie pensante; elle le persécuta « comme novateur et comme impie, et l'on vit Des- « cartes s'enfuir, emportant avec lui la vérité, qui, « par malheur, ne pouvait être ancienne tout en nais- « sant. Cependant, malgré les cris et la fureur de « l'ignorance, il refusa toujours de reconnaître que « les anciens fussent la raison souveraine; il prouva « même que ses persécuteurs ne savaient rien, et « qu'ils devaient désapprendre ce qu'ils croyaient « savoir. Au lieu d'interroger les morts et les dieux « de l'École, il ne consulta que les idées claires et « distinctes : la nature et l'évidence. Par ses médita- « tions profondes il tira presque toutes les sciences « du chaos; et, par un coup de génie plus grand « encore, il montra le secours mutuel qu'elles devaient « se prêter, les enchaîna toutes ensemble, les éleva « les unes sur les autres; et, se plaçant ensuite sur « cette hauteur, il marchait, avec toutes les forces de « l'esprit humain ainsi rassemblées, à la découverte « de ces grandes vérités que d'autres plus heureux « sont venus enlever après lui, mais en suivant les « sentiers de lumière que Descartes avait tracés. Ce « fut donc le courage et la fermeté d'esprit d'un seul « homme, qui causèrent, dans les sciences, cette heu- « reuse et mémorable révolution dont nous goûtons « aujourd'hui les avantages avec une superbe ingrati- « tude. Il fallait aux sciences un homme de ce carac- « tère, un homme qui osât conjurer tout seul, avec « son génie, contre les anciens tyrans de la raison; « qui osât fouler aux pieds ces idoles que tant de siè- « cles avaient adorées. Descartes se trouvait enfermé

« dans le labyrinthe avec les autres Philosophes ; mais « il se fit lui-même des ailes et s'envola, frayant ainsi « de nouvelles routes à la raison captive. »

Un trait encore qui caractérise ce grand homme, se puise dans le talent qu'il avait de saisir les principes généraux et d'enchaîner les idées entre elles par la force des analogies.

Ce caractère brillant frappe d'abord dans tous les ouvrages marqués au coin de la vraie Philosophie.

« Je sens (dit encore Guénard) un génie supérieur « qui m'enlève au-dessus de ma sphère, et qui m'ar- « rachant aux petits objets autour desquels ma raison « se traînait lentement, me place tout d'un coup dans « une région élevée, d'où je contemple ces vérités « premières auxquelles sont attachées, comme autant « de rameaux à leurs tiges, mille vérités particulières « dont les rapports m'étaient inconnus. Les Philoso- « phes d'un génie vulgaire sont toujours noyés dans « les détails. Incapables de remonter aux principes, « ils se fatiguent à suivre le cours de mille petits ruis- « seaux qui se troublent à tous moments, qui les éga- « rent dans leurs détours et les abandonnent ensuite « au milieu des déserts.

« Il n'appartient qu'à ces génies rapides qui s'élan- « cent tout d'un coup aux premières causes, de traiter « les sciences, les arts et la morale d'une manière « également noble et lumineuse, écartant avec dédain « toutes ces minuties scolastiques qui remplissent « l'esprit sans l'éclairer. C'est un petit nombre de « principes généreux et féconds qui a donné la clef « de la nature et qui, par une mécanique simple, « explique l'ordre de l'architecture divine. »

Le grand homme qui a mérité les éloges que je viens de transcrire a dit à ses contemporains : *Je travaille pour le public, c'est au public à me payer ; j'ai besoin d'argent pour faire des expériences qui seront utiles à la science et qui faciliteront le développement de mes idées. Toutes les forces de mon génie ne seront pas employées si l'on ne met pas à ma disposition les moyens dont j'ai besoin.* Le Gouvernement et les particuliers ont gardé le silence. Personne n'a acquitté sa dette vis-à-vis de Descartes; personne n'a secondé les prodigieux efforts de ce grand homme pour accroître le trésor de la connaissance humaine.

Comment expliquer un fait aussi extraordinaire, un fait dont il est important de connaître la cause qui est jusqu'à présent demeurée complétement ignorée?

Plusieurs auteurs se sont répandus en jérémiades sur le sort de Descartes. Ces écrivains n'ont point éclairci le fait en question, et ils ont fixé l'attention du public sur des idées fausses et nuisibles aux progrès de la science.

Faire faire des progrès à la science; sentir sa supériorité sur ses contemporains, sur ses prédécesseurs; la constater : voilà les plus grandes jouissances auxquelles il soit possible d'atteindre. Descartes a été certainement plus heureux qu'aucun de ses contemporains. Dire qu'il a été malheureux, c'est avancer une chose fausse; c'est dire une chose nuisible aux progrès de la science, puisqu'elle tend à détourner de la carrière scientifique les êtres destinés, par la nature, à la parcourir avec succès.

Explication de la conduite des contemporains de Descartes à l'égard de ce grand homme.

Les contemporains de Descartes se sont mal conduits à son égard parce qu'ils n'ont pas senti l'importance de ses travaux. Les chefs des Gouvernements étaient des hommes médiocres à cette époque; aucun d'eux n'était en état d'apprécier à sa juste valeur la capacité du grand Français.

Socrate a été traité comme criminel et mis à mort.

Platon n'avait point été mal traité, mais il n'a été ni aidé, ni récompensé.

Bacon n'a pu obtenir de ses contemporains les secours qu'il leur avait demandés.

Quand un génie du premier ordre n'a pour contemporains que des hommes de seconde classe, il ne peut être apprécié que par la postérité.

Cinq génies scientifiques et cinq génies héroïques du premier ordre ont illustré l'histoire moderne.

Un seul de ces savants a vécu à la même époque qu'un de ces héros. Un seul de ces savants a été aidé, encouragé, récompensé comme il le méritait.

Aristote, contemporain d'Alexandre, a reçu de ce héros une somme qui, proportion gardée du prix des denrées, équivaudrait aujourd'hui à plus de 25 millions de livres tournois. Alexandre a mis à sa disposition des pêcheurs, des chasseurs, enfin tous les hommes dont il avait besoin pour faire des recherches.

Descartes, s'il sortait du tombeau, n'aurait pas à

envier le sort d'Aristote : Napoléon, mieux qu'Alexandre, sait apprécier et utiliser la capacité des savants.

Les circonstances actuelles sont éminemment favorables pour l'exécution d'un grand projet scientifique. Tout ce qui est grand, tout ce qui est beau, tout ce qui est bon, tout ce qui est juste, est puissamment protégé par l'Empereur.

Faire une bonne Encyclopédie, est un travail qui exige le concours des premiers savants du globe, vingt ans de travaux et cent millions. Ce projet est digne d'être présenté à l'Empereur. Il est la seule réponse convenable à la question qu'il a faite à l'Institut. C'est un fruit provenu du grain qu'il a semé.

N° 21.

SUR L'AVENIR.

L'Empereur conquerra le monde et lui donnera des lois ; sa supériorité, l'ascendant qu'il a acquis et la force des choses le commandent. Les Anglais résistent encore; mais bientôt ils succomberont, et la chute de leur Empire terminera nécessairement la guerre, puisqu'il n'existera plus de force en état de s'opposer aux volontés de l'Empereur. Quand la guerre sera terminée, les sciences fixeront exclusivement son attention. Sous sa direction, sous ses ordres, l'atelier scientitifique fera une Encyclopédie. Cet ouvrage organisera le physicisme; il fondera, sur le raisonnement et sur l'observation, les principes généraux qui, à tout jamais, serviront de guide à l'humanité.

La monarchie universelle ne sera point héréditaire. Elle n'existera qu'une fois pendant toute la durée de la planète et c'est Napoléon qui en aura été le chef. Pour donner des lois à l'humanité, il était nécessaire qu'il réunît tous les pouvoirs dans ses mains.

Il faudrait posséder le génie de l'Empereur et l'égaler en prévoyance pour dire ce qui arrivera après lui; pour donner une idée de l'organisation sociale que l'humanité aura reçue de ce législateur suprême. On peut seulement affirmer qu'elle sera la meilleure possible, puisque son législateur est le génie le plus transcendant qui ait jamais paru.

N'est-il pas possible de conjecturer, d'après les premières dispositions de l'Empereur, que le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel seront divisés ; que le premier passera dans les mains d'un Pape et d'un clergé physicistes; que le second sera réparti entre les différents Princes qui se trouveront à la tête des diverses fractions de l'humanité, et que les intérêts nationaux de chacune de ces fractions seront surveillés par des corps de représentants choisis parmi les plus grands propriétaires et les lettrés les plus marquants?

Les deux idées que je viens de présenter, doivent être considérées (si elles sont justes) comme l'épanouissement d'un rayon lumineux émané du foyer de l'intelligence impériale.

N° 22.

SUR LE TEMPLE DE LA GLOIRE.

Le Temple de la Gloire est situé au sommet d'une montagne très élevée. Cette montagne est à pic d'un côté; de l'autre sa pente est douce. Deux portes servent d'entrée au Temple : la porte scientifique et la porte héroïque. La première donne sur des précipices; on arrive à l'autre par des chemins magnifiques.

Le savant doit surmonter tous les obstacles que la nature peut présenter; mais aucun homme ne s'oppose à son passage.

La nature n'oppose aucun obstacle au héros; mais il doit terrasser ses rivaux.

Jusqu'à notre génération, il est entré, dans le Temple de la Gloire, un nombre égal d'hommes par la porte scientifique et par la porte héroïque. L'histoire moderne a écrit, en lettres d'or, les noms de cinq génies héroïques et de cinq génies scientifiques du premier ordre : Alexandre, Annibal, César, Maho-

met et Charlemagne; Socrate, Platon, Aristote, Bacon et Descartes.

Jusqu'à notre génération, aucun homme n'était entré dans le Temple de la Gloire par les deux portes.

L'Empereur y est entré par les deux portes.

Pour offrir à l'Empereur un monument digne de lui, il faudrait tailler le mont Saint-Bernard, en faire sa statue qui n'aurait pour base que la terre même.

MON PORTEFEUILLE.

DEUXIÈME DIVISION.

N° 1er.

SUR LA RÉFORMATION DE LUTHER.

Luther n'était point un génie du premier ordre; il ne s'est pas élevé au point de vue transcendant; il n'a point travaillé d'une manière directe au perfectionnement de l'idée générale; il ne s'est occupé que de religion et *la religion n'est guère qu'une science d'application.*

La conception de Luther n'a été qu'une réformation; elle n'a par conséquent été qu'une conception secondaire dans la catégorie des idées religieuses qui, comme je viens de le dire, n'est pas la première.

Léon X a fait faire plus de progrès à l'esprit humain que son antagoniste Luther. Il a été très mauvais Pape, mais fort bon Philosophe. Il a protégé de tous ses moyens, les lettres, les arts et les sciences. Ce Pape a préparé l'humanité à recevoir la lumière. Il a vigoureusement poussé l'esprit humain dans la carrière des découvertes. Il a frayé le chemin aux Galilée, aux

Bacon et aux Descartes. Il a préparé le remplacement du déisme par le physicisme.

Luther a travaillé au contraire à rajeunir le déisme. Il a fondé une école qui a été le plus grand obstacle au progrès des lumières, puisqu'elle a été, puisqu'elle est encore en opposition directe avec l'établissement du physicisme. Il a frayé la route aux illuminés ; il a préparé les têtes allemandes à recevoir l'extravagante doctrine de la Philosophie transcendantale.

Luther et ses partisans ont beaucoup crié contre les dépenses de Léon X. Ils ont eu tort, car ce Pape a fait un bon emploi de l'argent ; il a construit Saint-Pierre de Rome qui est incontestablement le plus beau des monuments élevés par les modernes.

Les Luthériens attaquent aussi la mémoire de Léon X, en l'accusant d'avoir eu du goût pour les plaisirs.

Luther n'aimait-il pas la table et les femmes? Les plus grands hommes, ceux qui ont le plus contribué aux progrès de l'esprit humain, n'ont-ils pas eu, en général, le goût des plaisirs? Les hommes qui ont fait le plus de mal, les hommes les plus sanguinaires n'ont-ils pas été moralistes sévères? N'avons-nous pas eu dans Robespierre et Billaud de Varennes, des modèles d'économie et de continence?

Je puis prouver que j'ai été dépouillé par un homme avec lequel j'ai vécu dans la plus grande intimité pendant plus de dix ans, par un homme que j'avais enrichi et qui est certainement un des moralistes les plus sévères de la présente génération (1).

(1) Saint-Simon fait ici allusion au procès qu'il eut à soutenir contre M. de Redern son associé.

NOTE DES ÉDITEURS.

Revenons à Luther. Je dis que sa réformation n'a pas autant contribué aux progrès de l'esprit humain que M. Charles Villers l'a prétendu dans le savant discours qui a remporté le prix sur cette question posée par l'Institut : *Quelle a été l'influence de la réformation de Luther sur la situation politique des différents États de l'Europe et sur le progrès des lumières* (1)?

Jugeons des causes par leurs effets. Les Allemands ont adopté la réformation de Luther; les Français l'ont rejetée. Quel est celui des deux peuples qui a le plus contribué aux progrès des lumières? Quel est celui qui s'est dépouillé du plus grand nombre de préjugés? Quel est celui dont les différentes classes se sont le plus rapprochées? Quel est celui qui est arrivé au plus haut degré de puissance extérieure et de bonheur intérieur? Quel est celui chez lequel la classe des propriétaires est la plus nombreuse? Quel est celui chez lequel la dernière classe du peuple est mieux logée, mieux nourrie, mieux vêtue? Ce sont incontestablement les

(1) M. Charles Villers a complété la preuve fournie déjà bien des fois par les Allemands qu'on pouvait raisonner très faux avec beaucoup d'érudition. Les Luthériens, en s'attachant à devenir érudits, ont suivi l'impulsion qu'ils avaient reçue de leur chef, qui avait reconstitué la théologie, qui avait recommandé la lecture de la Bible et des Pères de l'Église.

Les Français ont dû s'inquiéter beaucoup moins que les Allemands de ce qui avait été dit par les Anciens. Descartes les ayant lancés dans le physicisme, ils ont dû s'occuper de la recherche de nouveaux faits, plus que de l'étude des auteurs anciens qui, étant très ignorants en physique, ont très peu parlé de cette science et n'ont dit que des extravagances sur le système du monde, dans lequel ils ont fait jouer le rôle principal à notre planète autour de laquelle ils faisaient tourner le soleil.

Je suis en opposition de sentiment avec M. Charles Villers, non-seulement à l'égard du protestantisme, mais encore relativement à tout son système d'idées, que je combattrai directement et collectivement.

Français. Une grande partie des Allemands serait encore dans l'esclavage, si Napoléon n'eût brisé leurs fers, s'il n'eût pas anéanti la féodalité.

Si les Français n'ont pas admis la réformation, ce n'est pas qu'ils aient pris le parti du Pape contre Luther. Ils ont rejeté le Luthérianisme, parce qu'il ne leur a point paru une amélioration suffisante dans leurs idées. L'École française tendait à l'établissement du physicisme. Descartes, qui a paru peu de temps après Luther, a prêché cette doctrine et l'École française est devenue Cartésienne. De ce moment, la nation a été partagée en deux croyances : les savants sont devenus physicistes, et le peuple est resté papiste. Les savants ont eu le soin de brider l'autorité papale de telle manière que, depuis l'apparition de Descartes, le Pape n'a exercé aucune influence politique sur la France; la morale privée de ses habitants est la seule chose qui soit restée sous la direction du saint Siége.

Les combinaisons politiques des Français, formées et dirigées par des hommes dégagés de préjugés, ont été meilleures que celles des Allemands. Ayant été meilleures, elles ont conduit à des résultats plus satisfaisants, ainsi que le prouve la condition comparée de ces deux peuples sous tous les rapports et à toutes les époques depuis la réformation jusqu'aujourd'hui.

On m'objectera sûrement que les solitaires du Port Royal se sont également distingués dans les sciences théologiques et physiques. Je répondrai que leurs ouvrages théologiques ont été dirigés contre la puissance papale. Pascal, dans ses Lettres Provinciales a directement attaqué les Jésuites; il les a battus de raisonnement; il les a déconsidérés, il les a totale-

ment perdus dans l'opinion publique, et les Jésuites étaient la milice sacrée levée pour combattre les Protestants.

A propos de Jésuites, il me vient dans l'idée de faire un article sur eux. Je leur consacrerai un numéro. L'histoire de cette société est intéressante et instructive. Cette société s'est plus occupée de physique et de mathématiques que les autres congrégations. Aussi a-t-elle joui de plus de considération qu'aucune d'elles.

Pour bien juger ce qui s'est passé sur le continent depuis la réformation, il faut diviser en quatre classes les peuples qui l'habitent.

Peuples du Midi.

Ce sont les Italiens et les Espagnols. Ces deux peuples sont tombés successivement en décadence parce qu'ils ont épousé les intérêts du Pape.

C'est l'Espagne qui a donné le jour au fondateur des Jésuites.

C'est à Rome que le général de cette milice sacrée a établi sa résidence.

Peuples du Nord.

Ces peuples, qui ont adopté la réformation, ne sont point tombés en décadence ; ils ont même amélioré leur sort, mais non pas avec autant de rapidité que les Français.

Peuples du Centre.

Chez les Français, la classe instruite n'a laissé au Pape que les apparences du pouvoir. Elle a suivi la direction donnée par les Arabes; elle a tendu directement au physicisme, et les Français, depuis la réformation, se sont continuellement élevés en science, en pouvoir et en bonheur.

Peuple insulaire.

Luther, l'impolitique Luther, a rompu le lien qui attachait les Anglais à Rome et qui les rendait dépendants du continent. Ce lien religieux mettait un frein à leur ambition. Il avait été forgé par un génie du premier ordre, par Charlemagne, dont les vues politiques étaient autrement profondes que celles du défroqué Luther.

N° 2.

SUR CHARLEMAGNE.

Charlemagne avait organisé la fédération européenne. Luther, en la divisant, a travaillé à la dissoudre.

Cette belle fédération aurait été anéantie; tous les peuples du continent auraient perdu leur liberté, ils auraient été asservis par les Anglais, si Napoléon ne les eût pas coalisés contre cette poignée d'insulaires.

Avant Charlemagne, la population européenne n'était point organisée. Elle était composée de deux peuplades distinctes par leur origine, par leurs mœurs et par leur langage.

Une de ces peuplades était descendue, par le nord, du plateau de Tartarie : c'étaient les Saxons. L'autre, descendue de ce plateau par l'ouest, s'était plus anciennement répandue en Europe.

Les Grecs, les Italiens, les Gaulois, les Espagnols, les Anglais et une partie des Germains étaient autant de colonies provenues des Chaldéens, des Phéniciens et des Arabes.

Charlemagne, par sa formidable épée et par sa pro-

fonde politique, s'est constitué chef des deux peuplades. Après s'être placé dans cette position (la seule qui puisse donner à un législateur le moyen de réaliser ses conceptions), il a procédé à l'organisation de la société européenne; il a amalgamé, il a fédéré les fractions des deux peuplades.

C'est de la religion qu'il a fait le lien fédératif. Il a rendu le Pape indépendant de l'empereur d'Orient; il lui a donné des états, et l'a constitué chef de la fédération européenne.

Pendant les 700 années qui se sont écoulées depuis Charlemagne jusqu'à Luther, la fédération européenne a, de plus en plus, prospéré au dehors, et n'a été troublée, au dedans, par aucune grande dissension. Il y a bien eu des guerres entre les peuples qui la composaient; mais ces guerres n'ont pas été de longue durée. L'ambition de chacun d'eux a toujours eu pour bornes le *primus inter pares*; et chacun d'eux, alternativement, a atteint le but qu'il s'était proposé.

Les Allemands, en arrachant le sceptre occidental des débiles mains des successeurs de Charlemagne; les Italiens, au moyen du commerce de Venise; les Portugais, en doublant le cap de Bonne-Espérance; les Espagnols, en découvrant l'Amérique; les Français, sous Louis XIV, s'étaient successivement placés à la tête de la société européenne.

Luther a mis le trouble dans la fédération; il l'a divisée, il a été l'auteur de la plus cruelle guerre qui ait eu lieu entre les peuples européens. Les Anglais ont profité de ce désordre pour donner un libre essor à leur ambition. Ils ont rompu le pacte d'association; ils ont tenté d'asservir leurs pairs.

L'énergie des Français les a heureusement poussés à se débarrasser de leur vieux gouvernement et de sa vieille politique : les grandes circonstances font naître les grands hommes. La lutte engagée par eux avec les Anglais, a fait éclore le génie transcendant destiné à réorganiser la fédération.

N° 3.

SUR LES ANGLAIS.

Cinquante ans après la réformation de Luther, les Anglais sont entrés en révolution. Au commencement du XVIIIe siècle, quand leur révolution a été terminée, l'un d'eux a dit à ses compatriotes :

« Les peuples du continent sont trop éclairés pour « que nous puissions les conquérir et exercer sur eux « une domination directe ; mais tant que nous les « maintiendrons dans le système d'équilibre où ils se « sont engagés et qué nous les empêcherons de se « débarrasser de la féodalité, aucun d'eux ne pourra « lutter avec nous sur mer, ni rivaliser en industrie. « Ayant la supériorité sur mer, nous pourrons nous « rendre maîtres de toute la partie du globe habitée « par des peuples ignorants, et vendre aux Européens « les produits territoriaux de ces peuples, ainsi que « ceux de leur industrie. Les bénéfices de ce com- « merce réunis à ceux que nous procureront nos « manufactures augmenteront continuellement notre

« fortune aux dépens de celle de nos concurrents. « Ainsi nous nous élèverons de plus en plus au-dessus « d'eux; nous les rendrons nos tributaires, nous les « ruinerons, nous les asservirons. »

Cette opinion a tellement plu aux Anglais, qu'ils l'ont nationalement adoptée et que leur Gouvernement l'a prise pour base de sa conduite politique. Il a suivi fidèlement ce plan, au moyen duquel une poignée d'insulaires aurait réduit toute l'humanité en esclavage, si la révolution française ne fût pas arrivée, et si un génie du premier ordre n'avait point dirigé les forces qu'elle a créées.

Il s'est écoulé cinq cents ans depuis l'époque où Socrate a dit : *Pour simplifier le système des idées, il faut concevoir tout ce qui existe comme étant le résultat d'une seule cause*, jusqu'à l'apparition de Jésus qui a fondé une religion sur cette conception. La conception de Socrate a occasionné un grand mouvement dans l'humanité. Les prêtres païens ont perdu une grande partie de la considération qu'ils avaient acquise.

Les Romains, voyant que les liens religieux qui unissaient les Grecs s'étaient relâchés, donnèrent un libre essor à leur ambition. Ils se firent un système particulier, lui donnèrent le patriotisme pour base, et pour direction le désir de réduire toute l'humanité en esclavage.

L'égoïsme était le grand ressort du système des Romains, système qui, dans ses applications vis-à-vis du surplus de l'humanité, était le despotisme. Le despotisme exercé par les Romains sur leurs voisins qu'ils avaient conquis, les a exaspérés et les a déterminés à fondre sur Rome qui a été saccagée.

Les Anglais se sont détachés du continent du moment où Luther a relâché le lien religieux qui unissait les peuples européens ; ils ont, de même que les Romains, pris l'égoïsme pour base de leur système politique.

Il y a eu une différence entre le despotisme auquel les Anglais se sont livrés et celui que les Romains ont exercé. Cette différence est provenue de deux causes.

PREMIÈRE CAUSE.

Les Anglais habitent une île. Les Romains habitaient une presqu'île.

Les Anglais habitant une île n'ont pas pu exercer un despotisme aussi absolu que les Romains, parce qu'ils ne sont pas en contact direct avec les peuples du continent.

DEUXIÈME CAUSE.

Les lumières ayant fait de grands progrès, le despotisme ne peut plus exister au même degré qu'autrefois. Aussi les Anglais, comme je l'ai dit au commencement de cet article, n'avaient point conçu le projet d'exercer une domination directe sur les peuples continentaux d'Europe : leur plan avait été de les annuler en les opposant les uns aux autres et d'exercer sur eux le

despotisme commercial. Le plan des Anglais a été mis à exécution; il a parfaitement réussi jusqu'à l'apparition de Napoléon. Ce n'est que depuis l'élévation du Grand Homme à la dignité impériale, que leurs combinaisons se trouvent déjouées et qu'ils voient se former l'orage prêt à fondre sur eux. Dans la dernière campagne, les Anglais ont mis leur égoïsme complétement en évidence. Il n'ont point fait d'efforts pour secourir Dantzick, et ils ont employé l'escadre qui pouvait la ravitailler à piller le Danemarck.

Ce ne sont point les Anglais, dira le parti de l'opposition aux progrès de l'esprit humain, ce sont les Français qui suivent la marche des Romains; ce sont eux qui tendent à la domination générale.

Ce fait est faux; je vais le prouver par d'autres faits et par le raisonnement.

La marche des Français est totalement opposée à celle qui a été suivie par les Romains et par les Anglais. Les Romains ont réduit en esclavage tous les peuples chez lesquels ils ont pénétré. Les Anglais, à leur exemple, ont fait peser la servitude sur toute la population de l'Inde; et ils ont exercé leur influence scientifique et financière sur les peuples continentaux, de manière à retarder, autant qu'il leur a été possible, l'amélioration de leur organisation sociale.

Les Français, au contraire, ont amélioré l'organisation sociale de tous les peuples chez lesquels ils sont entrés; partout ils suppriment la féodalité; partout ils limitent les pouvoirs royaux par l'établissement d'un corps de représentants nationaux.

Voilà les faits par lesquels je réponds. Passons au raisonnement.

Les Français, rajeunis par leur révolution, apportent des idées neuves à tous les peuples avec lesquels ils entrent en contact. Les Anglais ne peuvent communiquer que de vieilles idées, que des idées usées.

Les intérêts des Français sont liés à ceux du continent; les intérêts des Anglais y sont opposés.

TABLE DES MATIÈRES.

PAGES.

AVERTISSEMENT. I

ESSAI SUR LA DOCTRINE DE SAINT-SIMON . . V

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE CVII

LETTRES D'UN HABITANT DE GENÈVE A SES CONTEMPORAINS 1

Première lettre. 3

Réponse d'un ami 5

Deuxième lettre. 15

Troisième lettre. 40

INTRODUCTION AUX TRAVAUX SCIENTIFIQUES DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE 43

Avertissement des éditeurs 44

Titre, avertissement et plan de travail placés en tête de l'édition de 1807. 45

Premier volume de l'édition publiée en 1808 . . 53

Avant-propos 55

Chapitre premier 63

Chapitre second. 65

Question à résoudre. 65

PAGES.
Examen de la question. 65
Première partie. — Considérations générales. . . . 65
Deuxième partie 66
Examen des faits. — Aperçu des travaux scientifiques du dix-septième siècle 66
Aperçu des travaux scientifiques du dix-huitième siècle. 70
Raisonnement supposé fait par Locke et par Newton. 71
Convention supposée avoir eu lieu entre Locke et Newton. 72
Travaux scientifiques de Locke et Newton. 74
Aperçu des travaux scientifiques du dix-huitième siècle. — Deuxième partie.
Discussion entre les Locko-Newtoniens et les Cartésiens. 75
Continuation de l'aperçu sur les travaux scientifiques du dix-huitième siècle.
Travaux postérieurs à la discussion entre les Locko-Newtoniens et les Cartésiens.
Première classe des travaux scientifiques du XVIIIe siècle. 78
Perfectionnement et développement des conceptions de Newton.
Théorie des fonctions (Lagrange) 79
Mécanique céleste (Laplace). 84
Perfectionnement et développement des idées de Locke. — Considérations générales. 87
Traité des sensations (Condillac). 91
Esquisse d'un tableau des progrès de l'esprit humain (Condorcet) 98
Observations sur l'ouvrage de Condorcet 108
Deuxième section de la première classe des travaux scientifiques du dix-huitième siècle.
Considérations générales. 110
Chimie. — Discours préliminaire de Lavoisier . . . 113
Observations sur le discours préliminaire de Lavoisier. 125
Botanique. — Introduction à la philosophie botanique de Linné 126

PAGES.

Observations sur les travaux de Linné. 139
Observations générales sur la première classe des travaux scientifiques du dix-huitième siècle. 140
Deuxième classe des travaux scientifiques du dix-huitième siècle.
Examen des faits. 146
Première partie. — Encyclopédie 147
Arbre encyclopédique. 150

DEUXIÈME VOLUME DE L'INTRODUCTION AUX TRAVAUX SCIENTIFIQUES DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

Annonce d'un épisode. 155
Épisode.
MON PORTEFEUILLE. — Première division 157
N° 1. — Système du monde idéal. 157
N° 2. — Sur Newton 161
N° 3. — Système du monde existant 166
N° 4. — Formation des corps organisés 169
N° 5. — Sur la différence entre l'intelligence humaine et celle des animaux 172
N° 6. — Premier aperçu d'une idée importante . . . 175
N° 7. — Théorie de l'histoire de l'espèce humaine . . 177
N° 8. — Sur les monuments des différents âges . . 182
N° 9. — Bonheur de la présente génération . . . 185
N° 10. — Sur l'histoire 186
N° 11. — Sur la division de l'histoire. 191
N° 12. — Sur les progrès de l'idée générale. . . . 198
N° 13. — Sur la religion. 202
N° 14. — Sur l'unité de cause. 216
N° 15. — Sur la morale. 220
N° 16. — Sur le catéchisme 223
N° 17. — Sur le clergé 225

PAGES.

N° 18. — Sur la doctrine de l'École et sur la doctrine publique 227
N° 19. — Sur la capacité de l'Empereur. 231
N° 20. — Sur Descartes. 236
N° 21. — Sur l'avenir. 243
N° 22. — Sur le temple de la gloire. 245

MON PORTEFEUILLE. — Deuxième division. 247

N° 1. — Sur la réformation de Luther 247
N° 2. — Sur Charlemagne 253
N° 3. — Sur les Anglais. 256

UNIVERSITAS O. M. I. OTTAWENSIS

Bibliothèques
Université d'Ottawa
Echéance

Libraries
University of Ottawa
Date Due

DEC 1 0 2008

UOOCT 2 0 2008

a39003 000632785b
B 2382 .A5V3 1859 V1
SAINT-SIMON, CLAUDE
OEUVRES CHOISIES.